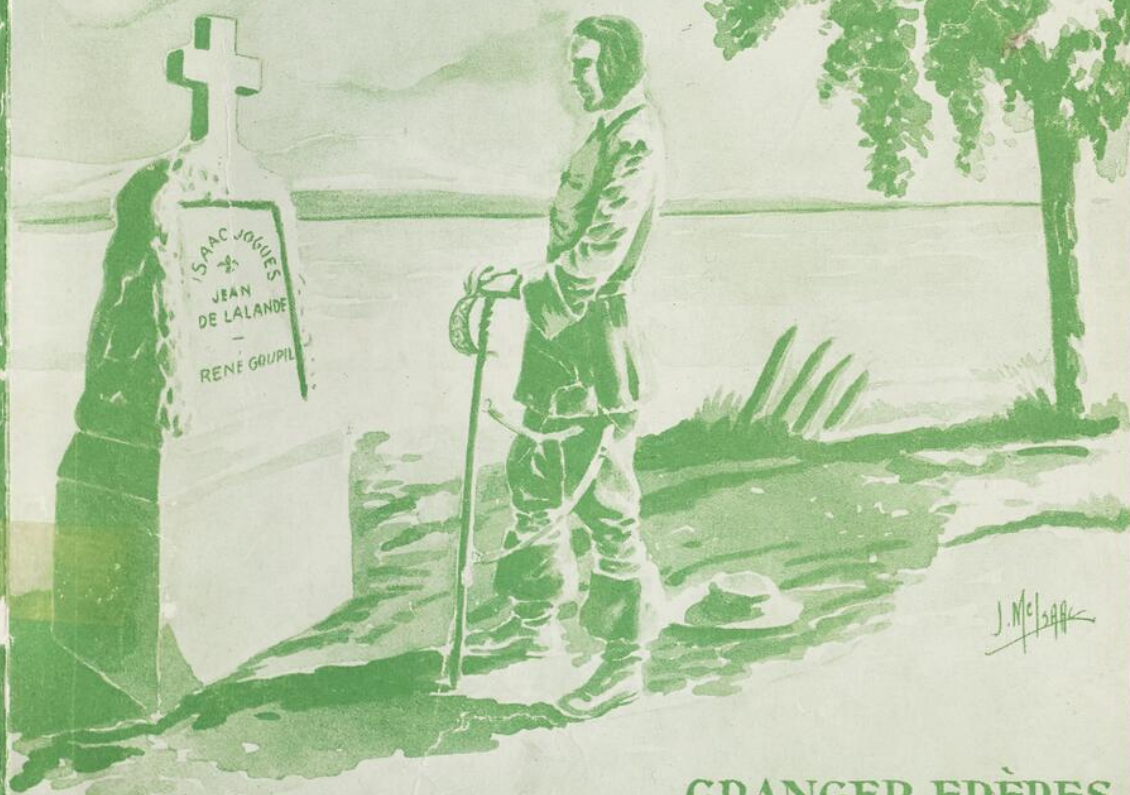
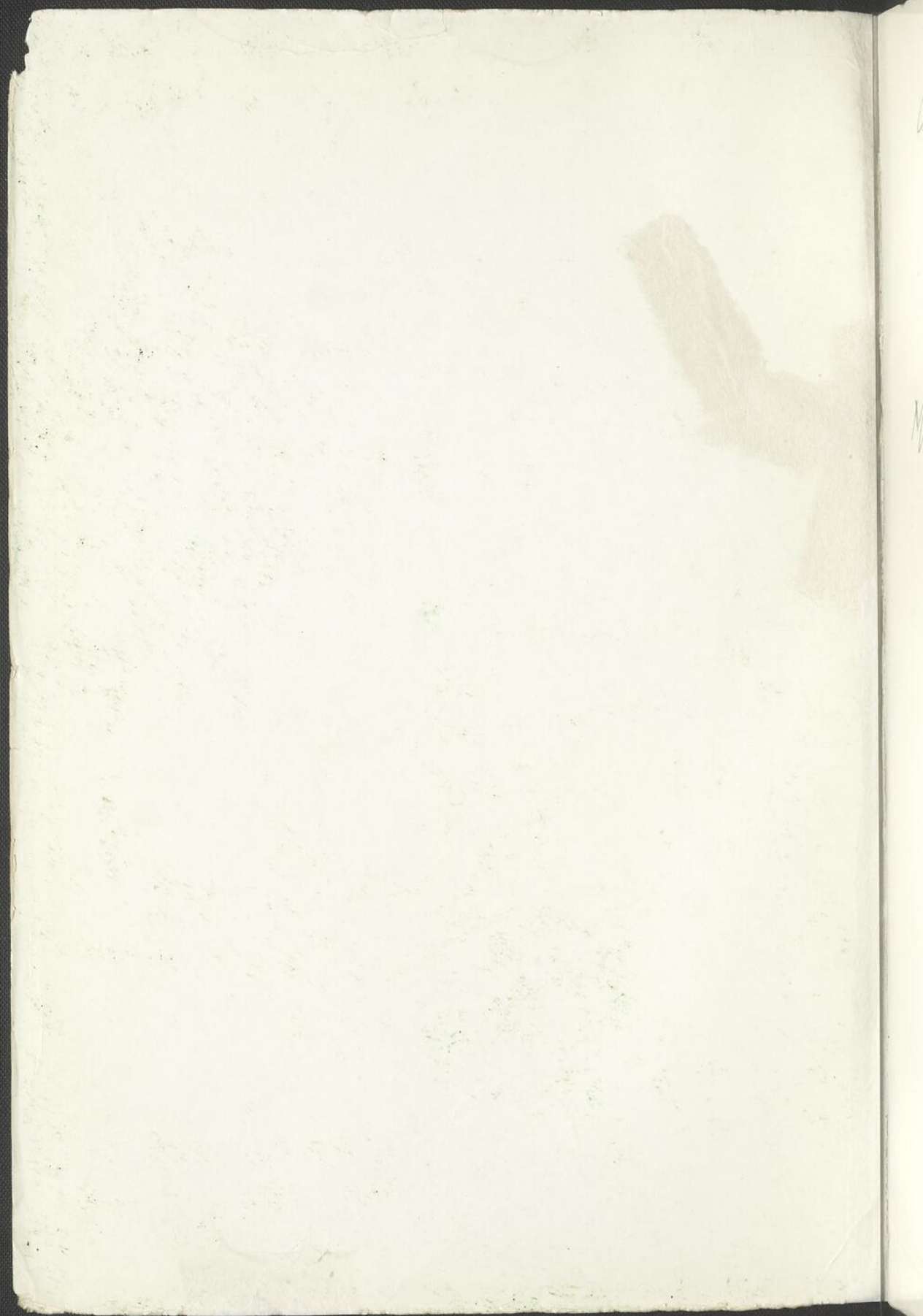


MARIE-CLAIRE DAVELUY

CHARLOT À LA MISSION DES MARTYRS



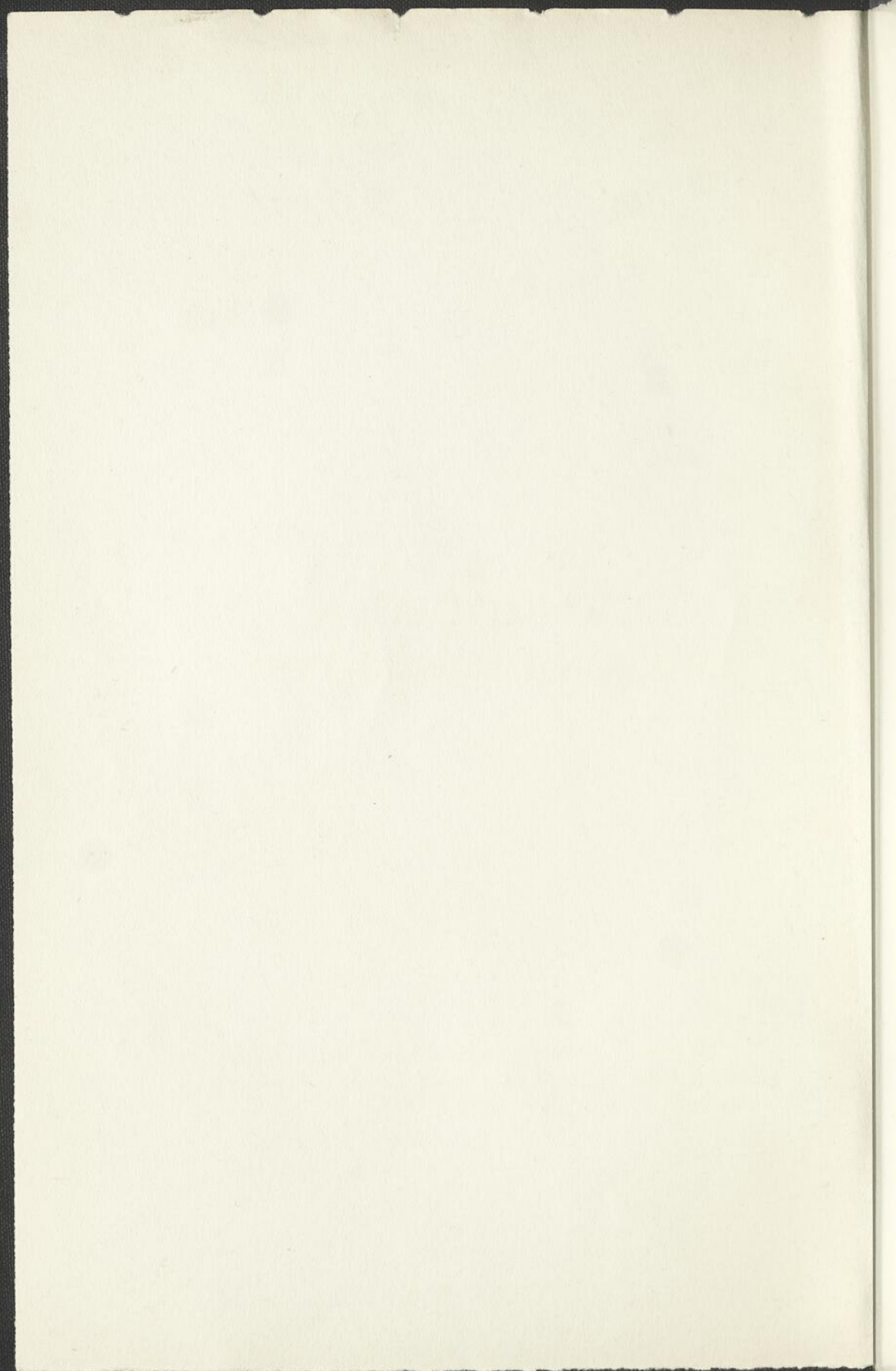
GRANGER FRÈRES
MONTREAL - 1938



A ma nièce Marie Normandine
Affectueuxment,

Mario-Claire Ganeluy

Montréal, 8 octobre 1938



CHARLOT À LA
«MISSION DES MARTYRS»¹

¹ Nos premiers colons appelaient ainsi les bourgades iroquoises, habitées par la tribu des Agniers (Voir la *Relation pour l'année 1646*, Québec, Côté, 1858, v. 2).

DU MÊME AUTEUR

"Ouvrages pour la jeunesse"

Sur les ailes de l'Oiseau bleu. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936. In-8.

Une révolte au pays des fées. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936. In-8.

Les Aventures de Perrine et de Charlot. Montréal, Librairie Granger Frères, 1938. In-8. (Deuxième édition).

La Captivité de Charlot. Montréal, Librairie Granger Frères, 1938. In-8. (Deuxième édition).

Charlot à la « Mission des Martyrs ». Montréal, Librairie Granger Frères, 1938. In-8.

PARAÎTRONT PROCHAINEMENT :

L'Idylle de Charlot

Perrine et Charlot à Ville-Marie

Le Cœur de Perrine

Le Filleul du roi Grolo. (Réédition)

Petit théâtre historique

Les Petits Patriotes du Richelieu

Michel et Josephite dans la tourmente.

Marie-Claire DAVELUY

Charlot à la
«Mission des Martyrs»

*Dessins de
James McISAAC*



MONTREAL
Librairie GRANGER FRÈRES Limitée
1 9 3 8

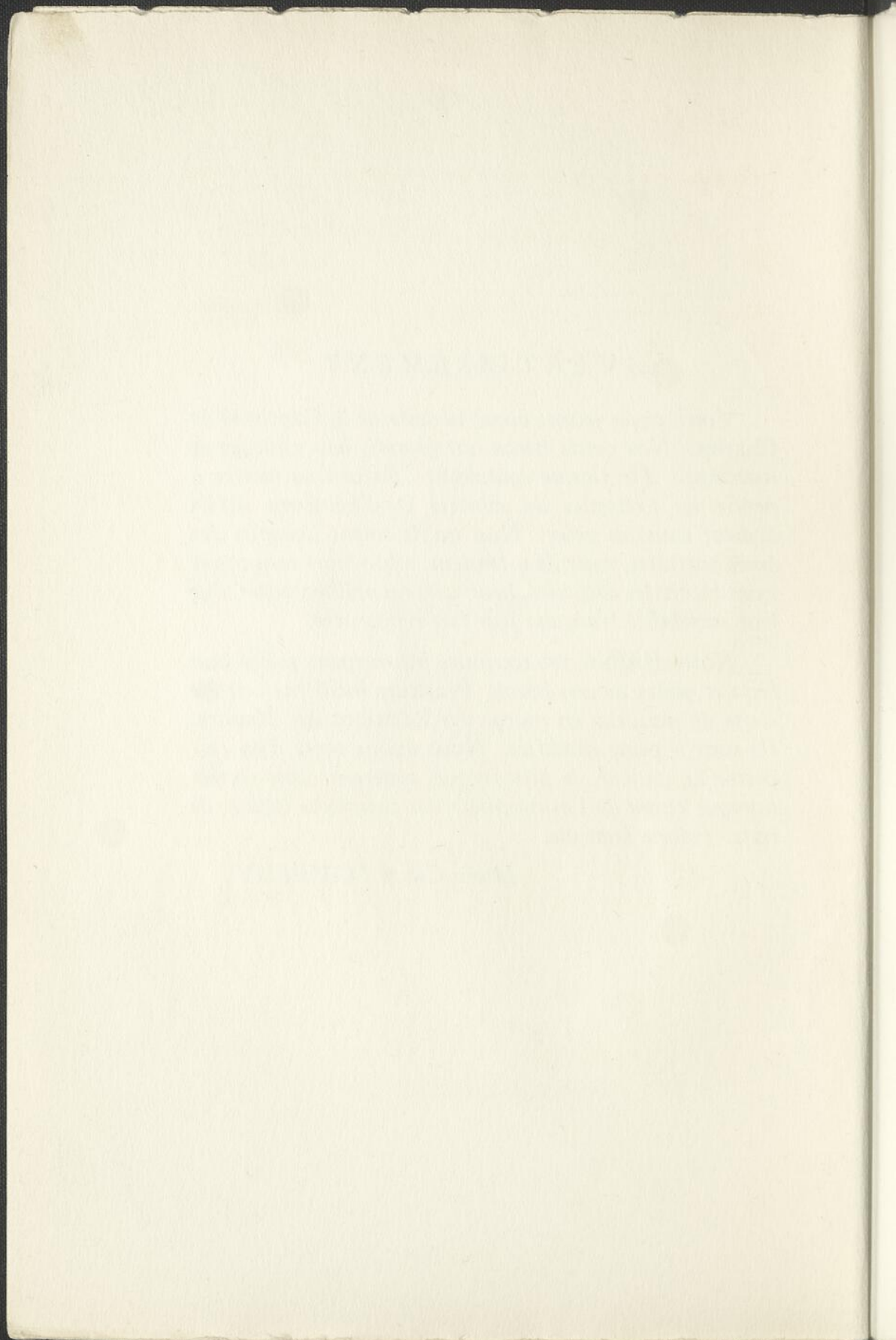
Tous droits réservés, Canada 1938.

AVERTISSEMENT

Voici, chers jeunes amis, la suite de la Captivité de Charlot. Nos petits héros ont grandi, leur courage et leur esprit d'initiative également. Ils ont su mettre à profit les exemples de sainteté et d'héroïsme qu'ils avaient sous les yeux. Non qu'ils soient devenus des âmes parfaites, mais ils y tendent, selon leurs moyens et nonobstant les surprises, heureuses ou malheureuses, que leur sensibilité française leur fait rencontrer.

Notre Histoire est toujours intimement mêlée aux faits et gestes de nos héros. Plusieurs incidents ont été écrits de nouveau en marge des Relations des Jésuites. Ils sont à peine modifiés. Nous avons tenté d'en respecter la couleur, le pittoresque, espérant ainsi recréer quelque chose de l'atmosphère des premières heures de notre régime français.

Marie-Claire DAVELUY





I

LA PROMENADE

—Tu es prêt, Charlot? demanda la voix de Perrine. Elle frappait à la porte de la chambre de son frère, ayant à ses côtés son amie, Marie de la Poterie, la brune et impétueuse fille du Commandant du Fort, aux Trois-Rivières, Jacques Le Neuf de la Poterie.

—Hâtez-vous, Charlot, il est déjà trois heures de relevée, précisa la voix de Marie de la Poterie. Perrine et moi, ajouta-t-elle, en se baissant vers la serrure et en s'en servant comme porte-voix, devons être de retour au Fort à cinq heures sonnant, entendez-vous, soldat Le Jeal?

—Entrez, mesdemoiselles, répondit de l'intérieur le frère de Perrine, vos voix me parviennent mal jusqu'ici . . .

Les jeunes filles obéirent, mais s'arrêtèrent, interdites, à l'entrée de la chambre. Le jeune soldat n'était pas seul. Il était entouré de Jean Amyot, l'un des interprètes du Fort, du capitaine René Robineau, de la gar-

nison de Québec, et d'un des ambassadeurs iroquois venus en cet été de 1646 pour consolider la paix des Cinq Cantons avec les Français. Coïncidence curieuse, cet Agnier, qui avait nom Kinaetenon, avait été jadis, le protecteur de Charlot, lors de la captivité de celui-ci dans sa tribu. Tous deux avaient renoué, grâce aux circonstances, des relations très amicales.

—Oh! Charlot, murmura Perrine, pourquoi ne pas nous avoir dit que tu étais occupé? La jeune fille semblait intimidée, et pour cause. Deux paires d'yeux la considéraient avec un plaisir par trop évident. Jean Amyot y mettait une nuance de profond respect, tandis que Kinaetenon, déférent à sa manière, baissait son regard dès que Perrine se tournait vers lui.

Marie de la Poterie avait vite mis toute confusion de côté. Elle paraissait enchantée. Elle s'approcha de René Robineau, qui s'inclina en souriant devant elle. Elle se prit à causer avec lui, retrouvant plus que sa vivacité habituelle. Ses yeux brillaient. Il était visible que l'élégant militaire lui plaisait.

—Ne m'en veux pas, Perrine, reprit Charlot. Voistu, nos amis ont décidé de fêter la première sortie du convalescent que je suis . . . Il nous faut une escorte aussi pour . . .

—Mais nous n'allons pas nous éloigner du Fort? interrompit la jeune fille.

—Perrine, les plans sont modifiés. J'en suis si heureux! C'est l'air de la forêt qu'il me faut, de ma chère forêt canadienne. Je veux pouvoir le respirer à pleins poumons. Ne t'effraie pas. Je me sens vigoureux

aujourd'hui. La course sera d'ailleurs sans danger avec le renfort que nous aurons, et auquel vont se joindre deux Hurons armés. Mon chien Feu vient aussi . . .

—Oui! Rien que cela pour un brave soldat! cria de son angle Marie de la Poterie.

—Oui, rien que cela! riposta Charlot. C'est une garde d'honneur, mademoiselle, figurez-vous. J'en suis tout confus.

—Le Commandant est-il au courant? demanda encore Perrine. Elle savait quelle discipline existait à la petite garnison du Fort.

—Oui, mademoiselle, le Commandant le sait et le permet avec plaisir, répondit René Robineau. Je n'ai eu qu'à dire que vous seriez de la partie, ajouta-t-il en riant.

—Bravo! capitaine, s'exclama Marie de la Poterie. Votre perspicacité vous a déjà servi ce détail dont nous bénéficions tous: la partialité du sévère Commandant de la Poterie, mon père, pour notre Perrine aux yeux d'ange.

Tous se mirent à rire de cette boutade d'enfant terrible. Jean Amyot s'approcha de Perrine rougissante et la pria d'user de lui comme chevalier servant. «Voyez-vous, mademoiselle, expliqua-t-il, je remplacerai Normanville auprès de vous. Il est retenu chez son frère, Jean Godefroy, pour une besogne urgente. Il m'a chargé de vous exprimer tous ses regrets ainsi qu'à Charlot. Mais vous n'êtes pas contrariée de notre présence, dites?

—Contrariée, oh! non, Jean, surprise tout au plus. Charlot devient cachottier depuis quelque temps, con-

clut Perrine, en souriant et en menaçant son frère du doigt.

—Et toi, ma sœur, très avare de ta présence dès que mes amis sont près de moi, murmura Charlot. Il achevait de boucler son ceinturon, avec l'aide de Kinaetenon. Celui-ci ne perdait aucun détail de vue, et toujours son regard finissait par se poser sur Perrine. De la vénération tout autant qu'un vif sentiment se peignaient dans ses yeux. Cela commençait à n'être plus un secret pour personne cette attirance extraordinaire de Kinaetenon pour Perrine. Peut-être, le Commandant de la Poterie, qui voyait comme tous cette préférence, jugeait-il prudent de bien entourer Perrine et Charlot tant que cet Iroquois demeurerait aux Trois-Rivières. Il en donnait une nouvelle preuve dans l'escorte qu'il donnait aux promeneurs cet après-midi même.

Cette petite scène amicale se passait au Fort des Trois-Rivières, en la Nouvelle-France, le 11 mai 1646. C'est là que nous retrouvons Perrine et Charlot, ces orphelins normands, recueillis par la noble famille Repentigny, il y avait dix ans. Perrine comptait maintenant dix-huit ans. Elle était demeurée aussi prudente, avisée et bonne qu'aux jours de son enfance. Et combien sympathique et gracieuse, avec ses yeux bleus et ses cheveux d'or! Charlot, lui, était devenu un élégant fantassin de dix-sept ans; on le proclamait un tireur extraordinaire, ce qui compensait pour sa constitution physique, peu vigoureuse. Avait-il donc hérité de la faiblesse de poitrine de sa mère? Perrine le craignait, parfois. Il jouait, en outre, de la flute en musicien consommé. Ce

petit instrument ne le quittait jamais et voisinait avec ses pistolets et son épée. Les Sauvages prisait son talent de flûtiste tout autant que sa connaissance des diverses langues indigènes. Le soldat Le Jeal était vraiment très populaire, soit chez les Hurons, soit chez les Algonquins. Le caractère de Charlot ne s'était pas plus modifié que celui de Perrine. Il était toujours impulsif, enthousiaste, chercheur d'aventures. Il adorait Perrine, qui le manœuvrait assez bien lorsque la foudroyante spontanéité du jeune homme ne venait pas se mettre à la traverse. Charlot aimait aussi de tout son coeur l'un des plus vaillants interprètes des Trois-Rivières, Thomas Godefroy de Normanville. L'attitude chevaleresque de celui-ci, en toutes occasions, lui rappelait le souvenir des héros antiques dont l'avait entretenu son précepteur, l'abbé Le Sueur.

Perrine et Charlot avaient suivi, un jour, aux Trois-Rivières, leur protectrice aux cheveux blancs, Mme Catherine de Cordé, mère des Messieurs Le Gardeur. Celle-ci avait dû quitter les Repentigny installés à Québec et venir habiter au Fort des Trois-Rivières avec sa fille Marguerite, l'épouse du Commandant, Jacques Le Neuf de la Poterie.

Catherine de Cordé ne s'était jamais relâchée de sa surveillance aimante envers les orphelins d'Ofranville. Elle avait été heureuse de les voir acquérir de la fortune, à la mort de leur tante Le Jeal et avait vu elle-même aux bons placements des capitaux des enfants. Elle avait approuvé que Charlot ajoutât à son nom celui de Le Jeal, comme l'avait demandé la vieille tante repentante,

sur son lit de mort. Elle souriait de voir le frère de Perrine devenir aussi populaire sous le nom du *Soldat Le Jeal* que sous celui attachant et bref de *Charlot*.

Enfin, Charlot fut prêt, admiré, raillé et porté presque en triomphe jusqu'à la salle des gardes. On reprit du sérieux en cet endroit, où les attendaient les deux Hurons désignés par le Commandant. Un des sauvages tenait en laisse le beau chien danois de Charlot: *Feu*, ainsi nommé, à cause d'une rapidité étonnante à la course, et d'une vivacité égale à l'éclair dès que son jeune maître lui commandait quelque chose.

Quel chaud soleil de mai enveloppa les promeneurs dès leur sortie du Fort! On côtoya le fleuve. Le sable fin de la grève était doux aux pas des jeunes gens! Bientôt, à la faveur d'une clairière, on put s'enfoncer dans la forêt. Charlot respira profondément à plusieurs reprises. Il pressa avec affection le bras de Kinaetenon, son compagnon le plus rapproché. Il était sensible à tout: à la bonne odeur mouillée de la forêt; au bruit du vent dans les feuilles; à la grâce des mousses, des herbes et des fleurs frêles qui s'écrasaient sous leurs pas; au chant des milliers de petits hôtes de la forêt.

Cet enthousiasme de Charlot ne fut pas partagé par tous. Perrine et Marie de la Poterie manifestèrent à maintes reprises ou de la terreur ou de l'embarras. Tantôt, ce fut en apercevant une couleuvre, un crapaud ou quelque autre animal de forme repoussante; tantôt, ce fut en se trouvant en face d'un obstacle insurmontable, tel un ruisseau coulant entre deux bords assez

larges. Leurs compagnons riaient, lançaient une aimable taquinerie, puis s'empressaient avec courtoisie.

Naturellement, le capitaine Robineau se portait au secours de la brune Marie de la Poterie. Et vraiment, la fine mouche exagérait à dessein son effroi. Dès qu'elle voyait l'élégant officier s'engager à fond dans une conversation, d'où elle était exclue, elle poussait les plus beaux cris du monde. Ils avaient l'immédiat effet de ramener auprès d'elle le jeune homme qui souriait, un peu moqueur, pas tout à fait dupe.

Perrine, à sa confusion, voyait, dès qu'il y avait lieu, deux chevaliers accourir à son aide. Kinaetenon l'Iroquois, d'abord, grâce à la finesse d'ouïe qu'il possédait comme tous les sauvages; puis, Jean Amyot. Celui-ci, dépité, regardait et scrutait, les yeux sombres, cet Iroquois étrange, et pourtant respectueux, qui cédaît la place avec empressement dès qu'il fallait donner la main ou prendre le bras de la jeune fille.

On fit halte au bout d'une heure de marche. Des provisions restaurèrent les forces de tous. Les rires et les bons mots reprirent de plus belle, au grand étonnement du grave Kinaetenon, qui ne pouvait comprendre cette mobilité d'humeur à la française. Elle lui plaisait tout de même, surtout en ce qu'elle possédait de bonhomie, de simplicité et de franchise. Puis, il s'employait de son mieux à retenir Feu qui aurait volontiers sac-cagé l'assiette de Perrine. Le danois aimait beaucoup la jeune fille qui le gâtait à l'occasion. Kinaetenon, tout en retenant l'animal, pouvait à son aise contempler la

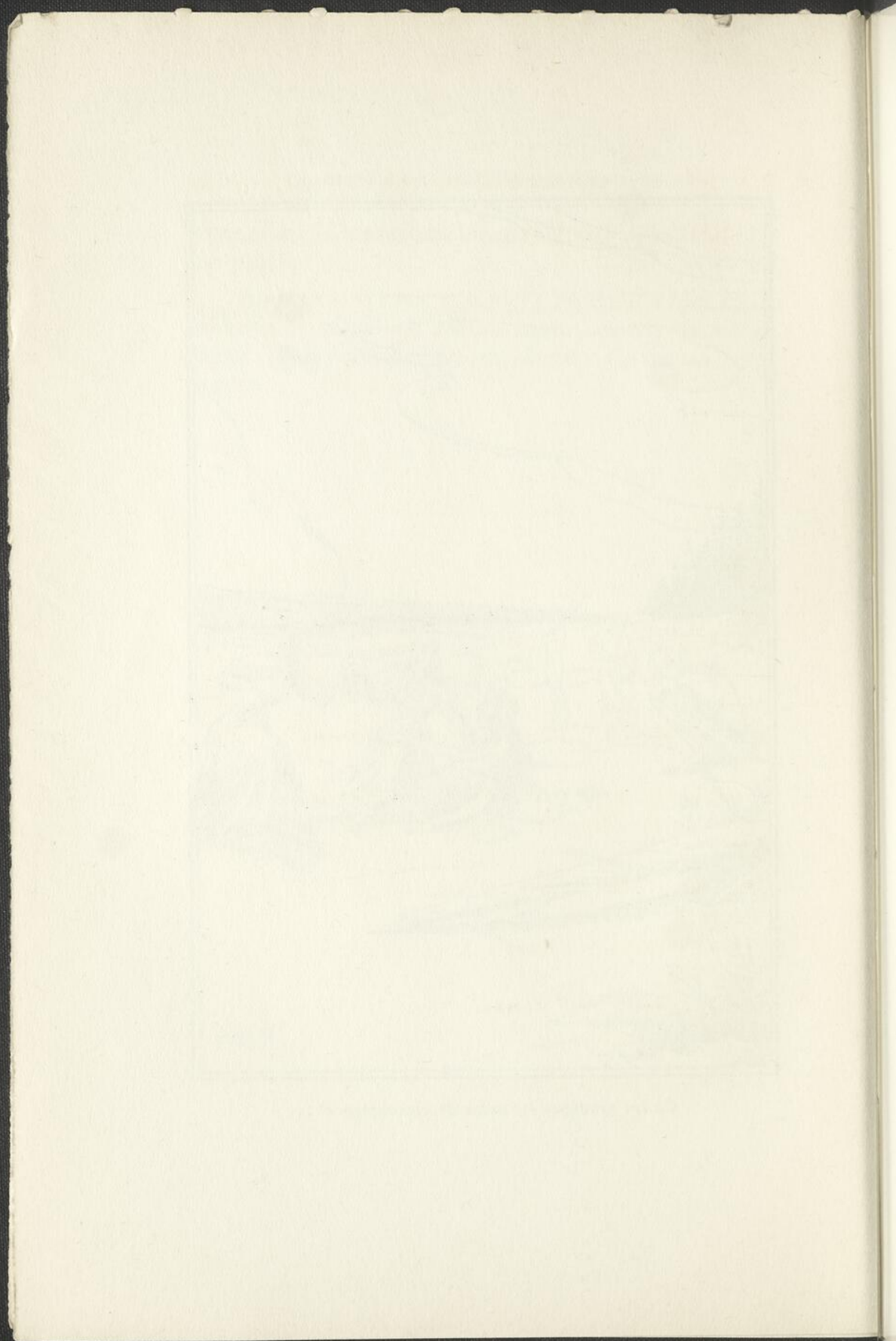
jeune fille. Elle se tenait loin de lui; il n'apercevait que son profil.

Marie de la Poterie se souleva soudain. « Mes amis, regardez le soleil! Il est au moins quatre heures et demie! Nous allons être en retard. En route, vite, tous! »





On lui prodigua les soins de circonstance ...





II

L'INCIDENT ⁽¹⁾

ON se remit en marche. Les deux Hurons, au pas de course, en avant; Perrine, Marie de la Poterie et Jean Amyot suivaient; Charlot, que soutenaient le capitaine Robineau et Kinaetenon, fermait la marche. Au bout d'un quart d'heure, Perrine vit revenir les Hurons, les yeux un peu effrayés. « Qu'y a-t-il? » questionna la jeune fille, qui parlait assez bien la langue huronneroquoise.

« Une femme à moitié morte fait des bonds terribles sur la grève. Nous ne comprenons pas les signaux qu'elle fait. »

— Mon bon Amyot, si vous alliez voir? supplia Perrine.

— J'y cours, mademoiselle. Qu'un des Hurons demeure ici. L'autre va me suivre. Reposez-vous, à l'ombre de cet arbre. Vous mettrez Charlot au courant. Le voici qui contourne l'arbre voisin. »

¹ Récit d'un fait authentique.

Jean Amyot revenait cinq minutes plus tard. Il raconta au groupe qu'une femme presque nue, d'une maigreur de squelette, gisait, en effet, sur la grève. Il croyait comprendre que la pauvre misérable désirait un vêtement quelconque pour le jeter sur elle avant qu'on l'abordât.

Marie de la Poterie enleva sa mante. « Viens avec moi, Perrine. Nous lui lancerons ce vêtement. Nous l'apprivoiserons peu à peu, la malheureuse. Ce qu'elle doit avoir besoin de soins et de nourriture!

« Allez, bonnes Samaritaines, crièrent les jeunes gens. Nous vous suivrons à peu de distance, tout en nous tenant invisibles pour commencer. »

Le stratagème de Marie de la Poterie réussit à merveille. Bientôt, les jeunes filles purent s'approcher de la femme, qui s'enveloppait avec satisfaction dans la mante. Elle se leva et tenta quelques pas dans la direction des compatissantes enfants. Mais elle retomba, complètement évanouie cette fois.

Tous, avec des exclamations de pitié, accoururent, l'entourèrent, lui prodiguèrent les soins de circonstance.

Enfin, la femme sauvage ouvrit de nouveau les yeux. Elle regarda ses sauveurs les uns après les autres. En apercevant Kinaetenon, l'Iroquois dont le regard en dessous, narquois, indiquait qu'il avait déjà saisi le secret de sa fuite, elle poussa un gémissement et referma les yeux. Elle les rouvrit aussitôt, larges, terrifiés, et les fixa sur Kinaetenon. Puis, dans un effort prodigieux, combien pénible à voir, elle se souleva toute.

Visiblement, elle voulait fuir. Mais sans forces réelles, elle retomba, et s'affaissa de nouveau entre les bras de Perrine.

Kinaetenon haussa les épaules et s'éloigna de quelques pas. Sur un signe de Perrine, Charlot le suivit en compagnie de René Robineau et des Hurons. On se mit à causer en tournant le dos. Kinaetenon ne se mêlait pas à la conversation. Il restait silencieux, les yeux fixés sur le lointain horizon. Songeait-il à son village iroquois, là-bas, aux siens quittés depuis longtemps déjà? Bien vivement, la vue de cette femme, échappée, il n'en avait aucun doute, à la vengeance de ses frères, venait lui rappeler son wigwam. Ah! comme il lui semblait le revoir, tout enveloppé de fumée bleue, à cette heure tardive. À l'intérieur, sur le feu, grillait doucement la chair de l'orignal. Qu'il vivait solitaire et heureux dans son pays au climat plus clément que celui-ci! Oui, il y était heureux! Nuls yeux d'azur, nulle chevelure de lumière n'y venaient troubler son repos! . . . Ici, hélas! comme tout contrariait les pensées et le cœur du malheureux Kinaetenon . . . À deux pas de lui, froide, indifférente, hostile peut-être, se tenait la gracieuse femme blanche qui pouvait tout sur son cœur . . . Ah! pauvre, pauvre Kinaetenon. Impassible en apparence, un œil exercé aurait pu voir la tête du sauvage se baisser de plus en plus sous l'amertume de ses réflexions.

Jean Amyot n'avait pas suivi ses compagnons. Il était demeuré debout, près de la fugitive. Il continuait de l'examiner avec attention. Enfin, il en détourna les yeux et se prit à rassurer Perrine et Marie de la

Poterie. Il voyait les jeunes filles s'empresse avec inquiétude auprès de la femme sauvage. Lentement, celle-ci revenait à la vie. Avec des mouvements adroits, Marie de la Poterie n'en continua pas moins de baigner la figure de la malade et de ranger ses cheveux en désordre. Un beau front, large, haut, cuivré à souhait, apparut enfin.

« C'est une Algonquine, vous l'avez deviné, n'est-ce pas, Perrine? prononça presque à voix basse le compatissant Amyot. Une Algonquine, prisonnière des Iroquois . . . Un tel dénuement ne saurait avoir d'autre explication. Au prix de quels dangers, de quelles douleurs, a-t-elle pu s'échapper d'entre les mains de ses ennemis et parvenir jusqu'ici? Je frémis rien qu'à y songer.

—Vous avez raison, Jean, affirma Marie de la Poterie. Voyez sa main . . . Non, non, la droite . . . celle que tient Perrine. Elle est horrible. Les ongles manquent à chaque doigt.

—La torture iroquoise débute ainsi. Les premières « caresses » lui ont été prodiguées pour parler le langage féroce de ces barbares, précisa Amyot, avec tristesse.

—Oh! ces Iroquois! murmura Marie de la Poterie, en serrant les dents et en levant son poing minuscule dans la direction de Kinaetenon, j'espère bien un jour lever la chevelure d'une de ces têtes bronzées. Vous m'aidez, n'est-ce pas, Jean Amyot?

—Chut, Marie! dit Perrine, un peu effrayée . . . Jean, continua-t-elle, parlez à cette femme. De grâce! Quelques mots dans sa langue lui feraient tant de bien.

Ah! que n'ai-je appris de Charlot un peu d'algonquin comme j'en ai appris la langue huronne-iroquoise . . . Rassurez-la. Ses misères sont finies maintenant. Nous allons la conduire dans quelques instants chez le Commandant.

—C'est cela, c'est tout à fait cela, appuya Marie de la Poterie, d'un petit ton coupant qui rappelait la voix autoritaire de son père. Je cours auprès des Hurons. Ils nous fabriqueront un brancard d'occasion. Nous ne pouvons songer à transporter autrement cette misérable, à moitié morte de faim, de fatigues et de terreur . . . Et puis, Perrine, durant mon absence, écoute à son sujet ce que va te traduire Jean Amyot. Tu nous en feras le récit dès que nous reprendrons le chemin du Fort . . .

—Oui, oui, allez, notre Commandante, finit l'interprète, qui s'amusait de la vivacité affairée de la jeune fille.

Un dialogue entrecoupé de plusieurs pauses s'engagea entre l'Algonquine et l'interprète. « Oui, apprenait la femme sauvage, je me suis échappée . . . d'entre les mains des Agniers . . . J'ai brisé . . . mes liens . . . J'ai passé par-dessus les corps . . . de mes gardiens . . . endormis. Mais alors, . . . un besoin de vengeance m'a saisie, . . . Je suis revenue et . . . au moyen . . . d'une hache . . . j'ai cassé la tête . . . d'un des dormeurs . . .

On m'a poursuivie . . . Le creux d'un arbre où je me suis cachée . . . m'a d'abord sauvée . . . Mais au sortir, . . . ma piste fut retrouvée . . . Je me suis enfoncée dans un étang des heures . . . puis des heures . . . J'ai marché ensuite, j'ai couru . . . marché encore, mangeant

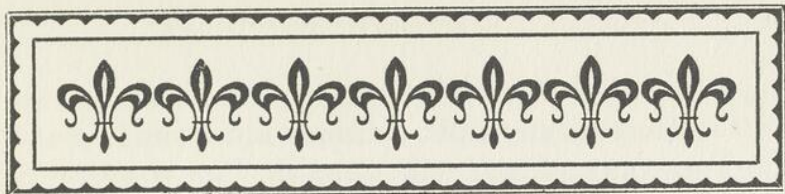
des racines . . . des fruits sauvages. Au Fort Richelieu . . . j'ai construit un « cageux », . . . celui qui est là, . . . là sur la grève. J'ai pris le fleuve . . . jusqu'ici!

—Ma pauvre femme, n'ayez aucune crainte, ne pensez plus à ces affreuses misères. Vous êtes sauvée, bien sauvée. Nous allons essayer de réparer vos fatigues, de vous fortifier . . . Ayez confiance, c'est bon d'avoir confiance, répétait Perrine, en manière de conclusion, au moyen d'une pantomime des plus expressives. La jeune fille pleurait sur cette détresse, que seuls le courage, l'héroïsme, l'esprit avisé de cette femme avaient pu rendre supportable jusqu'au bout.

Les Hurons s'approchèrent avec le brancard d'occasion. Perrine enleva à son tour sa mante de serge blanche et l'étendit sur les branches rugueuses. Doucement alors Jean Amyot vint déposer l'Algonquine sur le brancard.

Tous se hâtèrent vers les Trois-Rivières. On gardait le silence. Ce pénible sauvetage provoquait de tristes réflexions. Kinaetenon raidissait son attitude depuis l'incident et peu à peu Charlot, qui avait le prétexte de la fatigue, put cheminer seul avec lui, en arrière de tous.

Le crépuscule descendait, rapide. Son ombre enveloppait, envahissait la forêt bruissante. Enfin on reprit la route sur la grève, et le Fort se découpa sur les futaies du bois, en une large tache grise, froide, un peu hostile. Mais derrière ces murs, on le savait, une vigilance incessante rôdait et flairait le danger.



III

UN MESSAGE

A QUELQUE cent pas du Fort on vit venir deux soldats, au pas de course. L'un n'était autre que l'ordonnance du Commandant la Poterie, gouverneur des Trois-Rivières.

Perrine se désola. « Marie, souffla-t-elle à l'oreille de sa compagne, vois, nous avons causé beaucoup d'inquiétude à la maison.

—Bah! comme c'est une œuvre de grande miséricorde qui nous a retardés, tout s'expliquera à notre avantage ».

La jeune fille courut au devant des soldats. Ils s'arrêtèrent à sa vue, la main au front. Elle leur rendit, avec sa gracieuse drôlerie, le salut militaire. Puis l'espiègle prit à partie l'officier attaché au service particulier de son père. Elle savait qu'il craignait ses réparties désinvoltes, railleuses, un peu agressives, parfois.

« Eh bien, lieutenant, dit-elle, que nous voulez-vous? Perrine et moi nous n'étions pas sous assez bonne escorte?

—Oh! mademoiselle!

—Messieurs mes amis, continua sans pitié la jeune fille à ses compagnons, voilà comment l'on vous traite. Mais je vais vous défendre.

—Je vous en prie, mademoiselle, je . . . balbutiait l'ordonnance, un peu interdit devant ces paroles narquoises.

—D'abord, qu'y a-t-il, lieutenant? Le feu est au Fort?

—Non, mademoiselle, répliqua en riant le lieutenant. L'on souhaite seulement votre présence immédiate à la maison de mon Commandant. Celles de mademoiselle Perrine et du soldat Le Jeal également. Le père Jogues vient d'y arriver avec quelques personnes de Montréal. Il y a eu . . .

—Comment, comment, interrompit sans façon la pétulante jeune fille, la chaloupe de Montréal est entrée, et je n'étais pas là!

—L'on ne vous a pas attendue, c'est certain, mademoiselle ». Un sourire glissait sous la moustache du militaire.

—Sergent, vous vous moquez de moi, je crois?

—Je n'oserais, mademoiselle! »

On repartit vers le Fort. Le capitaine Robineau questionna à nouveau les soldats sur les dernières nouvelles. Des décisions importantes venaient en effet d'être prises. L'ordonnance du Commandant les énuméra: Primo, un dernier Conseil, très court, se tiendrait le treize, en la cabane d'un capitaine algonquin, grand

ami de Piescaret . . . Secundo, le départ des ambassadeurs iroquois, qui seraient accompagnés jusque dans leur village, par le Père Jogues, Jean Bourdon et quelques Algonquins et Hurons avait été fixé au seize mai au matin. Entre ces deux dates, du 13 au 16 mai, des réjouissances publiques allaient avoir lieu, en l'honneur des sauvages alliés.

« Morale, conclut Marie de la Poterie, qui avait écouté d'un air boudeur, allez vous promener, montrez-vous gracieux envers vos amis, pratiquez héroïquement la charité et l'on découvre la route des Indes en votre absence . . .

—Marie, comme je me sens heureuse pour ma part. Je vais revoir le Père Jogues. Sa bénédiction me porte toujours bonheur.

Amyot se pencha vers la jeune fille. « Ralentissez un peu le pas, Perrine? J'ai enfin obtenu du Père Buteux une copie de la lettre du père Jogues. Vous savez, cette émouvante réponse du Père à son supérieur, qui le désignait pour la mission chez les Iroquois, et qui a bouleversé d'émotion M. de Montmagny lors des préliminaires des Conseils pour la paix.

—Vraiment, Jean? Oh! vite, vite, laissez-moi lire cette acception de l'héroïque voyage.

Jean Amyot tendit un mince papier. Elle n'était ni très longue, ni très élaborée la lettre qu'avait écrite de ses pauvres mains mutilées le père Jogues, mais elle contenait des caractères d'écriture aussi élégants que ceux d'autrefois. Il avait une merveilleuse calligraphie ce Jésuite très humble, mais fort instruit . . .

Perrine dut essuyer souvent ses yeux embués de larmes en lisant les quelques lignes suivantes :

Au Père Jérôme Lalemant, supérieur.

Mon Révérend Père,

« Croiriez-vous bien qu'à la lecture des lettres de Votre Révérence, mon cœur a été comme saisi de crainte . . . *La pauvre nature qui s'est souvenue du passé a tremblé*; mais Notre-Seigneur, par sa bonté, y a mis et y mettra le calme encore davantage. Oui, mon père, je veux tout ce que Notre-Seigneur veut, *au prix de mille vies*. Oh! que j'aurais de regrets de manquer une si bonne occasion! Pourrais-je souffrir la pensée qu'il a tenu à moi que quelques âmes ne fussent sauvées! J'espère que sa bonté, qui ne m'a jamais abandonné dans les autres rencontres, m'assistera encore: Lui et moi nous sommes capables de passer par-dessus toutes les difficultés qui se pourraient opposer . . .

« Mais il faudrait que celui qui viendra avec moi fut bien vertueux, capable de conduite, courageux, et qu'il voulût endurer quelque chose pour Dieu . . .

« Je prie Votre Révérence de me croire son très humble et obéissant serviteur.

I.-S. JOGUES

À Montréal, ce 2 mai 1646 ».¹

—O la sainte vaillance! murmura Perrine en repliant la lettre. C'est le frémissement d'une chair déjà cruelle-

¹ Lettre authentique fidèlement reproduite.

ment crucifiée . . . Pourquoi demande-t-on au père Jogues de retourner là-bas?

—Nos pères ont encore plus de sainteté que d'héroïsme, Perrine. On ne s'adresse pas en vain à la générosité de l'un d'eux, répondit Amyot.

—Pauvre père Jogues, reviendra-t-il jamais de chez ces loups dévorants? . . . soupira la jeune fille.

—Perrine, voyez dit soudain Amyot à voix très basse. Votre frère marche à l'écart de nous et tient une conversation fort attachante avec Kinaetenon . . . Oui, voyez, comme ils s'y absorbent tous deux! . . .

—Je devine ce dont il s'agit, Jean, répondit avec tristesse la jeune fille. Kinaetenon, ainsi que deux autres de ses compagnons ne partiront d'ici qu'en juillet, au retour du père Jogues et de M. Bourdon. Si, alors, tout va bien au pays des Agniers, Charlot rêve d'y aller passer une ou deux semaines. Kinaetenon organisera une partie de chasse en son honneur, dans les bois giboyeux d'Ossernenon.

—Vous avez confiance en ce barbare? Vous laissez partir votre frère?

—Jean vous le savez bien, j'ai confiance en Kinaetenon, qui aime sincèrement Charlot, mais je me défie comme vous des compatriotes de ce dernier.

—Mettez-vous en travers du projet?

—Mauvaise tactique!

—Invoquez l'aide du Commandant?

—Vous oubliez que Charlot est en congé de maladie. Il ne sera pas tenu d'obéir au Commandant.

—Parlez à Normanville?

—Mon pauvre ami, quelle démarche inutile! M. de Normanville finira par approuver Charlot. L'insouciance dans le danger du grand ami de mon frère égale au moins sa bravoure.

—Si je tentais quelques observations?

—Charlot devinerait que vous le faites pour moi . . .

—Croyez-vous, Perrine? Que ne tenterais-je pas en effet, pour vous être agréable, pour que vous compreniez que . . .

—Jean, voici mon frère », interrompit la jeune fille qui rougissait, moins sous l'effet des paroles de l'interprète, que sous la musique de l'accent.

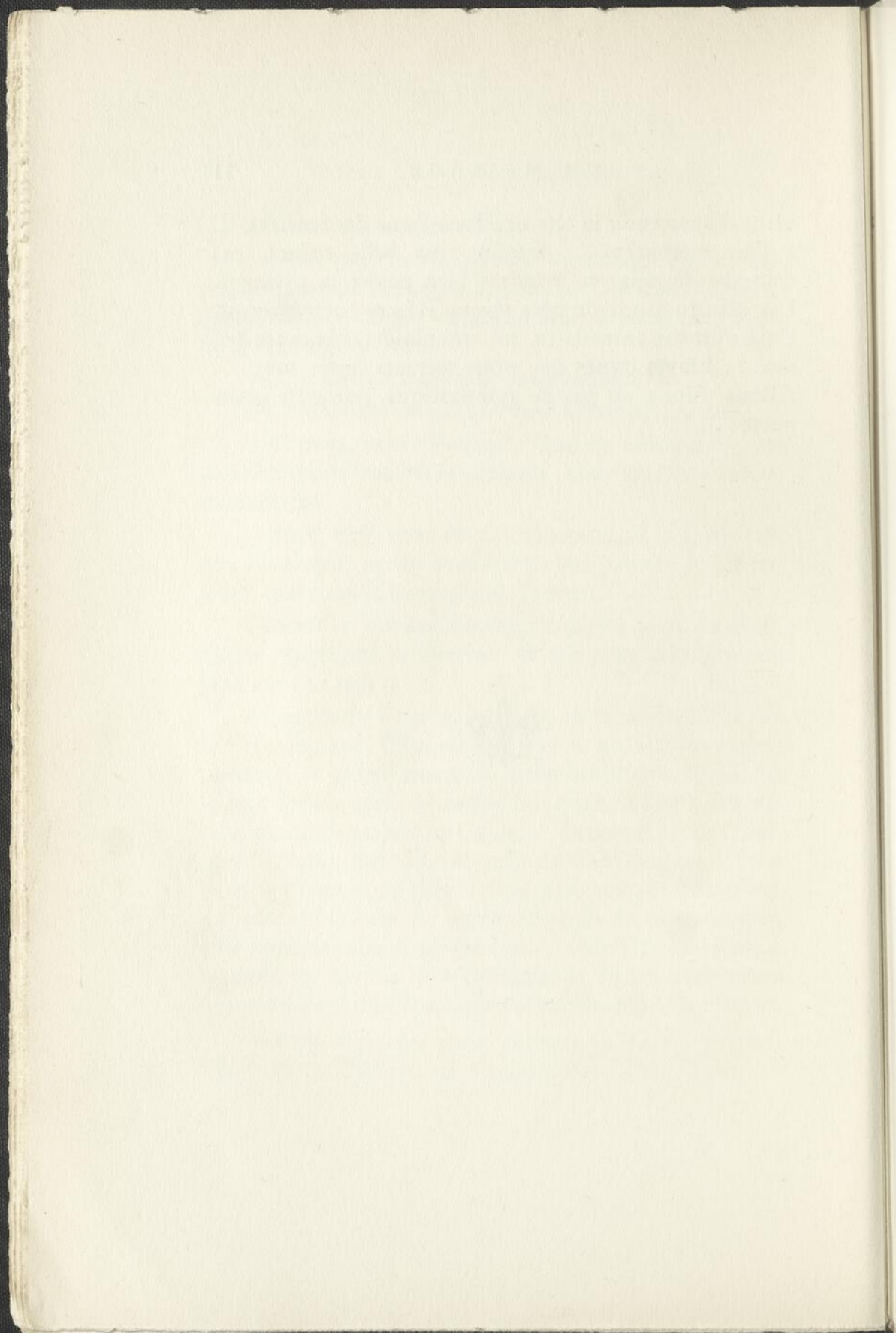
Charlot en voyant s'ouvrir la petite porte du Fort, s'était rapproché de Perrine. Il mit avec affection son bras sous le sien.

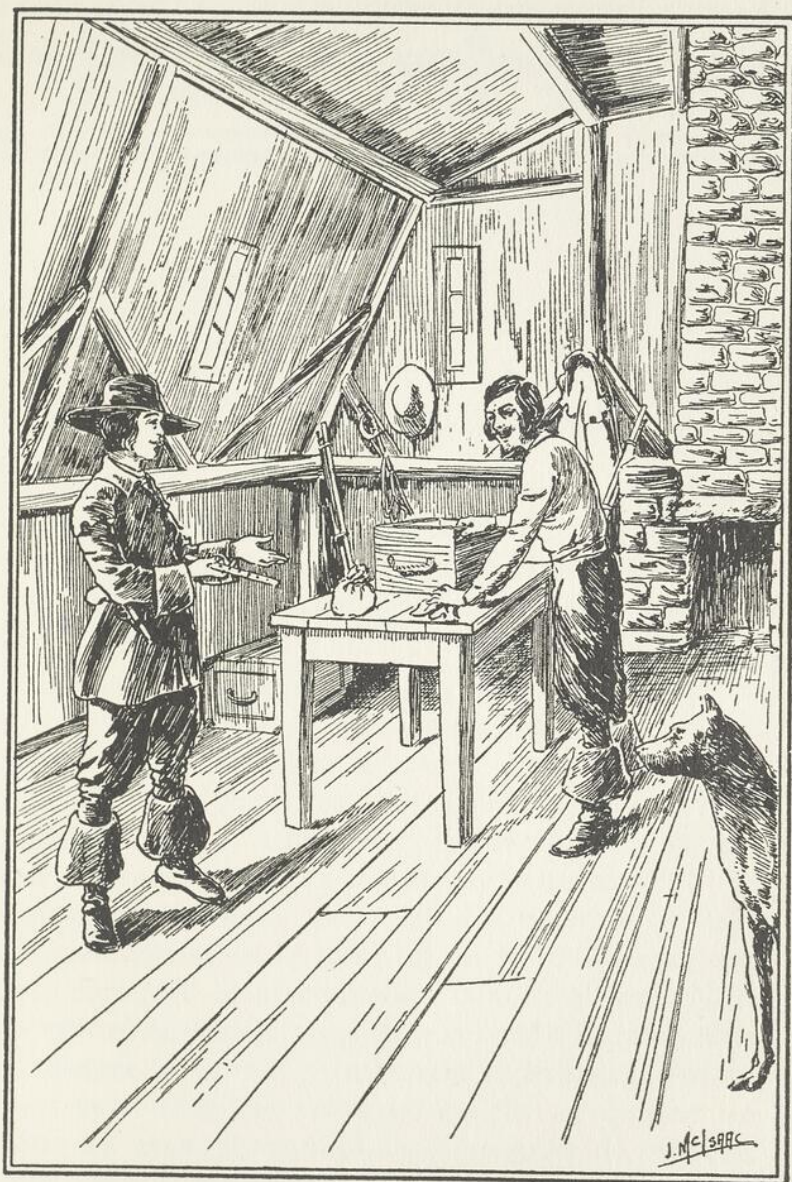
« Quel plaisir, ma petite sœur, tu as raison, de revoir le Père Jogues? Chaque fois que je me retrouve en sa présence, la même image de notre aventureuse enfance se lève devant moi. Je revois le navire, le *Saint-Joseph*, celui qui nous amena au Canada. Je revois M. de Courpon, le capitaine, debout près du Père Jogues. Tous deux se tiennent au chevet d'un petit malade de six ans. La sœur du mioche est à genoux, près du lit improvisé. Elle implore soins et protection . . . Ah! Perrine, jamais, entends-tu, jamais, je n'oublierai la figure divinement compatissante du Père Jogues se penchant sur la mienne!

—Vite, vite, mes amis, entrons au Fort, s'exclama Marie de la Poterie, en s'approchant à son tour. Je

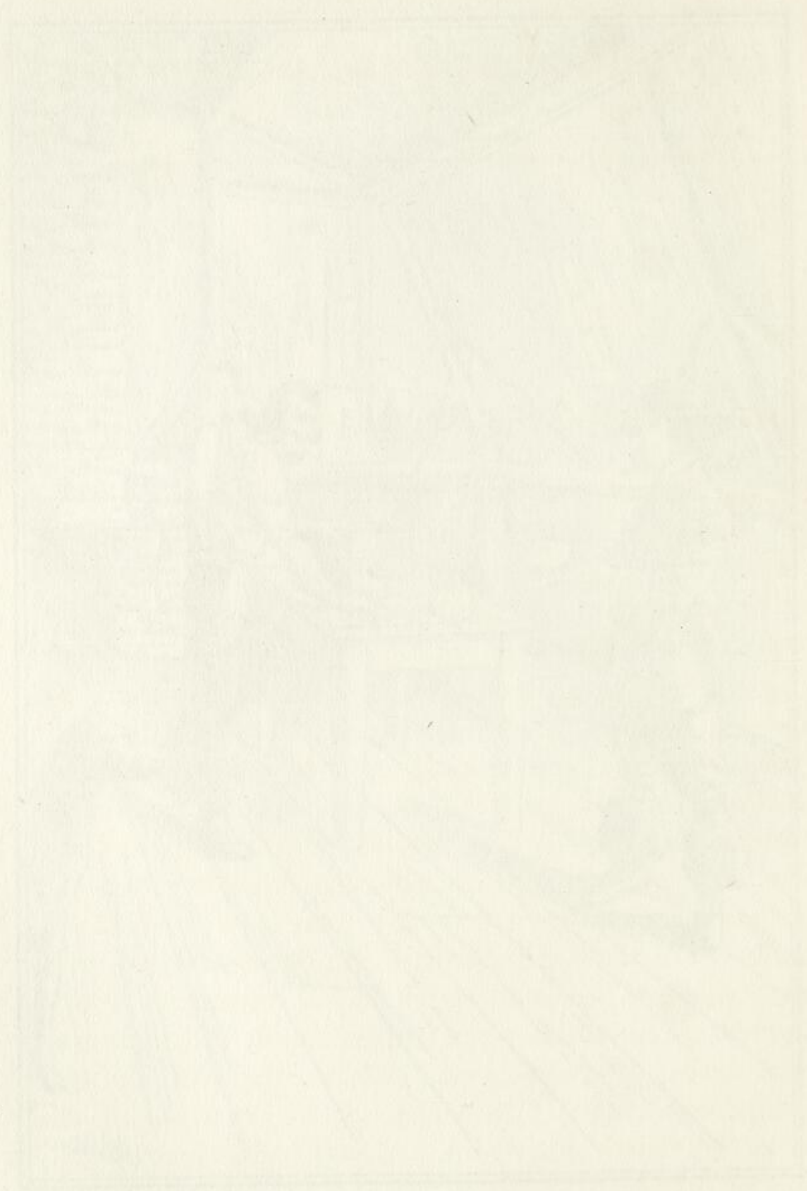
viens d'apercevoir la tête de Père à l'une des fenêtres. Il a l'air mécontent . . . Perrine, ma belle enfant, ma colombe de paix, tu voudras bien passer la première. Les plis du front de père vont s'effacer en te voyant. Puis, c'est toi, entends-tu, toi, qui plaideras la cause des, des . . . braves cœurs que nous sommes après tout . . . Allons, filons, au pas de gymnastique, par cette petite porte . . . !







« Pour un soldat, à quoi cela mène-t-il d'être musicien? »





IV

THOMAS GODEFROY DE NORMANVILLE

LE lendemain, vers onze heures, Charlot, son arquebuse sur l'épaule, le fidèle danois à ses côtés, quitta Perrine et se dirigea vers la maison de Thomas Godefroy de Normanville. Il chantonnait. Chaque nouvelle visite à l'interprète qu'il aimait et admirait, le ravissait.

L'interprète possédait un terrain sur la lisière de la forêt, à la portée des canons du Fort. Il s'y était construit, pour l'été, une cabane à la mode iroquoise, c'est-à-dire une longue tonnelle, assez élevée, recouverte d'écorces de cèdre. À la différence pourtant des habitations sauvages, il l'avait pourvue, chaque côté, de plusieurs meurtrières, pouvant distribuer à la fois, lumière, ventilation et sécurité; au fond s'élevait une petite cheminée en maçonnerie. Une cheminée! Normanville ne connaissait que trop la cruelle incommodité de la fumée. Il savait, pour l'avoir expérimenté durant sa captivité chez les sauvages, qu'elle envahissait en maître les tentes iroquoises, certains jours de mauvais temps. Il se la rappelait si bien lorsque, ne pouvant se

dissiper par l'ouverture pratiquée en plein ciel, au centre de la cabane, elle se glissait au dedans, s'étendait, grossissait, enveloppait, remplissait tout. Ses épais rouleaux de suie, à l'odeur écœurante, devenaient si étouffants qu'on devait pour les subir demeurer de longues heures la face contre terre.

Les meubles se faisaient rares dans la demeure de Godefroy de Normanville. Ne convenait-il pas qu'il en fût ainsi? Le compagnon recherché des missionnaires possédait un cœur apostolique qui se complaisait dans l'action. On le voyait s'empresse aux courses périlleuses dans les immenses forêts canadiennes. À une absence succédait une autre absence. Dans ces conditions, qu'avait-il besoin, d'un logement qui ne fut pas la simplicité même? En revanche, l'héroïque soldat était fort bien nanti d'armes, de poudre et de plomb de tous grains.

Thomas Godefroy de Normanville comptait trente-six ans environ. Il était grand, mince, souple, d'allures fort distinguées. Son visage, aux traits réguliers mais un peu forts, aurait semblé dur, n'était le loyal et doux regard des yeux bleus. Il était le frère de Jean Godefroy de Linctot, avec qui il habitait la plus grande partie de l'année. Sa belle-sœur, Marie Le Neuf, sœur du Commandant de la Poterie, ses nombreux neveux et nièces lui portaient une vive affection. Deux Normands, ce Jean et ce Thomas Godefroy. Ils avaient été amenés au Canada par Samuel de Champlain, dès 1626. Jamais, depuis cette époque, ils n'avaient voulu quitter le pays de la Nouvelle-France. Lors de la prise de Québec par

les Kirke en 1629, et jusqu'en 1632, date de la restitution du Canada à la France, les deux frères s'étaient enfoncés dans la forêt canadienne, vivant en bonne intelligence avec les diverses tribus sauvages qu'ils rencontraient ou visitaient. On les proclamait des lions pour le courage, des interprètes adroits et fins, des athlètes parfaits, vainqueurs des sauvages dans la plupart des sports. En sus, on les citait comme étant des linguistes des plus distingués. Ils possédaient l'estime des sauvages, même de certaines tribus iroquoises, où Normanville avait été captif cinq années plus tôt.

L'interprète, en ce beau matin de mai, s'attendait à la visite de Charlot, du petit troupiér, impressionné, certainement, par les divers événements imprévus de la veille. En souriant, Normanville vint jeter quelques bûches dans la cheminée. La fraîcheur de sa cabane lui semblait inhospitalière. Tout en activant le feu, qui se mit à ronfler gaiement, il eut l'œil sur les alentours de sa tente. Il aperçut vite Charlot. Il s'avancait avec précaution, tenant son chien par le collier. Caressait-il l'espoir de surprendre la vigilance de son grand ami? « Eh! Eh! mon petit Charlot, murmura Normanville, — la taquinerie du jeune soldat l'amusait, — tu crois qu'on enseigne à un vieux Normand comme moi la prudence et l'art d'éventer les ruses . . . eh bien, voilà pour ton erreur, mon enfant! ». . . Et soudain, la décharge d'un petit pierrier éclata, faisant dans la forêt la plus belle des rumeurs!

Charlot, qui sursauta d'abord, fit entendre un éclat de rire, auquel se joignirent les aboiements de son chien.

Puis, en deux bonds, il eut traversé le sentier qui séparait la cabane du terrain du fort. Il parut sur le seuil de la tente.

« Bonjour, Charlot-le-candide, fit l'interprète, moqueur. Ah! tu souhaitais me prendre en faute . . .

—M'en donnerez-vous jamais la chance, M. de Normanville! » Et la bouche de Charlot dessina une grimace de dépit.

—Entre, en attendant. Feu aussi. Dans ma cabane hommes et bêtes fraternisent.

—Non, si vous le permettez, Feu fera le guet au dehors. Nous causerons plus à l'aise. Feu! . . . Regarde! . . . » Et Charlot pointa du doigt, au danois, la forêt environnante. « Dehors, mon bon chien, dehors! Veille, vois, appelle! . . . Tu m'entends! . . . Va, mon Feu! »

Le danois obéit avec une joyeuse célérité. Charlot se rapprocha de Normanville qui ouvrait un placard.

« Vous n'alliez pas sortir, M. de Normanville. Ce que j'en serais marri! Je vois autour de votre cabane beaucoup de choses intéressantes.

—Des munitions, encore des munitions, n'est-ce pas, mon garçon? C'est cela que tu qualifies d'objets intéressants?

—Mais oui. Je suis un soldat, un vrai, moi aussi ». Et Charlot raidit fièrement son buste gracile.

—Tu te prends joliment au sérieux, en tout cas. J'ai vu cela hier soir. Mais si tes attitudes martiales en

imposent parfois à ce froufrou de Marie de la Poterie, et à ta jolie sœur, avec moi, tu sais . . .

—C'est vrai qu'elle est jolie, ma Perrine », interrompit Charlot, tendre et rêveur.

—J'ai toujours pressenti qu'elle serait mieux réussie que toi au physique ». Normanville, narquois, détaillait avec plaisir la mine fière, pas très vigoureuse ni très haute encore, du plus brun, du plus charmant petit fantassin qu'on pût imaginer.

—Je préfère les hommes braves, M. de Normanville.

—Et tu l'es?

—Il y a de l'espoir. Vous êtes mon modèle ».

Normanville resta un moment interloqué. En fait de riposte, il était bien servi. C'est qu'il ne raillait pas, ce fougueux enfant. L'interprète en ressentit de l'ennui. Cette admiration n'allait guère à son être modeste et simple. Mais comment le reprocher à Charlot? . . . Et, à quoi bon? . . . Il est si doux, si stimulant aussi, dans la jeunesse, de croire absolument en quelqu'un. La désillusion vient toujours assez tôt. Qu'il eût été héroïque une heure, un jour, peut-être, qu'était cela? Le lendemain il était redevenu faillible, sans auréole, un pauvre humain rivé à son humble tâche quotidienne . . . Oui, les yeux de Charlot se dessilleraient assez vite, patience!

Au bout de quelques instants de silence, Charlot qui se promenait et regardait curieusement, ici et là, revint s'appuyer à la table où s'affairait l'interprète.

« C'est égal, M. de Normanville, malgré ma bravoure, je tremble devant mon commandant. Mais aussi, il est si sévère pour moi, M. de la Poterie.

—C'est pour compenser notre faiblesse à ton égard, petit fou.

Mais... que faites-vous là, grand ami, s'écria soudain Charlot. Il suivait l'interprète des yeux avec surprise. Pourquoi sortez-vous à nouveau vos habits de gala? »

Normanville venait de déposer sur la table sa casaque en drap écarlate, ses hauts-de-chasses garnis d'ornements pompeux, son chapeau à panache blanc, ses gants à franges grises et jaunes.

« Voici, mon petit Charlot. Je désire faire bonne figure au dernier Conseil. Il faut, vois-tu, que l'on puisse toujours comparer favorablement les « capitaines français » aux splendides sauvages, parés avec recherche, que seront notre ami Algonquin, Piescaret ou le chef de l'ambassade iroquoise Kiotsacton. Ah! celui-ci, si tu l'avais aperçu à la grande assemblée de la paix, il y a quelques semaines, alors que tu étais si souffrant! Quel homme magnifique, comme taille, comme prestance, comme éloquence aussi!

—Cet Agnier appartient à la tribu de mes ravisseurs d'autrefois, je vous l'ai dit M. de Normanville! Il est illustre depuis longtemps parmi les siens. Mon ami Kinaetenon lui est apparenté de près. Cela me servit jadis, en ma captivité. Car, quoique plus âgé que moi de trois ans, nous étions devenus, Kinaetenon et moi, après nous être querellés, défiés, mesurés, les

meilleurs amis du monde. Il n'était pas du tout cruel, celui-là, du moins pour moi. Mais quel orgueil, quelle tête volontaire il avait, il a encore!

—Je m'étonne que tu ne sois pas tombé chez moi ce matin, en compagnie de cet ami sauvage. Il court nos bois avec délices. Hé! s'en sont-ils donnés tout l'hiver, Messieurs les ambassadeurs iroquois. Notre forêt n'a plus de secret pour eux.

—Oui, les Algonquins en sont mécontents!

—C'est que, avec quelques-uns d'entre nous, ils ne croient pas du tout à leur sincérité. Simon Piescaret, par exemple, les foudroie du regard plus souvent qu'à son tour. Ah! si notre bon Guillaume Couture n'eût pas été ainsi qu'un tampon bienfaisant, entre eux tous, cet hiver, que ne serait-il pas survenu? Enfin . . . qui vivra, verra! . . . Pourvu que ce ne soit pas, ajouta plus bas l'interprète, qui mourra, verra! »

Charlot avait repris sa randonnée à travers la cabane. Il poussa bientôt une exclamation de plaisir: « Oh! quel bijou, que ce pistolet! . . . Et! eh! il est chargé, tout prêt . . . Si je l'essayais! . . . M. de Normanville, supplia-t-il, en se retournant, venez avec moi. Ayons une séance de tir. Depuis ma maladie, je touche si rarement à un pistolet. Vous jugerez de mes progrès . . . « étonnants », a bien voulu admettre mon commandant ce matin même. J'ai tué un merle au vol, en sa présence. Si j'en étais satisfait! . . . Au moins, finit mélancoliquement Charlot, cela compensera pour mes insuffisances, comme coureur ou comme canotier!

—Voyons, voyons, mon petit Charlot, pas de ces tristesses vaines.

—Dites-moi, M. de Normanville, pourquoi suis-je aussi fluet? » Charlot soupirait en toisant avec dédain sa légère personne.

—Tu te fortifies chaque année.

—Peuh!

—Tu n'as que dix-sept ans.

—Voyez-vous, je me souviens que notre mère n'était pas robuste. J'ai peut-être hérité de sa . . .

—Charlot, je te défends de parler ainsi. Notre forêt canadienne finira par avoir raison de ta constitution, beaucoup moins délicate que tu ne crois. Et puis, sois fidèle, n'est-ce pas, aux longues courses quotidiennes, en pleine forêt, en quelque saison que ce soit. Adonne-toi, le printemps venu, au métier de canotier...

—Oui, oui, oui . . . Mais venez, oh! venez maintenant, M. de Normanville. Ce pistolet, quel amour! . . . Vous choisirez les buts! . . . Vous fixerez vous-même les distances! . . .

Tut, tut . . . J'en ai encore pour quelques instants, ici. Ces deux pierriers doivent être remplis.

—Laissez-moi vous aider.

—Merci. Régale-moi plutôt de ces jolies variations sur l'air de: *À la claire fontaine*. Tu as ta flûte?

—Elle ne me quitte jamais.

—Voilà, petit, une belle compensation « à tes insuffisances », comme tu dis: ton talent de flûtiste.

—Pour un soldat, à quoi cela mène-t-il d'être musicien? À quoi cela sert-il?

—À charmer nos ennemis sauvages, pour une chose, au moins. Ça n'est pas à dédaigner. Rappelle-toi si ma voix, pourtant bien ordinaire, de baryton m'a valu des succès auprès des Agniers durant ma captivité... Allons, prélude.

—C'est donnant donnant, vous savez?

Charlot n'en était qu'à la troisième variation du thème de la chanson, lorsque son chien entra en bombe, aboyant, et tout frétilant. Normanville, les yeux à la meurtrière, dit tranquillement: « C'est Perrine, en compagnie de Marie de la Poterie et de Jean Amyot... Sortons. J'ai terminé mon travail... Tiens, te voilà avec une audience, ma parole! Pique-toi d'honneur, Charlot! »



THE [illegible] OF [illegible]

BY [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



V

PROUESSES

EN apercevant Normanville et Charlot, les promeneurs hâtèrent le pas.

« M. de Normanville, annonça Amyot, ma présence, ici, n'est pas seulement un plaisir que je me permets, je suis chargé d'une mission.

—Oui, trancha vivement Marie de la Poterie. Et, figurez-vous, père a dû déléguer monsieur, auprès de vous, de force, oui, *de force*, parce qu'il a compris que nous aimerions à l'accompagner, Perrine et moi.

—Oh! Mademoiselle! . . . fit en rougissant Jean Amyot.

—Marie, comment peux-tu dire! . . . » s'exclama Perrine.

Les deux protestations s'élevèrent avec une telle simultanéité, qu'elles compromettaient bien un peu les sentiments de ceux qui les lançaient. On rit beaucoup, tout en se permettant des mots taquins à l'adresse de l'interprète. Il s'empressait avec Charlot d'installer à la porte de la tente une bancelle pour les jeunes filles.

Normanville, qui examinait avec soin son pistolet, se retourna tout à coup :

« Amyot, quel est ce message dont vous a chargé le commandant ? Dites vite, car je vous retiens tous ici, pour un quart d'heure. Charlot va nous gratifier de quelques prouesses au tir. Nous l'applaudirons ».

— Ou nous nous moquerons de lui, s'il échoue, ajouta Marie de la Poterie. Mais c'est délicieux, cela. Tu veux bien, Perrine ?

— Du moment que M. de Normanville le permet, je n'ai rien à objecter.

— M. de Normanville, voici, apprit Amyot, nous avons l'ordre de nous rendre au fort pour une heure de relevée. Il y a de nouveau concile plénier d'interprètes, aujourd'hui. Bien entendu, François Marguerie et Jacques Hertel en seront.

— Entendu, fit laconiquement Normanville qui se hâta de préparer les buts pour la partie de tir. Charlot, qui le suivait, cria à Perrine en désignant son chien, qui gambadait autour de lui :

— « Perrine, de grâce, appelle Feu. Retiens-le auprès de toi.

— « De force . . . comme M. l'interprète allant au bois », finit l'incorrigible Marie de la Poterie. Elle regardait sa compagne caresser avec grâce le danois accouru à son appel. Il se coucha à ses pieds.

Oh ! que la jeunesse de Perrine, toute pénétrée de gravité, était reposante à regarder par ce tiède matin de soleil ! Ses cheveux blonds, rangés en boucles mutines,

répandaient de la lumière sur son visage. Ses yeux bleus, d'où la pensée n'était jamais absente, se levaient avec une expression un peu lointaine, un peu mystérieuse . . . Il en était d'ailleurs ainsi. Il fallait sans cesse reconquérir ce regard qu'une vision intérieure tenait comme tourné vers le dedans. Le commandant La Poterie, avec son affection paternelle pour l'orpheline, disait parfois, en lui adressant la parole: « Perrine, ma jolie Madone . . . » Très pieuse, peut-être la jeune fille eût-elle demandé à Mère Marie de l'Incarnation de la recevoir au nombre de ses filles, si des soins filiaux à rendre à Madame Le Gardeur, sa protectrice vieillissante, si surtout son amour fraternel exigeant pour Charlot, ne l'eussent retenue dans le monde. N'étaient-ce pas là autant d'impérieux et attachants devoirs, voulus par la Providence?

Perrine s'apercevait fort bien de l'affection grandissante de Jean Amyot, pour elle. Elle l'acceptait en souriant. Son cœur délicat jugeait que ce sentiment comblerait un peu le vide de cette existence d'orphelin. Cela seul, d'ailleurs, l'avait rapprochée de l'interprète. Elle se promettait d'être pour lui, aux heures essentielles, une sœur aimante et dévouée. Et Amyot? . . . Amyot aussi, ne croyait qu'à un attachement fraternel, très paisible. Ah! tous deux, ces beaux et sains enfants de la forêt, ne savaient guère où mène parfois le cœur, avec sa logique particulière, si déconcertante.

Jean Amyot était d'une nature spontanée, vive, frémissante. En quête continuelle d'action, il ne le cédait à personne en fait de vaillance, d'adresse, de témérité même parfois. On lisait cependant, sur son intelli-

gente physionomie, une heureuse intervention du bon sens réfléchi. Peut-être la douce figure de saint Joseph, gravée avec art sur la garde de l'épée du jeune homme, expliquait-elle mieux que tout la réserve que s'imposait souvent ce cœur ardent de vingt-cinq ans?

Charlot prenait maintenant une excellente position de combat. On voyait à une petite distance, à gauche, causer et rire le groupe bienveillant des spectateurs. Normanville se plaça en arrière de Charlot. Il tenait à commander le feu. Eh! l'interprète se prenait malgré lui au jeu. Il s'irritait d'un échec . . . possible, après tout. Voyant Charlot tenir son pistolet dans sa main gauche, avec une nonchalance, gracieuse peut-être, mais un peu présomptueuse, il fronça les sourcils et toussa significativement. Mais non! . . . Il faisait erreur! La main droite de Charlot, en cet instant, saisissait avec une maîtrise parfaite, et selon toutes les règles de l'art, la crosse de l'arme, tandis que la main gauche, lentement, se replaçait en attitude de tir. Normanville respira mieux.

« Es-tu prêt, Charlot? » demanda-t-il gravement, observant la rigoureuse exactitude d'un professeur.

—Oui.

—Attention! . . . Feu! . . . Un! . . . Deux! . . . Trois! »

Au commandement: « Feu! », Charlot avait élevé rapidement l'arme; puis, tout en serrant graduellement la détente, il faisait partir le coup, avec une virtuosité classique, bien avant le trois fatidique.

« Bravo! bravo! » cria-t-on.

Normanville rayonnait. « Tu peux faire mieux, mon petit surnois, je vois cela. Tu t'es payé notre tête, cette fois, hein! Attends un peu!

—Une autre épreuve, M. de Normanville, une autre épreuve, cria Marie de la Poterie. Eh! j'en pourrais faire autant, moi! »

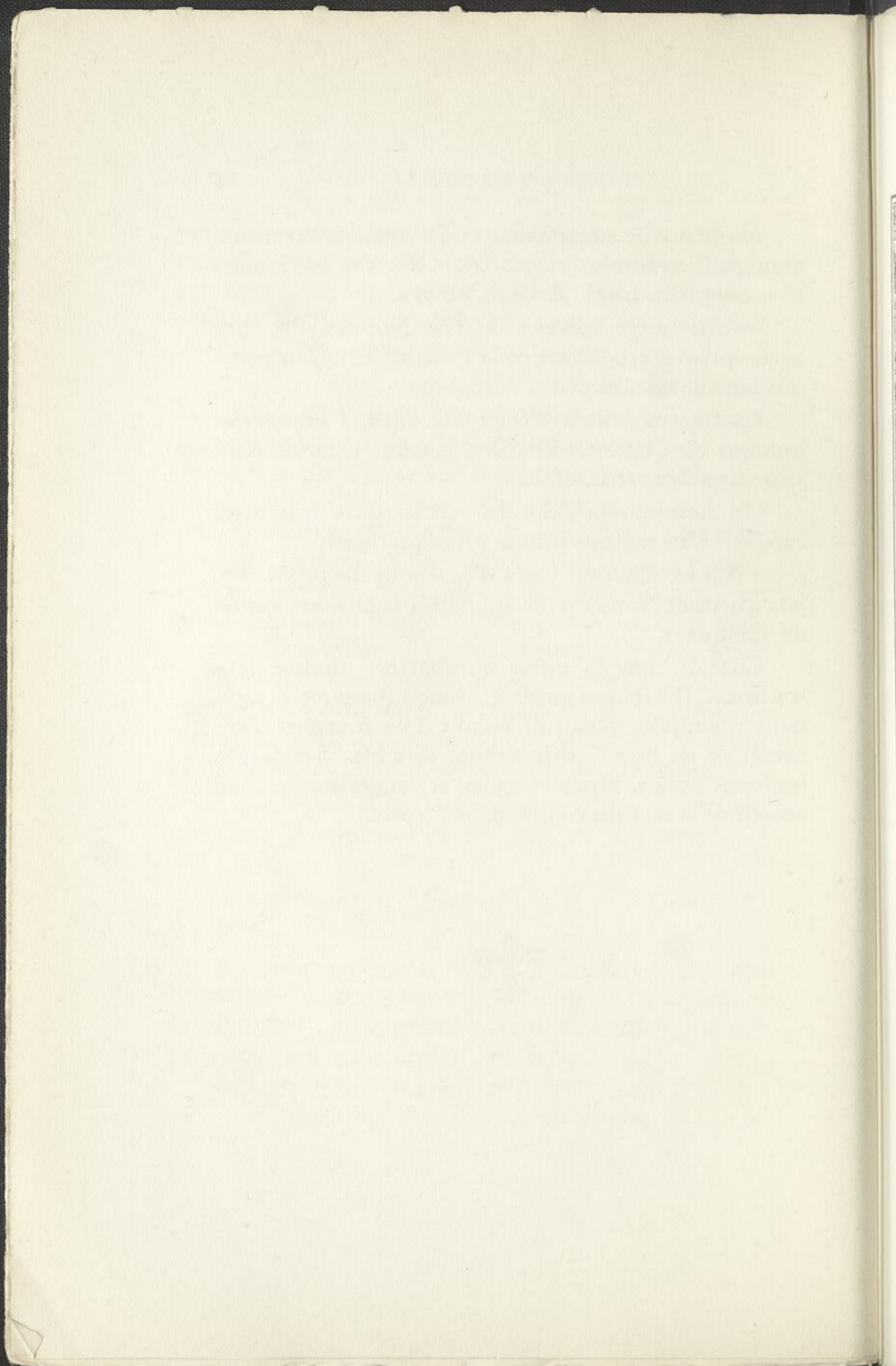
La fine mouche avait vu elle aussi, l'amusement ironique de Charlot. Elle s'en vexait. Charlot riait, saluait, railleur et satisfait.

Un nouveau bouleau fut choisi, cette fois assez éloigné. Une marque infime y fut pratiquée.

« Allons, Charlot, vas-y d'une nouvelle prouesse », jeta gaiement Normanville, qui reprit sa position auprès du vainqueur.

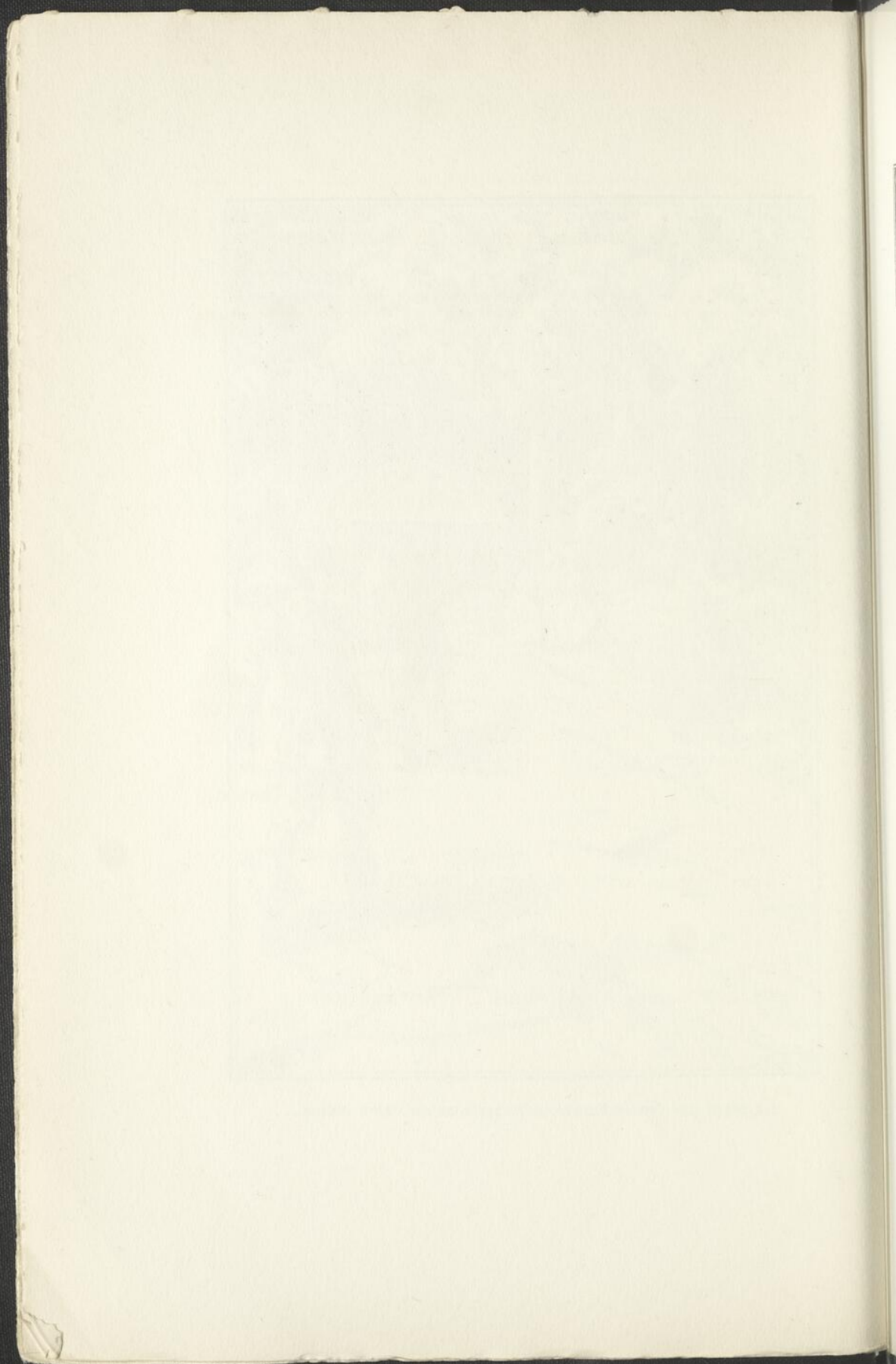
Charlot, avec la même nonchalance amusée, leva son arme. Il l'abassa aussitôt. Simon Piescaret, le capitaine algonquin, venait de bondir d'un fourré et d'entourer de ses bras l'arbre servant de cible. Ses doigts, ses longs doigts, bruns et agiles, se rangeaient en rond autour de la marque creusée dans l'écorce.







La main qui tenait l'arme, paraissait calme, bien calme...





VI

SIMON PIESCARET

« CIBLE vivante, petit capitaine! » Et l'Algonquin, un sourire railleur sur les lèvres, son regard brûlant enveloppant Charlot, ne bougea plus.

Mais on protestait hautement autour du jeune tireur. Cette bizarrerie pouvait s'achever tragiquement. Normanville, surtout, se montrait mécontent et fit un pas dans la direction de Piescaret. La mine ironique et décidée de ce dernier le fit se raviser. Le grand chef des Algonquins, Piescaret, aimait en toutes occasions à payer d'audace, de ruse et de malice. Il savait les colons français d'une bravoure égale à la sienne et leur adresse en les plus diverses joutes le piquait parfois jusqu'à la colère. Sa réputation prestigieuse, il la grandissait sans cesse de prouesses nouvelles, qu'elles fussent modestes ou éclatantes. Son peuple, d'ailleurs, entretenait avec fièvre, chez lui, ce sentiment de puissance, d'amour de la gloire.

Hé! Piescaret, leur illustre capitaine, n'était-il pas, depuis un demi-siècle, leur unique espoir de résurrection, leur héros victorieux des Iroquois, en des rencon-

tres exceptionnelles? Aux jours de Conseil, il se trouvait chaque fois, un jeune guerrier algonquin, pour rappeler et célébrer les triomphes de Piescaret? Il racontait parfois, avec un enthousiasme délirant, comment en une circonstance critique, se voyant poursuivi de près par tout un canton iroquois, « Piescaret avait tout à coup tourné ses raquettes bout pour bout, de sorte qu'il paraissait, à voir sa piste, marcher vers le sud, tandis qu'il se dirigeait au nord. Trompés par ce stratagème, les ennemis lui tournèrent le dos, croyant courir après lui. Il les suivit et assomma les traînards. En outre, Piescaret ne prenait-il pas les originaux à la course? Ne tenait-il pas tête en chaque bataille à plusieurs ennemis à la fois? « Un jour, narrait-on encore, au milieu de cris et d'applaudissements assourdissants », se souvenait-on que, parti, tout à fait seul, « Piescaret était allé se cacher dans un village iroquois à plus de cinquante lieues des Trois-Rivières, sa demeure ordinaire. Le soir venu, il était sorti de sa cachette, avait pénétré dans une cabane et cassé la tête à une famille entière, puis s'était retiré dans une pile de bois de chauffage, non loin de là. Le soir suivant, il renouvelait cet exploit dans une autre cabane, n'oubliant pas plus que la première fois de lever les chevelures. Le troisième soir, bien entendu, tout le village fut sur ses gardes. Piescaret sortit quand même de sa cachette et réussit à fendre la tête d'un ennemi. Puis, il prenait la fuite, poursuivi par une bande furieuse de ses ennemis. Agile et dispos comme pas un, robuste, infatigable, il lassa ses ennemis après une journée de course. Il se glissa vers le soir dans le tronc d'un arbre

creux. Il se trouva tout près de ses poursuivants, qui firent du feu, mangèrent, puis s'endormirent, désespérant vraiment de ne jamais atteindre Piescaret qui devait être, maintenant, loin, bien loin d'eux tous. Profitant de ce sommeil, le chef algonquin avait quitté l'arbre, s'était avancé sans être vu ni entendu, avait cassé la tête à tous, levé leurs chevelures, puis s'en était retourné tranquillement chez lui avec ces trophées sanglants. »¹

Pourtant, Piescaret n'était plus coutumier de ces atrocités. Les missionnaires jésuites, le chapitrant d'importance, parfois avec sévérité, parfois avec une douceur conquérante, l'avaient converti, rendu plus humain, moins satisfait de sa férocité et de sa malice. Cependant, on allait encore répétant, que la conversion de Piescaret était par-dessus tout un acte de politique, de finesse, de prudence. Sa sincérité était douteuse . . . Qu'importe, il en viendrait à s'améliorer encore, il vieillissait Piescaret . . .

En ce moment, il faisait face avec quelles délices au petit ami de Thomas Godefroy de Normanville. On lui avait vanté la force surprenante de celui-ci au tir. Bah! Piescaret supporterait bien la perte d'un ou deux doigts, pour obtenir cette joie d'humilier un de ces adroits Français, qu'il aimait pourtant beaucoup.

Normanville jeta un vif regard sur Charlot. Il le savait capable de la détermination la plus folle, dès que son honneur entraînait en jeu. Et Charlot, il le voyait,

¹ Authentique. Voir Sulte, Benjamin. *Chronique trifluvienne*. (Dans la *Revue Canadienne*, 1877-1878).

prenait au sérieux la plaisanterie du beau joueur qu'était l'Algonquin. Oui, il y avait chez le frère de Perrine un sang français vraiment trop impétueux, amoureux du risque, ne demandant quartier à aucun adversaire, fût-il roué, adroit, plutôt que droit tout simplement. Cette disposition de l'enfant éveillait chez l'interprète, à la fois l'admiration et l'inquiétude. Il souhaitait assagir tout cela, mais non certes, brusquer ou briser, d'aussi précieux élans. Il fallait, en tout cas, attendre une occasion plus favorable que celle-ci.

Normanville regarda de nouveau Charlot. Une flamme couvait au fond de ses yeux noirs, mais la main qui tenait l'arme paraissait calme, bien calme.

L'interprète se redressa. Rassuré, il prit à son tour l'attitude nonchalante de Charlot. « Cela aidera à l'enfant, se dit-il, s'il me voit indifférent, sans crainte ». Il se pencha un instant vers lui, et, tout en poussant du pied une motte de terre, lui souffla : « Vise bien, petit, n'est-ce pas ? »

Charlot acquiesça de la tête. « Je suis prêt. Commandez ! » répondit-il brièvement.

Sur la bancelle, à quelques pas, les impressions des spectateurs se traduisaient diversement. Jean Amyot, franchement inquiet, retenait des deux mains le danois qui voulait s'élancer et aboyait d'une voix féroce au provocateur de son maître. Perrine et Marie de la Poterie, effrayées et serrées l'une contre l'autre, se tenaient debout, haletantes.

« Feu! . . . Un! deux! trois! » lança Normanville. Le coup partit. Une petite fumée blanche enveloppa le bouleau. En se dissipant, elle laissa voir Piescaret, les bras levés, en proie à un fol enthousiasme. Le succès de Charlot était complet. Tous se dirigèrent en hâte vers le bouleau. On félicitait l'heureux et crâne petit soldat. Sauf Perrine, cependant, dont les yeux étaient pleins d'affectueux reproches, et Normanville qui haussait les épaules, en murmurant: « La folle témérité! » Charlot fit face soudain: « Vous me traiterez donc toujours en enfant, tous deux », fit-il, un pli de mécontentement au front.

—Nous t'aimons, mon chéri, voilà tout, » se contenta de répliquer Perrine, en glissant sa main dans celle de son frère.

Mais Charlot lui échappa bientôt. On le vit rejoindre au pas de course, deux Iroquois, qui venaient d'apparaître, à l'entrée du bois. Les coups de feu et le bruit de voix nombreuses les attiraient sans doute.

Perrine s'alarma. « M. de Normanville, voyez Charlot! Il se précipite toujours ainsi dès qu'il aperçoit Kinaetenon et ses compagnons! . . . Nos ennemis de demain, peut-être, » achevait-elle tout bas, avec tristesse.

—Bah! laissons-le se livrer à ses petites manifestations d'amitié. Elles sont sans danger, ma bonne Perrine, répliqua en souriant Normanville. Nos ennemis sont en ce moment des agneaux, des anges! »

Normanville se rapprocha pourtant, avec Amyot, de Charlot et de Kinaetenon. Celui-ci n'était-il pas

accompagné du chef de l'ambassade iroquoise, le beau, le fier, l'éloquent Kiotsacton? La conversation s'engagea.

Seul, Piescaret resta à l'écart. À demi caché dans les broussailles, immobile, muet, très sombre, l'Algonquin se montrait un peu dégoûté de la scène.

« Je suppose, Charlot, dit Normanville au bout de quelques instants d'entretien, que tu aimerais à régaler tes amis de quelques bons plats français. Venez tous sous ma tente. Nous en trouverons. L'invitation est générale », ajouta-t-il en faisant signe à Piescaret de bien vouloir s'approcher, lui aussi.

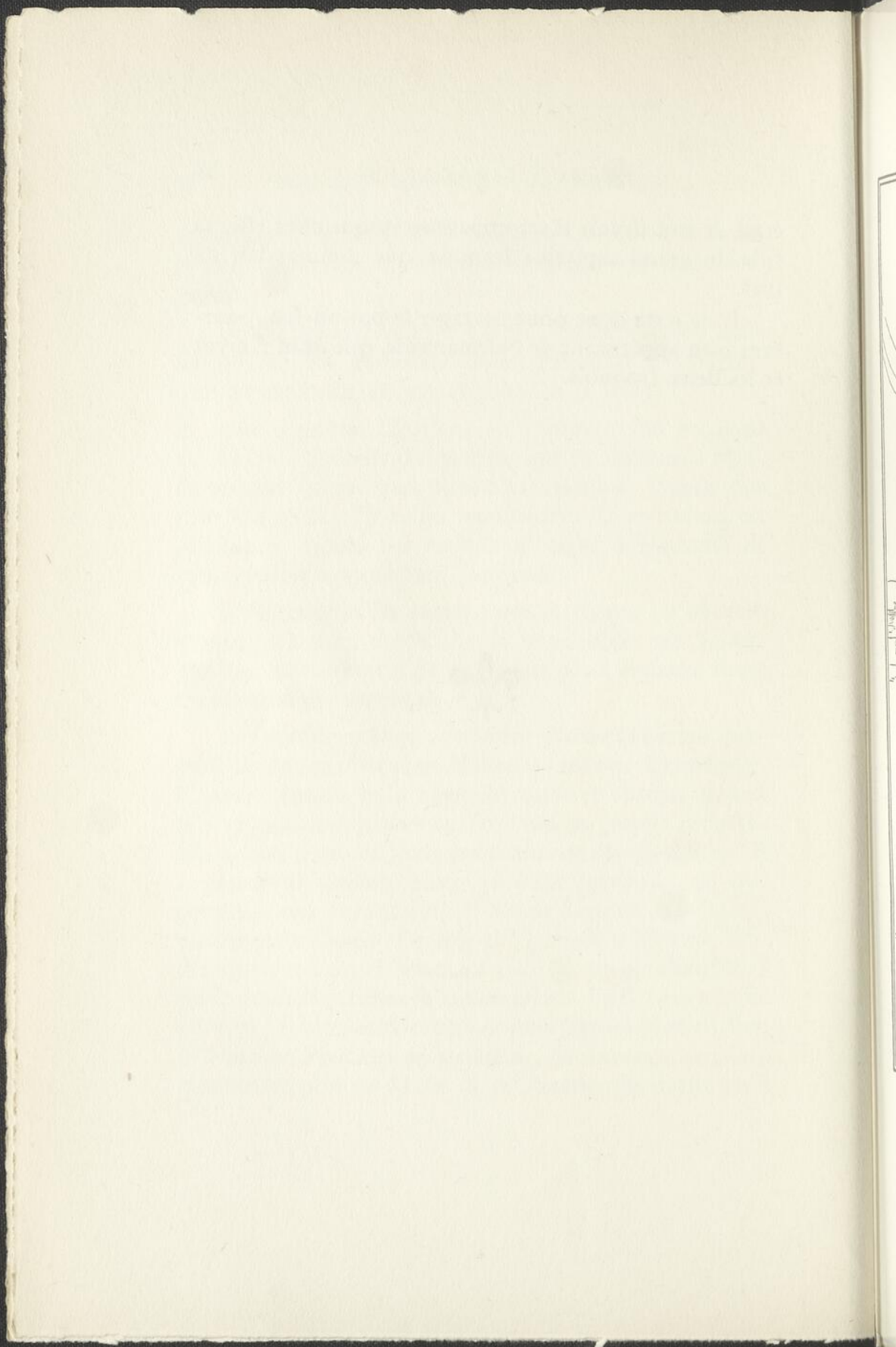
L'Algonquin les suivit, mais à regret, les sourcils froncés, les yeux méchants, la bouche un peu tordue par une haine dont il ne parvenait pas à éteindre toute manifestation extérieure.

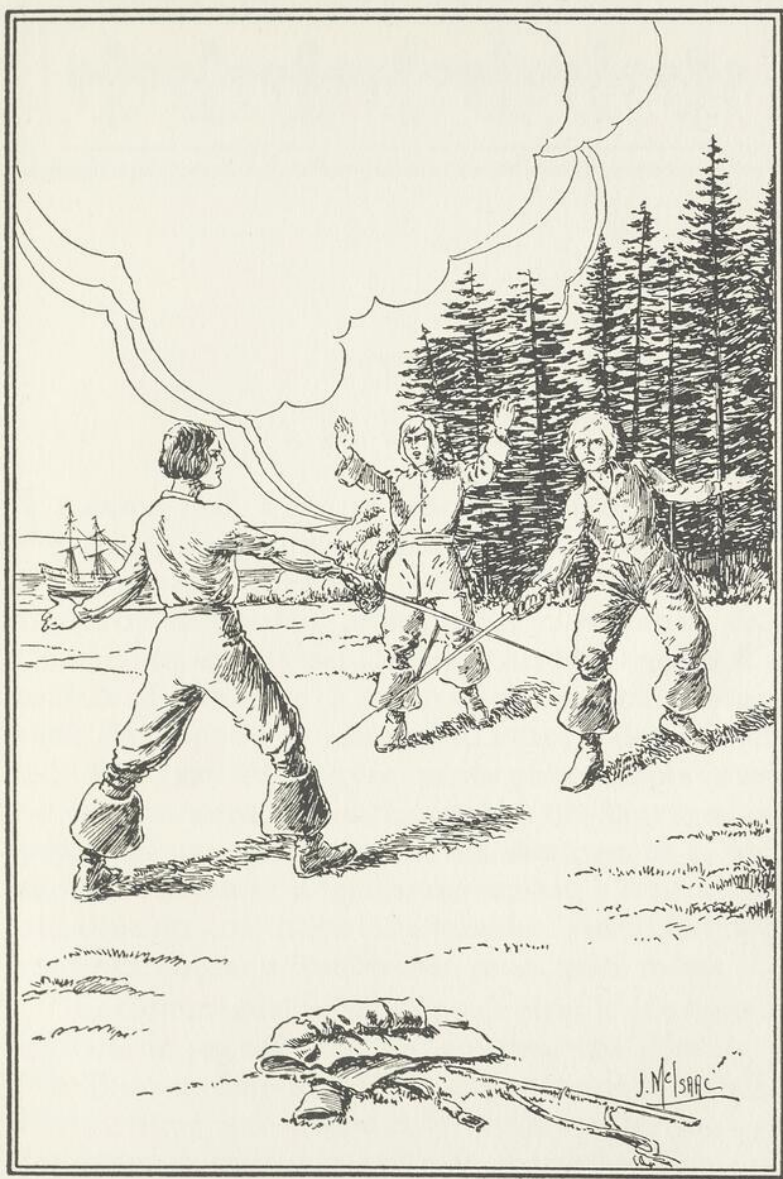
Les uns acceptèrent avec empressement ce repas inespéré, les autres durent en décliner le plaisir. Le premier, Charlot rappela qu'il avait demandé et obtenu un service de quelques heures au Fort, vu les grands préparatifs à faire pour les jours prochains de réjouissances. Il se reposerait ensuite jusqu'en août prochain, tel que convenu avec le médecin. Il devait donc quitter immédiatement ses amis. Perrine et Marie de la Poterie décidèrent de retourner sous son escorte, car on s'inquiéterait certainement chez le commandant d'une trop longue absence. À cette explication donnée par les jeunes filles, le front de Piescaret se rasséréna. Il s'avança, se plaça gravement près de Marie de la Poterie, déclarant qu'il

était de son devoir d'accompagner jusque chez elle, la fille du grand capitaine français, que commandait au fort.

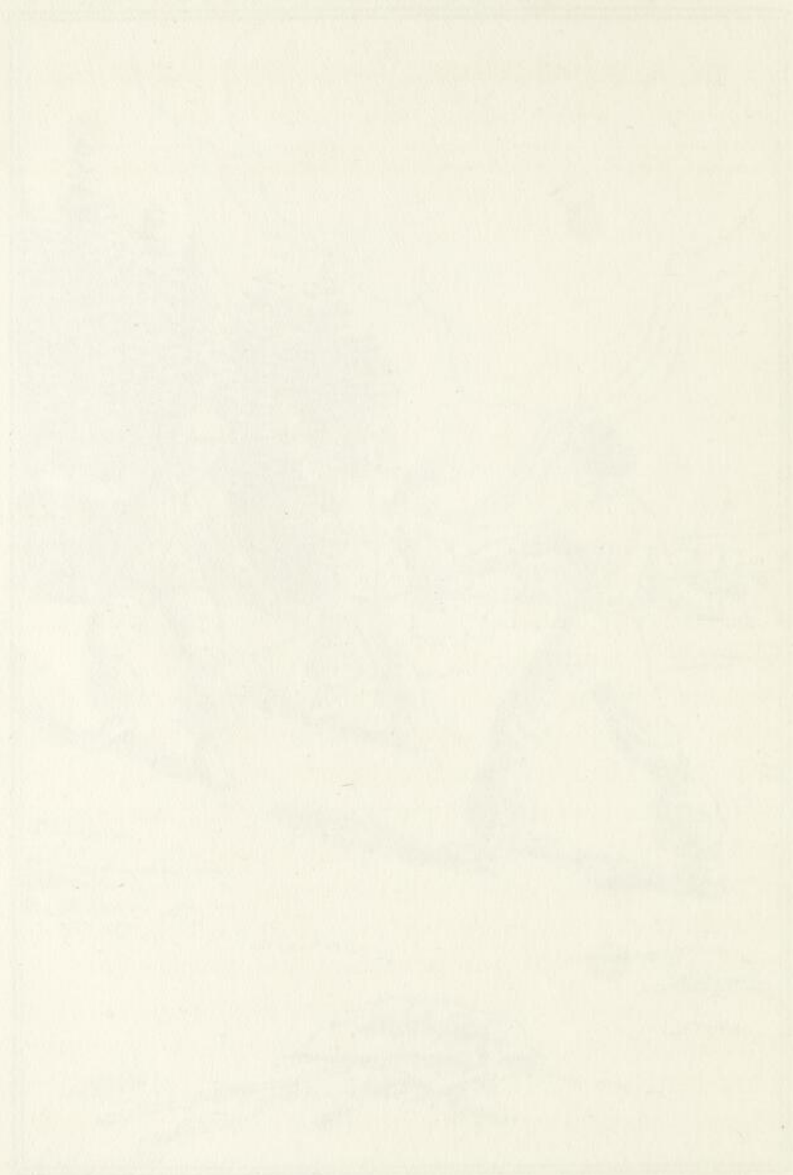
Il ne resta donc pour partager le pot-au-feu, pourtant bien appétissant de Normanville, que Jean Amyot et les deux Iroquois.







« Je suppliai les antagonistes de cesser ce jeu sanglant » ...



L
le
G
C
to
a
s
m
P
e
I
P



VII

LE DUEL

LE douze mai, à quatre heures de relevée, on signala les chaloupes qui ramenaient aux Trois-Rivières, le gouverneur, Charles Huault de Montmagny, Jean Godefroy de Linctot, Jean Bourdon, procureur de la Colonie, des soldats, des Hurons et des Montagnais. Une tournée d'inspection à travers les rives trifluviennes avait été proposée au gouverneur avant le dernier Conseil. Elle avait été acceptée, moins pour rompre la monotonie des assemblées interminables des Sauvages, que pour faire une reconnaissance des alentours de ce poste exposé. L'excursion, malheureusement, s'était accomplie dans des conditions défavorables: vents contraires, rencontre de glaces nombreuses, pluie, grésil même.

Le Commandant de La Poterie reçut le gouverneur, entouré de ses officiers, du supérieur des Jésuites, le Père Buteux, du Père Jogues, et des quatre interprètes, Hertel, Marguerie, Normanville, Amyot qui sortaient justement de leur concile plénier. La petite colonie trifluvienne plus haut, voisinait avec divers groupes sau-

vages. Tous regardaient aborder le plus haut personnage de la Nouvelle-France. Les fronts étaient clairs. L'on allait allumer un dernier feu de Conseil. L'on parlerait encore de paix, de sécurité, de trêves; on réprouverait les luttes sanglantes, les représailles torturantes.

L'on vivait dangereusement aux Trois-Rivières, dans une perpétuelle agitation. Ce poste, qui comptait douze ans d'existence, était devenu le rendez-vous par excellence des Sauvages qui venaient y faire la traite des fourrures.

C'était l'endroit où les Iroquois aimaient à dresser leurs embuscades, où ils assouvissaient souvent leur haine.

« Les Trois-Rivières, avait-on même écrit un jour, c'était le lieu où logeait la crainte ». Sans doute, mais ce n'était certes pas le pays des cœurs craintifs. L'humeur héroïque, la vie audacieuse de ses habitants, ne s'en fussent guère accommodées.

Le canon du Fort tonna, les cloches de la chapelle des Jésuites carillonnèrent, quelques vivats retentirent: le Commandant de la Poterie accueillait le gouverneur.

On prit le chemin du Fort. Il fallait tenir une assemblée préliminaire, avant le dernier Conseil, fixé au lendemain, dans l'après-midi. On entra en causant paisiblement.

Jean Bourdon, avant de prendre son siège, vint s'incliner en souriant devant François Marguerie, le plus apprécié comme le plus habile, peut-être, des inter-

prêtes trifluviens. Celui-ci, à son tour, félicita le procureur d'avoir accepté une mission diplomatique fort dangereuse, mais si utile. Marguerie était absent des Trois-Rivières depuis quelques semaines et venait d'être mis au courant des derniers événements.

« Marguerie, vous me voyez touché de votre confiance, reprit Jean Bourdon. Ma bonne volonté vous est acquise, vous le savez, en toutes occasions. Mon désir de servir ce pays me ferait accepter bien d'autres courses, allez! . . . Dieu veuille accorder plein succès, conclut-il, au Père Jogues et à votre serviteur, ambassadeurs de la paix, demain, chez les féroces Agniers! »

Tous applaudirent discrètement, tandis que le procureur prenait sa place, à gauche du gouverneur, auprès du Père Jogues, qui souriait doucement à tous, dissimulant comme à l'ordinaire, ses pauvres mains mutilées.

La sympathie, la considération entouraient depuis longtemps le colon distingué qu'était Jean Bourdon. De quelles activités incessantes, les plus diverses, ne faisait-il pas montre sans cesse? Tour à tour explorateur, architecte, ingénieur, arpenteur, procureur général, il déployait en chacune de ses attributions, les ressources d'un homme instruit dont le jugement est sage.

Le commandant La Poterie, depuis quelques instants, rangeait, tout en les parcourant des yeux, plusieurs documents et nombre de proclamations signées et paraphées. Il échangeait en même temps, à voix basse, quelques remarques avec son ordonnance. Dès

que la réplique de Jean Bourdon fut donnée, et, comme on l'a vu, agréablement reçue, le commandant se leva.

« Votre Excellence, dit-il, devrait déjà s'être retirée pour prendre quelque repos, son voyage s'est accompli, n'est-ce pas, par un temps si défavorable. Cependant, me permettra-t-elle, auparavant, de remettre entre ses mains, pour examen, l'ébauche du programme du Conseil de demain. Il est bref, ainsi que vous l'avez désiré.

—Bien, Commandant.

—Excellence, reprit La Poterie de sa voix nette, dont s'accommodait si bien sa précision militaire, vous voudrez bien maintenant dire un bon mot, et devant nous tous, à quelques-uns de mes amis méritants, parmi les Sauvages ».

Il fit un signe à Normanville, qui s'approcha aussitôt avec deux capitaines algonquins: Simon Piescaret et Bernard d'Apamangouy. Les deux sauvages s'étaient luxueusement vêtus pour la circonstance, et leur attitude, très solennelle, arracha un sourire à ces Français, si simples d'allure.

« Excellence, prononça La Poterie, veuillez voir dans ces deux valeureux capitaines algonquins, nos amis, les conservateurs de la paix publique, durant les jours de conseils. Notre brave et illustre frère Simon Piescaret a veillé sur le bon ordre, au dehors, et Bernard d'Apamangouy, notre autre vaillant frère, s'est occupé de rendre paisible les cérémonies du culte. Leur tâche à tous deux prendra fin bientôt. »

—Parfait, voilà qui est parfait, » approuva le gouverneur, en répondant aux saluts profonds des Algon-

quins. Une petite conversation diplomatique, où Normanville, avec sa bonne grâce ordinaire, servit de truchement, eut lieu séance tenante ».

On dut s'interrompre. Des cris, des coups d'arquebuse, de nombreux rappels à l'ordre, éclatèrent sous les murs du fort. Jean Amyot se pencha à une fenêtre, puis s'avança, en disant: « Que Votre Excellence excuse ce contretemps, mais je viens d'entendre les mots de « duel », de « blessés », d'indiscipline militaire, . . . »¹

La Poterie sursauta. « Comment ? . . . Les soldats de la garnison se seraient permis ? . . . Excellence, continua-t-il, en se maîtrisant, ne vous attardez pas à cause de cet incident. Je vais enquêter et sévir immédiatement ».

Mais, au contraire, on s'inquiétait, on s'informait. « Au moins, mon bon Commandant, pria le Père Jogues, laissez Amyot s'enquérir si l'on n'est pas blessé trop grièvement ? »

L'interprète n'eut pas à obéir, la porte s'ouvrit brusquement. Un capitaine de la garnison entra, suivi de Charlot, l'air confus, un peu penaud. Il dissimulait le mieux qu'il pouvait un bandage sommaire, ensanglanté, qui enveloppait sa main droite.

Comme tous regardaient, un peu décontenancés, les deux arrivants, plusieurs nouveaux personnages du drame pénétrèrent dans la pièce: un troisième soldat de la garnison, à l'uniforme en lambeaux, à la face contractée par la colère, deux Hurons, un Algonquin.

¹ Petit incident authentique.

« Je devrai donc interroger devant vous, tous ces belligérants écervelés? » dit d'un ton mécontent La Poterie. Il s'inclinait devant le gouverneur.

M. de Montmagny acquiesça de la tête. Ni celui-ci, ni les Pères Jésuites, ni les interprètes ne bougeaient, en effet. Seul, Normanville s'était vivement placé dans le rayon visuel de Charlot. Dès que son regard rencontra celui du jeune soldat, il interrogea, anxieux. Charlot lui adressa un sourire encourageant, bien qu'un peu de dépit vînt s'y mêler. Normanville, soulagé, en conclut que ni la bonne conduite de Charlot, ni une grave blessure, n'étaient en cause. Il attendit avec patience quelques explications sur cette scène de violence.

« Lieutenant, dit La Poterie à l'officier qui se tenait près de Charlot, que signifient ce désordre, ces cris, cette querelle?

— On s'est battu en duel, mon commandant.

— Vous n'avez rien empêché?

— On s'est gardé de m'en parler.

— Où étiez-vous depuis une heure?

— À la garnison, en train de préparer le rapport que vous m'avez demandé . . .

— Sur les soldats mal notés? . . . Ces deux soldats, à vos côtés, sont inscrits sur cette liste, je suppose?

— Oh! mon commandant, nous n'avons pas la moindre peccadille à reprocher à Le Jeal, mais en ce qui concerne l'autre . . .

— Comment se nomme-t-il, cet autre?

— La Fontaine, mon commandant. Sa conduite laisse fort à désirer depuis quelque temps.

—Il se battait contre qui?

—La Groye. Celui-ci est sérieusement blessé. On le panse à l'infirmerie.

—En quoi consiste au juste votre intervention en cette malheureuse affaire?

—Le Jeal est accouru au fort invoquer l'aide de mon autorité. Au pas de course, je me suis rendu au lieu du combat en compagnie du sergent Pierre Boucher. Tout était fini. Je n'ai eu qu'à traîner le coupable devant vous.

—Ah! . . . Dans un duel, généralement, on compte deux coupables.

—Pas dans ce cas-ci.

—Vous vous en portez garant?

—Moralement, oui. Mais je ne suis pas un témoin oculaire.

—Alors, vous n'avez pas d'autres éclaircissements à apporter sur l'incident?

—Non, mon commandant.

—Vous pouvez vous retirer, lieutenant. Vous attendrez mes ordres, en bas . . . Le Jeal, lança La Poterie, approchez. Que savez-vous sur la querelle?

—Mon commandant, il y a une heure, je revenais prendre du service à la garnison, lorsque j'entendis un cliquetis d'épée à l'entrée du bois, à l'extrémité gauche du fort. J'y courus. La Fontaine et La Groye étaient aux prises. On ferraillait. Je suppliai les antagonistes de cesser ce jeu sanglant. Je criai même. Peine inutile. La Groye, déjà, avait reçu une blessure au bras droit.

Il se défendait avec beaucoup de peine. Oui, oui, mon commandant, jeta en manière de protestation Charlot, le pauvre La Groye se défendait, *se défendait seulement*. C'est un si brave homme, La Groye. Et dévot . . . Nous l'appelons tous à la garnison la dévote Groye! . . .

Un sourire détendit la physionomie des assistants. La naïveté du petit troupier qui tentait de justifier un camarade était vraiment savoureuse . . .

La Poterie tambourina des doigts avec impatience. « Voyons, Le Jeal, n'avez pas recours aux commérages, s'il vous plaît.

—Non, mon commandant, répondit Charlot en rougissant.

—Qu'est-ce que cette blessure à votre main? »

Charlot hésita avant de répondre. Sa tête se baissa.

—Qu'est-ce que cette blessure? continua sans pitié La Poterie.

—Mon commandant je . . ., je me suis jeté entre eux, un moment. L'une des épées m'a atteint à la main, et . . .

—Une nouvelle fanfaronnade, je le vois.

—Mon commandant . . .

—Elle vous coûte cher.

—Mon commandant, je . . . »

Charlot, soudain, défaillit en portant la main au côté droit. Il y eut un peu de brouhaha. Normanville et Amyot s'empressèrent autour du jeune homme. Il revint bientôt à lui, grâce à leurs soins. Il s'excusa de tout son cœur.

Qu'il se sentait vexé, le bon petit soldat aux impulsions généreuses!

—Normanville, ordonna La Poterie, conduisez Le Jeal au chirurgien. Il est sans doute blessé plus gravement qu'il ne croit.

—Non, mon commandant, il n'y a pas lieu de s'inquiéter, Le Jeal a raison, répliqua Normanville. Il avait soigneusement examiné les blessures de Charlot. Mais un peu de repos . . .

—Allez, et veuillez voir quand même le chirurgien, » reprit La Poterie.

Charlot, appuyé au bras de l'interprète, se dirigea vers la porte de sortie de gauche. Il se haussa tout à coup et murmura quelques mots à l'oreille de son compagnon.

« Commandant, un mot encore, je vous prie, dit Normanville en se retournant. Charlot m'apprend que les deux Hurons, ici présents, ont été les vrais et seuls témoins du drame. Ce sont deux de nos meilleurs chrétiens d'ici, vous savez, et on peut se fier à leur déposition. Ils corroboreront, paraît-il, ce qui vient d'être dit en faveur de la Groye.

—Très bien, trancha La Poterie. Je continuerai l'interrogatoire en tenant compte de l'affirmation de Le Jeal, au sujet de ces Hurons . . . La Fontaine, à votre tour maintenant! »

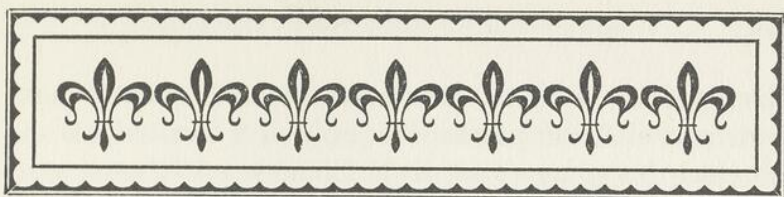
Ce dernier lançait en ce moment vers Charlot des regards chargés de ressentiment, presque de haine. À l'appel du commandant, il tressaillit et baissa vivement ses lourdes paupières. Il s'avança près de la table.

La porte, qui se fermait lentement sur Charlot et Normanville, laissa pénétrer un peu de la rumeur du corridor. On entendit une exclamation de détresse poussée par une voix féminine. La Poterie s'en montra ému. Il avait reconnu la voix de Perrine. Sans doute, on avait mal préparé l'aimante enfant au léger accident survenu à son frère.

Le commandant hâtait maintenant la fin de l'interrogatoire. L'on ajourna. La Fontaine, dont la culpabilité fut aisément prouvée, « fut mis en une fosse ».

Mais durant toute la soirée on ne put déridier le front couvert de nuages du commandant, quelque effort que tenta M. de Montmagny lui-même pour y parvenir. Cet incident sanglant, à la garnison, avait jeté une note désagréable autour de l'accueil fait au gouverneur; et, comme toujours, La Poterie l'eût souhaité sans reproche.





VIII

LE NOUVEAU CONGÉ DE CHARLOT

PERRINE avait obtenu du commandant la faveur de soigner elle-même Charlot. À cette fin, le transport du petit troupier s'était effectué le soir même de l'accident. Une chambre, un peu étroite peut-être, mais très confortable, lui avait été affectée chez le commandant. Cette pièce, contiguë à la chambre de Perrine, donnait sur le même palier que l'appartement de la bonne aïeule, Mme Catherine de Cordé.

Un peu de fièvre se déclara durant la nuit. La chambre de Charlot devint l'objet d'une sévère consigne. Toutes visites furent interdites pour le lendemain. Perrine, très inquiète, pénétrait à tout instant, sur la pointe des pieds, auprès de son malade. Elle observait son sommeil, agité de soubresauts, coupé de balbutiements. Les mots étaient incohérents, mais des noms familiers, très chers, revenaient sans cesse sur les lèvres de son frère. Un, puis plusieurs appels plaintifs de Charlot à Julien l'Idiot, firent se serrer le cœur de Perrine. Ses yeux se voilèrent. Elle eut de nouveau,

bien précise, la vision de la fin tragique du pauvre matelot, pris et brûlé par les Iroquois, il y avait deux ans. À quel désespoir s'était livré Charlot à l'affreuse nouvelle. Puis, de quelle fureur avait été suivi son abattement! Il avait fallu le surveiller. Un seul désir dominait son chagrin: venger la mort de Julien, . . . courir sus aux Iroquois.

« Julien . . . Julien! » gémit de nouveau Charlot. Perrine vint s'agenouiller près du lit de son frère. Elle posa sa main sur son front. Il parut s'apaiser, puis, bientôt, ouvrit les yeux. Mais le regard du blessé était bien troublé . . . « Perrine, souffla-t-il, que fait Julien, dis? . . . Il ne répond pas à mon appel . . . J'ai besoin de lui, chérie, tu es, . . . toi . . . trop faible pour me soulever, m'emporter . . . loin, bien loin de mon Commandant . . . Il est si mécontent . . . Julien! . . . Julien! . . . » se lamenta-t-il plus haut, en roulant sans trêve sa tête sur l'oreiller. Perrine, avec des mouvements prestes, doux, vint appliquer une compresse sur la tête du blessé. Elle produisit l'effet désiré. Un profond sommeil saisit Charlot. Il ne bougea plus. L'aimante petite sœur s'empara d'une des mains du malade. Elle la caressait encore lorsque Madame Le Gardeur entra.

« Perrine, ma pauvre petite, dit tout bas la vieille en s'approchant, à quoi penses-tu? Il est quatre heures du matin et tu n'as pas encore fermé l'œil. Relève-toi. Va prendre un peu de repos.

—Bonne maman, ne me grondez pas, supplia Perrine en s'éloignant du lit. Ah! si vous saviez comme Charlot, dans son délire, vient de m'émouvoir. Oui,

jusqu'au fond du cœur, de mon cœur qui n'oublie rien, rien du passé . . . Il a appelé Julien, le bon Julien, savez-vous, tout à l'heure . . . » Elle saisit les mains de Madame Le Gardeur, des larmes brillaient dans ses yeux bleus.

« Voyons, voyons, Perrine . . . Quelle enfant impressionnable tu demeures, au fond !

—Chère Madame Le Gardeur, Charlot, tout à l'heure, avait si bien repris son ton dominateur d'enfant choyé. Il a été longtemps le sien, vous vous le rappelez ? . . . Ah ! si vous l'aviez entendu ! »

Madame Le Gardeur enlaça Perrine. Elle revint avec elle près du lit. Le jeune blessé dormait toujours. Il semblait calme, quoique bien pâle. Ses traits n'avaient plus de crispation et son abondante chevelure brune encadrait sa figure avec beaucoup de grâce.

« Bonne-maman Le Gardeur, dit Perrine, n'est-ce pas qu'il est attirant mon chéri ?

—Oui, petite.

—Comme il s'est montré d'une belle générosité, hier. Il a fait fi de sérieux dangers en voulant séparer les combattants.

—S'il y avait mis un peu plus de mesure, Perrine. J'ai peur que cette générosité naturelle, exercée avec fougue, fasse toujours beaucoup souffrir ceux et celles qui l'aiment.

—Qu'importe, protesta Perrine, en se redressant, voyez-vous, bonne-maman, beaucoup de fierté se mêle aujourd'hui à mon inquiétude. J'ai grondé le commandant, hier soir. Il juge les spontanéités de Charlot trop sévèrement. Il le peine parfois. Je le sais.

—Cela est salulaire. Charlot doit devenir un soldat aussi prudent qu'audacieux. Dans ce pays, tu le sais bien, c'est un luxe condamnable que les beaux gestes inutiles . . . Le ménagement des forces physiques, leur bonne utilisation, sont une stricte obligation pour nos colons.

—Mais à son âge, bonne-maman, reprit Perrine, peut-être est-ce nécessaire d'aller ainsi au delà du devoir . . . héroïquement, aveuglément! Un élan calculé, est-ce un noble élan à seize ans?

—Perrine, Perrine, que signifient d'aussi amères réflexions, à ton âge! Tiens, va te reposer. Cela, ce sera de la vraie sagesse. J'ai dormi, bien dormi, moi, depuis dix heures, hier soir. Je vais te remplacer. Dans une heure, je me rendrai à la chapelle pour la première messe. Reviens alors ici.

—Bien, je vous obéis, chère bonne-maman! Ah!... comme vous êtes toujours délicate pour Perrine et Charlot, ces orphelins que vous recueilliez jadis . . . » Et, après un dernier baiser, Perrine disparut.

Vers midi, le chirurgien fit un pansement au côté droit et à la main de Charlot. Il se déclara satisfait de l'état du blessé. Sa fièvre venait de tomber. « Non, vraiment, prononça-t-il, il n'y a aucune suite fâcheuse à redouter au sujet de ces coups d'épée . . . Seulement, mon petit ami, ajouta le médecin en levant vers Charlot un index menaçant, il faudra, pendant plusieurs semaines, vous interdire l'usage de votre main droite. Elle est endommagée. Vous laisserez en repos, s'il vous plaît,

épée, arquebuse et pistolet, tout bon tireur ou sabreur que vous soyez! . . . Sinon, l'on fera intervenir le commandant. Et mon ami La Poterie ordonnera . . . » Mais devant la mine vaguement inquiète et un peu piteuse de son malade, l'homme de l'art se mit à rire. Il pinça l'oreille du jeune troupier et lui jeta, amusé: « Ah! ah! mon fringant mousquetaire, le commandant possède le secret de vous mettre au pas, hein? Voilà qui est bon à savoir, fort bon. J'userai de ma découverte, à l'occasion. »

Normanville accourut vers cinq heures. Il aida Perline à installer Charlot dans une chaise longue, près de l'étroite et unique fenêtre de la chambre. Elle donnait sur la cour intérieure du fort. Les allées et venues des soldats ne pouvaient manquer d'intéresser le jeune malade. Il se plaignit de façon bien cuisante d'avoir été tenu à l'écart, dans l'après-midi, des rumeurs qui accompagnaient la dernière assemblée des Sauvages.

« La séance a été courte et satisfaisante, cet après-midi, apprit aussitôt Normanville. Elle a consisté, mon petit Charlot, en une audience accordée par le gouverneur à Kiotsacton et à ses compagnons.

« Il traita ces députés en la cabane d'un capitaine algonquin; on leur porta deux paroles par deux présents. La première n'était qu'un remerciement de ce qu'ils n'avaient pas voulu accepter les têtes ou les chevelures de ses alliés par les Sokoquiais. La seconde leur signifiait que notre gouverneur avait résolu d'envoyer deux Français en leur pays, et qu'ils pouvaient repartir

dans trois jours. Ce qui fit résoudre les Algonquins de leur donner deux de leur nation pour être de la partie ».¹

—Mais . . . s'exclama le malade, en se soulevant, vous partez déjà, pourquoi vous en allez-vous si tôt, M. de Normanville?

—Vous me reverrez demain, mes amis. J'ai une affaire à traiter avec mon frère Jean. Elle presse. Et puis, recouche-toi, Charlot. C'est assez de chaise longue pour une première fois.

—Bien, bien . . . approuva Charlot qui glissa sa tête fatiguée dans le creux de ses oreillers, puis se laissa remettre au lit par Normanville.

Perrine se remit à sa tapisserie, une fois l'interprète parti. Les yeux de Charlot se fixèrent sur les mains adroites de sa sœur. Il en suivait les gestes doux, prestes, gracieux. Mais qu'ils étaient donc toujours les mêmes, ces gestes, invariablement les mêmes . . .

Il s'assoupit.

Des aboiements bruyants, nombreux se firent entendre. Ils venaient du côté de la forêt contiguë à cette partie du fort.

Le malade s'éveilla.

—Perrine, tu as entendu? C'est Feu, c'est mon bon chien qui se lamente ainsi. J'en jurerais.

Perrine se leva et se pencha à la fenêtre.

—Tu ne te trompes pas. Mais il est encore dans la forêt.

¹ Paroles authentiques, *Relation des Jésuites*, année 1646.

Je t'en prie, appelle-le, fais-le monter ici dès qu'il aura sauté le mur du fort.

—Il te fatiguera.

—Allons donc!

—Il ne voudra plus te quitter.

—Tant mieux. Tu pourras te reposer cette nuit. Il fera bonne garde à ta place.

—Voyons, Charlot, sois raisonnable. D'ailleurs...» Et Perrine s'interrompt en rougissant.

—D'ailleurs quoi, petite sœur? Mais comme te voilà les joues roses! Qu'y a-t-il?

—Écoute, Charlot. Il me faut t'apprendre certaines choses... assez embarrassantes... Ne fais pas ces yeux-là. Il n'y a rien de grave dans ces choses...

—Perrine, on ne fait pas languir ainsi un malade... Parle!

—Tu es guéri. Tu ne m'attendriras pas.

—Parle.

—D'abord, mon chéri, sache-le bien, Feu, depuis hier, te fait infidélités sur infidélités.

—Qu'est-ce que tu me racontes là? Feu, mon bon chien, me renierait? Ah! ah! ah! tu en as de bonnes, Perrine, pour distraire un malade.

—Je te dis la vérité, reprit en souriant la jeune fille.

—Qui me fait tort auprès de Feu?

—Ton ami Iroquois.

—Kinaetenon?

—Oui. Feu et ton mystérieux ami sauvage reviennent sans cesse sous tes fenêtres. La plus parfaite intel-

ligence règne entre eux. J'ai vu, de mes yeux vu, ce spectacle décevant. Et Perrine se mit à rire doucement.

Un silence suivit cette déclaration. On entendait les aboiements du danois se rapprocher de plus en plus. Les appels gutturaux d'un sauvage se mêlaient aux démonstrations bruyantes du chien.

—Perrine, dit soudain Charlot, avec hésitation, pourquoi parles-tu avec hostilité de Kinaetenon... oui, oui, je dis bien, avec hostilité? Si tu savais comme il fut bon jadis pour ton frère.

—Quel mot dur tu prononces là, Charlot: hostilité, dit sans lever les yeux, Perrine, un peu confuse au fond.

—Pourquoi alors es-tu mal disposée envers Kinaetenon? Je te vois rarement injuste, ma petite sœur. As-tu quelques raisons?

—Charlot, c'est que... non... non, je ne puis te le dire... » La tête de la jeune fille se baissait de plus en plus sur son ouvrage.

—Au fait, si tu ne veux pas parler, à ton aise », fit le blessé, légèrement vexé. Il s'agita un peu. Perrine s' alarma. Elle se pencha avec affection sur son frère.

—Charlot, voici, mon frère aimé... Ne pourrais-tu... prier Kinaetenon de... me regarder moins fixement dès qu'il se trouve en ma présence? Aussi, si tu lui demandais, mais là, bien gentiment de ne pas me suivre, lorsque je fais le moindre pas en dehors du fort?

Charlot ne put s'empêcher de rire en observant avec quelle mine, très fière, sa sage petite sœur lui faisait cette confidence.

—Voyons, Perrine, vais-je blesser Kinaetenon pour si peu? Qu'y puis-je, moi, s'il te trouve à son gré? Et cela est, il me l'a dit, tu sais.

—Oh! Charlot!

—Et ce qu'il a raison Kinaetenon!

—Charlot!

—Et puis est-ce que tu t'attendrais, par hasard, à trouver chez un pauvre Iroquois la courtoisie, la réserve de . . . de Jean Amyot, par exemple?

—Notre ami Jean n'aime guère, lui non plus, l'attitude, gênante pour moi, de ce sauvage.

—Serait-il jaloux, notre bon Amyot? demanda Charlot avec un peu de malice. Ses conversations avec les soldats de la garnison de Québec avaient quelque peu éveillé sa perspicacité sur les choses du sentiment.

—Jaloux! Jean Amyot! . . . Mais pourquoi le serait-il? répliqua Perrine avec une candeur tout à fait sincère.

—Tu ne sais peut-être pas, Perrine, je le sais si peu moi aussi, du reste. Mais notre beau Robineau de Bécancour a assuré devant moi, cet hiver, que l'on est toujours jaloux lorsque l'on aime. Et vois-tu, ma sœur, cela n'est un secret pour personne que Jean Amyot a pour toi une grande, bien grande affection . . . Mais que fais-tu donc?

Perrine, cette fois, n'avait pas répondu. Une vive rougeur était montée à son front. Elle s'était vivement levée pour aller ouvrir la fenêtre. Hé! Feu se trouvait enfin à destination avec son compagnon. Il se tenait

là, impassible, ce Kinaetenon, son regard levé avec persistance, là-haut.

« Perrine, pria de nouveau Charlot, appelle Kinaetenon et Feu. Tout de suite. Je me sens mieux. Leur visite me ferait plaisir.

—Bien, Charlot, répondit docilement Perrine.

Mais elle se ravisa aussitôt. « Je crois qu'il vaut mieux que je descende moi-même au-devant d'eux, dit-elle. La consigne est sévère à ton endroit. Ton ami iroquois et Feu pourraient être fort mal reçus par les soldats de la garnison; si ceux-ci ne reçoivent auparavant un mot d'avis...

—Tu as raison. Et puis, Perrine, n'est-ce pas, insinua avec malice Charlot, voilà qui va te donner une raison pour ne pas réapparaître ici. Un soldat te remplacera. Je devine, hein?

—Voyons, Charlot, cesse de me taquiner. Tu voudras bien, en effet, m'excuser auprès de Kinaetenon.

—Ah! ah! ah! Perrine, tu prend un Iroquois pour un capitaine de la cour de France! Hé! t'imagines-tu qu'il comprendra quelque chose à tout cela, Kinaetenon? Je ne dirai rien du tout, c'est encore ce qu'il y a de mieux à faire. Bon! Qu'y a-t-il encore?

—Charlot, ne garde pas plus qu'un quart d'heure ton ami, n'est-ce pas? Et laisse-le ramener Feu encore pour cette nuit. Rappelle-toi que le Commandant a promis d'entrer ici avant le souper... Et s'il voit quels visiteurs tu reçois...

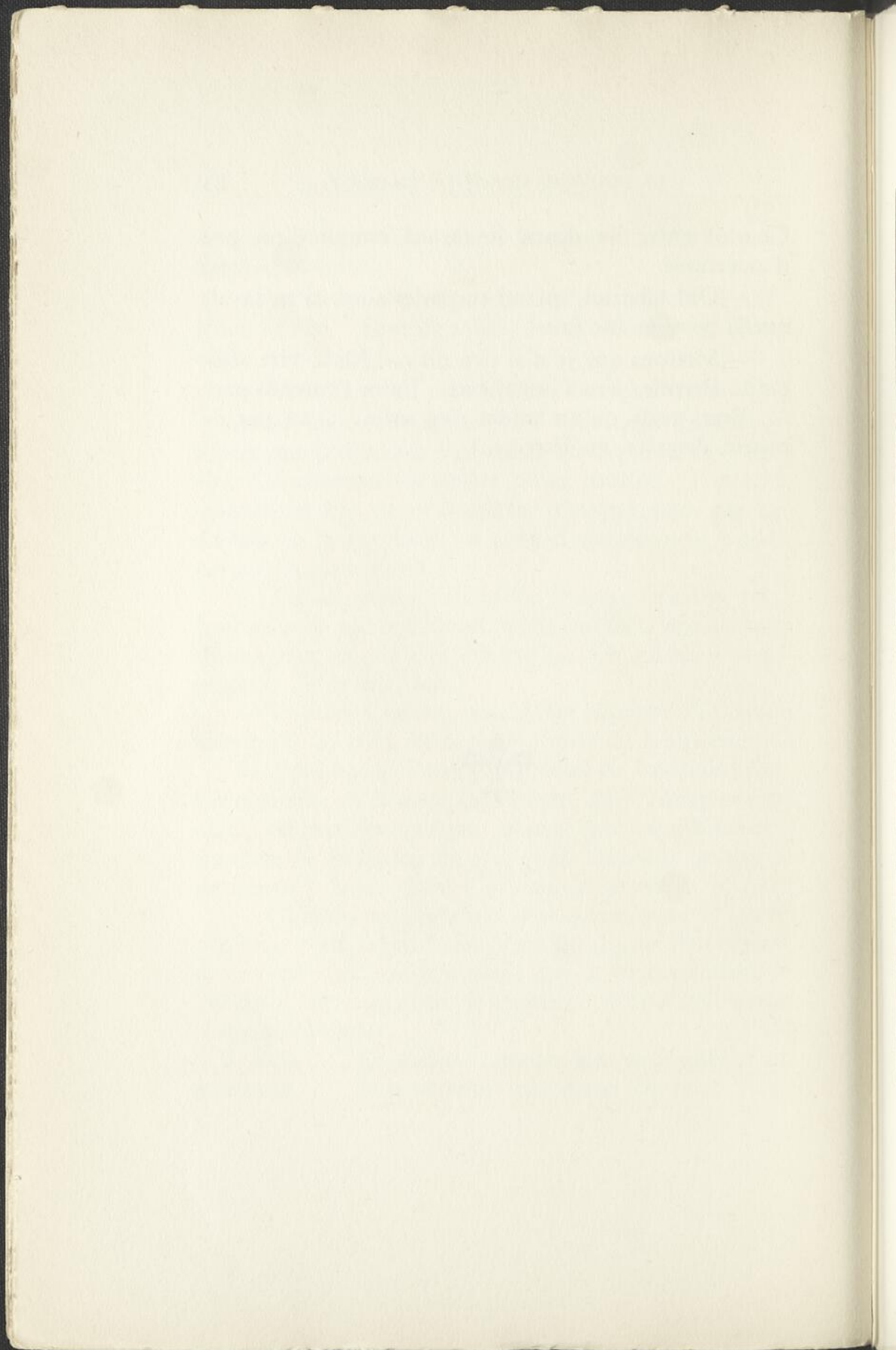
—Bah!... Et puis le Commandant peut oublier sa promesse... Je n'en serais pas marri du tout, finit

Charlot entre les dents, le regard rempli d'un peu d'amertume.

—Oh! Charlot, quand tu parles ainsi, si tu savais quelle peine tu me fais.

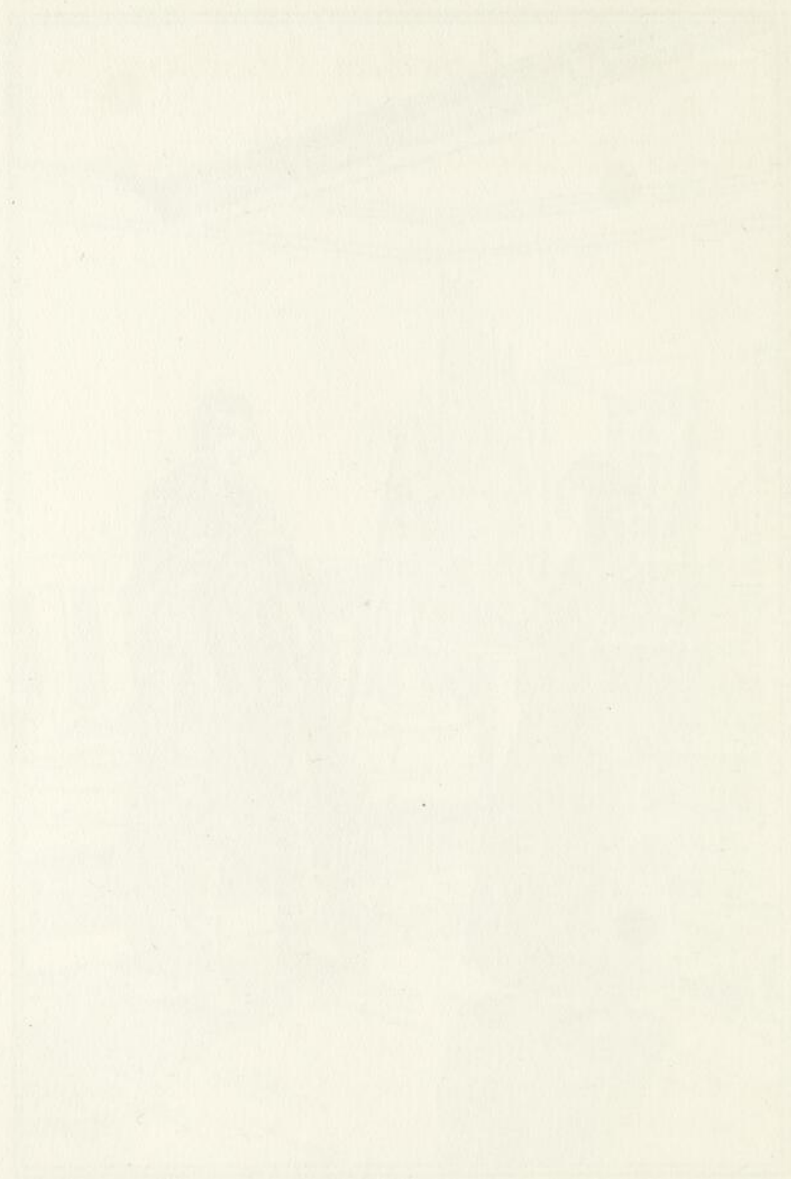
—Mettons que je n'ai rien dit . . . Mais, vite, descends, Perrine. Feu s'impatiente. Tu ne l'entends pas? . . . Bon, voilà qu'un soldat s'en mêle . . . au pas de course, de grâce, ma Perrine. »







« Justes cieux! Où vas-tu? » s'exclama Perrine.





IX

AU FORT RICHELIEU ¹

DE bons soins, la satisfaction d'avoir fait son devoir « avec courage », ainsi que lui avait dit le Commandant de La Poterie, avaient mis Charlot sur pied en deux semaines. La défense de se servir de ses armes avant un mois n'avait pas été levée, cependant. La vexation de Charlot devant cet arrêt faisait sourire tout le monde, sauf Perrine. Elle craignait que Charlot ne prît quelque revanche. Elle surveillait ses allées et venues en compagnie de Kinaetenon et de Feu.

Elle ne se trompait pas.

Un matin, Charlot parut devant elle, botté, armé son chapeau à la main, un manteau sur les épaules, sa gibecière en bandoulière, remplie de provisions.

—Justes cieux, où vas-tu? s'exclama Perrine.

—Au Fort Richelieu avec Kinaetenon. Le Commandant le permet, pourvu que je lui fasse de nouveau la promesse de ne pas me servir de mon fusil avant huit

¹ Sorel, aujourd'hui.

jours. Et j'ai promis! finit-il avec dépit . . . Mais qu'as-tu, Perrine? Des larmes, pourquoi?

—Laisse, Charlot . . .

—Pas du tout. Qu'as-tu?

—Je vais te contrarier en parlant.

—Qu'importe!

—Entre tout à fait dans la pièce, d'abord . . . Assieds-toi près de moi.

—Pourquoi tant de préliminaires? Je suis un peu pressé, tu sais. Les canots sont prêts à partir . . .

—Charlot, quand as-tu décidé de faire cette excursion extraordinaire?

—Extraordinaire!

—Oui, tu as une gibecière, un fusil, et tu iras à la chasse sans pouvoir faire le coup de feu. Cela ne te semble pas un peu étrange?

—Mon abstention finira dans huit jours, ma petite sœur. D'ici là, je suivrai dans les bois Kinaetenon, assez bon tireur lui aussi. Le temps de privation expiré . . . hé! tu supposes bien que je ferai comme lui.

—Le capitaine de La Crapaudière est-il au Fort Richelieu, en ce moment, frerot?

—Je le crois.

—Tant mieux. Tu te chargeras bien de lui apporter un mot de ma part.

—Certainement. Mais . . . qu'est-ce que tu médites là, Perrine? . . . Et pourquoi cette agitation, ces craintes? . . . Viens avec moi, Marie de la Poterie sera enchantée de venir aussi pour t'accompagner.

—Charlot, tu sais bien que c'est impossible. Aucun logement n'est préparé pour les femmes au Fort Richelieu.

—Alors, souhaite-moi bonne chance, embrasse-moi et dépêche-toi d'écrire ce mot à M. de la Crapaudière.

—Charlot, attends encore, ne pars pas aujourd'hui. . . . Demain. Il fera tout aussi beau, tu sais.

—Je le voudrais. Mais les Hurons qui nous accompagnent ne peuvent nous accorder un seul jour de répit. C'est un peu la raison de mon départ précipité . . . J'ai appris cela hier soir que quelques sauvages partaient de ce côté . . . Et puis . . . Perrine, tu le sais, je n'en peux plus de mortification . . . Je me sens traité en enfant . . . Je suis guéri, voyons, bien guéri et pourrais reprendre sans danger mes habitudes . . . Ce médecin abuse de ma docilité . . .

—Pauvre Charlot! Tant d'impatience contre tant de tendresse après tout! . . . Bonjour donc, mon frère, reviens bientôt . . . non, reviens quand tu le voudras!

—Perrine, Perrine! Ce que tu m'en veux! Allons, accompagne-moi jusqu'à la grève. D'ici là, je t'arracherai bien un sourire.

—Hélas! j'ai le pressentiment que cette excursion sera peut-être le prélude de beaucoup d'autres événements . . .

—Mais non, mais non. Couvre-toi bien. Le vent est frais, ce matin. Le capitaine Robineau te ramènera. Je l'en ai prié, espérant que tu viendrais assister à mon départ.

—Un instant encore . . . Il faut que j'écrive mon billet au commandant du Fort.

—Tu me rejoindras en bas, alors. À tout à l'heure, ma sage petite sœur. Ne recommande pas au capitaine de La Crapaudière de me tenir en laisse comme . . . comme un caniche, ou le caniche deviendra loup . . . »

Charlot partait une heure plus tard, souriant, satisfait, maintenant à deux mains, au fond du canot, son chien Feu, qui ne goûtait pas du tout ce voyage par eau, et sans Perrine. Il aboyait sourdement, la tête tournée vers la jeune fille; celle-ci agita longtemps vers les excursionnistes son mouchoir, trempé de larmes.

Trente-six milles séparaient les Trois-Rivières du Fort Richelieu. Un excellent vent fit que Charlot et ses compagnons abordèrent à cet endroit deux jours plus tard. Ils furent accueillis avec des cris de joie par la maigre garnison qu'on maintenait encore sur les premières rives de la Rivière des Iroquois.¹ La Crapaudière lut avec un sourire le mot inquiet de Perrine. Il secoua légèrement le bras de Charlot et lui dit en riant: « Es-tu chanceux, mon fringant petit troupier! Tu intéresses et bouleverses déjà le cœur des femmes . . . ta jolie sœur me prie avec quels mots tendres et touchants de veiller sur toi, sur tes décisions imprévues, sur tes fugues peu soucieuses du danger.

—Vous l'approuvez, capitaine? Peuh! fit-il avec dédain. Un soldat sans audace, couard et craignant les rhumes, quelle misère en ce pays! Tant de héros se sont déjà levés, n'est-ce pas?

¹ Aujourd'hui la rivière Richelieu.

—Sans doute . . . Mais quand même, petit, conclut-il avec un soupir, si tu savais comme ça réconforte, même les gens sans peur, de beaux yeux féminins, tendres, souriants malgré les pleurs que vous faites verser . . . Allons, viens, ainsi que ton ami iroquois, je vais vous installer tous deux dans un bon coin . . . Mais, dis, Charlot, s'enquit tout bas le Capitaine, il n'est donc pas perfide comme les autres ton étrange compagnon? . . . Je me méfiera, moi, à ta place.

—C'est un Iroquois entre mille, Capitaine. Je l'ai connu enfant, lors de ma captivité en sa tribu. Personne ne me touchait lorsque je me trouvais près de lui. Voyez-vous, après mon adoption par son père, qui me destinait à remplacer un de ses jeunes fils, mort récemment, Kinaetenon n'a plus vu en moi qu'un frère . . .

—Tant mieux, mon jeune fantassin. Tout de même, un bon conseil. N'apparaît pas trop souvent avec lui dans la salle du Fort. Nos soldats n'ont pas les mêmes raisons que toi d'aimer ce sauvage.

—Nous comptons beaucoup chasser, Kinaetenon et moi, durant notre séjour au Fort, capitaine.

—Ah! . . . oui?

—Je resterai dans les environs jusqu'au retour du Père Jogues et de M. Bourdon.

—Le Père Jogues pourrait bien être au Fort la semaine prochaine, si tout marche bien là-bas. Ne t'éloigne pas trop, Charlot.

—Non, certes!

—Retourneras-tu aux Trois-Rivières avec le Père?

—Je ne sais . . . répondit Charlot, en hésitant et en détournant les yeux.

—Comment, tu ne sais?

—C'est-à-dire que . . . oh! enfin, que puis-je dire huit jours ainsi à l'avance . . . Oui, il se pourrait que je retourne avec le Père.

—Toi, mon petit, tu as des projets en tête . . . inavouables! . . . Hé! hé! je m'explique l'émoi de ta sœur. Ne sois pas surpris si j'ai l'œil sur toi d'ici quelques jours.

—Capitaine, la chasse est-elle bonne dans les environs?

—C'est cela, petit, change le sujet de l'entretien, remarqua en riant très fort La Crapaudière . . . Si la chasse est bonne ici? Comme ci, comme ça, Charlot . . . Tiens, nous voilà rendus dans les quartiers que je te cède pour t'y installer avec tes amis . . . Quel beau chien danois tu as là, Charlot! Il en faudrait plus de cette sorte dans notre dangereuse contrée. »

Le conseil de La Crapaudière relativement aux rares présences de l'Iroquois parmi les soldats de la garnison fut mieux que suivi, Kinaetenon et Charlot n'y apparurent jamais. Tous deux gagnèrent les bois dès le lendemain de leur arrivée. La chasse les prit tout entier.

Au bout de huit jours, La Crapaudière qui commençait à s'inquiéter, quoi qu'il en eût, vit soudain apparaître, au pas de course, Charlot, Kinaetenon et le brave danois, celui-ci tout frétilant et aboyant malgré

la gibecière dont il était chargé. La Crapaudière s'empressa au-devant des chasseurs.

—Eh bien, Charlot! En voilà une absence! Tu ne pouvais pas plus tôt donner signe de vie? Mais, . . . c'est cela, reprends haleine avant de me répondre . . . Tu sais, je commence à être mécontent de toi? . . .

—Capitaine, . . . le Père Jogues, . . . est à une demi-heure d'ici . . . lui et ses compagnons . . . Nous les avons bien reconnus, Kinaetenon et moi.

—Vraiment? La bonne nouvelle! Nous ne sommes qu'au 27 juin. Le Père avec M. Bourdon, partait d'ici le 18 mai dernier? Si peu de temps pour une importante mission d'ambassade. Les nouvelles doivent être rassurantes . . . C'est cela, monte là-haut te rafraîchir et te reposer, Charlot . . . Nous allons organiser la réception à faire à nos heureux ambassadeurs.

—Le temps seulement de me remettre en tenue de civilisé, Capitaine, dit Charlot, en s'éloignant, et je vous rejoins dans la salle du Fort. J'ai hâte d'entendre la voix du Père. Et Kinaetenon donc! »

Le ton avec lequel s'exprimait Charlot indiquait une telle joie, une telle satisfaction que La Crapaudière fronça les sourcils et suivit d'un regard pénétrant, durant un moment, la démarche, les gestes, et la conversation fort animée qu'entamait Charlot avec Kinaetenon tout en disparaissant au fond du long couloir de droite.

« Là, mon petit Charlot, je le vois, se prit à dire entre haut et bas, le capitaine de La Crapaudière, il y a vraiment anguille sous roche. L'arrivée du Père Jogues, c'est visible, est une étape nécessaire . . . Nous avons

donc un plan déjà tout arrêté, mon jeune mousquetaire? . . . Lequel? . . . Hé! si le Père Jogues ne méritait pas de notre part une réception très déférente, je prendrais plaisir à deviner vos projets, monsieur Charlot, à les déjouer pour votre plus grand bien, et celui de Perrine . . . Pauvre petite sœur! . . . Oui, oui, mes enfants, reprit-il très haut, aux soldats qui accouraient, j'ai appris qui vient . . . j'y vais . . . Réunissez la garde à l'entrée du Fort . . . Le Père Jogues, notre héroïque mutilé qui vient nous rendre visite . . . vaut qu'on se dérange cent fois. Vite, vite, aux canons! . . . vous, mes enfants, aux diverses autres manœuvres. Hâtez-vous tous! Tiens, on entend déjà le son du cor dans le lointain! »





« Commandant, demanda le Père Jogues, serait-il permis de nous
informer du contretemps? »

1

L

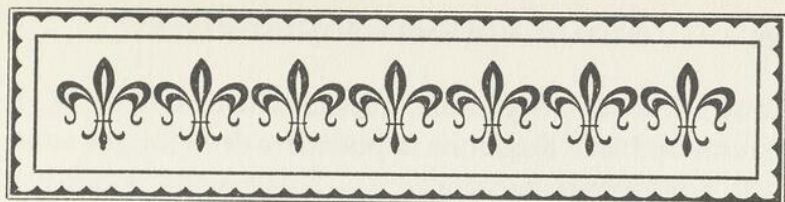
Je
vi

Pr
d'
ce
he

Je
O

dè
m
tr

ve



X

UN COMLOT

LA Crapaudière s'inclinait un quart d'heure plus tard devant le Père Jogues et le procureur de la colonie, Jean Bourdon. L'émoi, la joie du Commandant étaient visibles.

—Soyez les bienvenus, mon révérend Père, M. le Procureur. Entrez, entrez . . . Venez vous rafraîchir d'abord, puis vous reposer. Vous nous ferez entendre ce soir seulement le récit de votre mission . . . Elle a été heureuse?

—Nous en sommes assez satisfaits, répliqua le Père Jogues en saluant et en souriant à tous les assistants. Oui, oui, Dieu en soit loué! N'est-ce pas, M. Bourdon?

—Le Père rêve déjà de retourner chez ces infidèles . . . Rien n'arrête son zèle. Des promesses ont même été échangées, Messieurs, répliqua le Procureur très affable, à son ordinaire.

—Allons, reprit le père Jogues, mon compagnon veut anticiper sur les nouvelles que nous vous narrons

tout à l'heure. Acceptons auparavant l'offre de M. le Commandant. Secouons la poussière de la longue route que nous avons parcourue . . . Savez-vous, messieurs, que même un beau lac, tout au bout du lac Champlain, attendait notre venue pour être découvert et baptisé. Il répond maintenant au nom de Lac du Saint-Sacrement. La fête du jour nous a bien inspirés, là-dessus . . . Tiens, mais voilà Charlot! . . . Bonjour, mon petit ami . . . Que faites-vous ici?

Ce fut une soirée inoubliable que celle qui se tint quelques heures plus tard. Tous avaient demandé avec instance à y assister. La poignée de braves soldats qui gardaient le Fort se tenaient respectueusement dans le fond de la grande salle d'exercice. Charlot et Kinaetenon, entrés en silence, avaient pris place au milieu des soldats. On eût dit que tous deux voulaient faire oublier leur présence. Charlot avait la figure rouge, ses yeux brillaient, ses mains se crispaient en se posant sur l'un ou l'autre de ses pistolets favoris qui garnissaient, comme à l'ordinaire, sa maigre ceinture. Dès que le Père Jogues eut pris la parole, son attention se fit intense. Kinaetenon, parfois, se penchait vers lui. Il lui demandait des explications sur les récits bientôt ponctués de bravos du Père Jogues ou du Procureur de la Colonie. Charlot lui répondait brièvement, ajoutant chaque fois: « Tout à l'heure, Kinaetenon, je te rapporterai toutes ces choses en détail. Tu sais bien que je ne dois rien perdre de ce qu'on nous apprend là . . . Tu en connais la raison, voyons! »

Un moment, Charlot se prit à rire tout bas, trouvant fort divertissant ce que racontait le missionnaire. Celui-ci ne rapportait-il pas que « quelques esprits méfiants, au bourg iroquois, n'avaient pas regardé de bon œil un petit coffre que le Père avait laissé pour assurance de son retour. Ils s'imaginaient que quelque malheur funeste à tout le pays était renfermé dans cette cassette: le Père, pour les désabuser, l'avait ouvert et leur avait fait voir qu'il ne contenait autre mystère que quelques petits besoins dont il pourrait avoir affaire. »

Puis, Charlot eut un petit grognement satisfait en entendant le Père Jogues déclarer qu'il « ne songeait qu'à entreprendre un second voyage *auparavant l'hiver* ». Le jeune soldat se pencha sur Kinaetenon. Il échangea à voix basse quelques mots rapides avec lui. Tous deux paraissaient enchantés de la tournure qu'avait prise l'entretien.

On se retira tard. Le Commandant, sous l'empire des paroles de paix et de bonne entente qui n'avaient cessé de vibrer à ses oreilles, perdit un peu le souci de ses occupations habituelles. Pour la première fois, depuis longtemps, il négligea d'aller lui-même s'assurer que tout était partout en ordre; que chacun était à son poste, soit pour le repos, soit pour le guet. Il envoya, pour s'acquitter à sa place de cette tâche un jeune sergent. Il méritait sa confiance, certes, mais l'œil de ce soldat n'avait point la finesse, la prescience de vision d'un commandant plein d'expérience.

Le lendemain, au déjeuner, le Commandant, de fort bonne humeur, se prit à commenter avec ses hôtes les faits racontés la veille. On s'encouragea, on se félicita à qui mieux mieux sur l'attitude pacifique des Iroquois. Le Père Jogues assura que, dorénavant, la famille des Loups, où il venait de séjourner, le prendrait sous sa protection quoi qu'il arrivât. À son retour à Ossernenon, en septembre, ainsi qu'il l'espérait obtenir de son supérieur, il agirait de façon à ne jamais s'éloigner sans être accompagné d'un des sagemos de cette petite tribu, surtout si on lui demandait de se diriger du côté d'un groupe voisin appelé : la famille de l'ours. On rit en entendant des noms de fauves accolés avec un si exact à-propos au nom des féroces Iroquois. Le Père affirma qu'il ne disait pourtant là que la vérité . . . mais qu'en effet de beaux noms chrétiens seraient préférables à ceux-là. Il allait travailler ferme à en gratifier un grand nombre d'Iroquois, tout l'hiver de 1646.

—Sérieusement, mon révérend Père, remarqua La Crapaudière, je ne puis avoir votre bel optimisme de missionnaire. La canaillerie et les instincts féroces de nos ennemis ne disparaîtront pas avant une deuxième, une troisième génération, j'en suis sûr.

—Capitaine, la grâce de Dieu peut faire bien d'autres miracles.

—Je sais, répliqua celui-ci, sans compter que votre courage provoquerait au besoin ce miracle. Tout de même . . . »

À ce moment, un soldat frappa à la porte.

L'ordonnance du commandant qui était allé recevoir le message poussa une exclamation de surprise. Le commandant fut aussitôt en alerte.

« Qu'y a-t-il sergent? demanda-t-il vivement. Celui-ci hésitait à répondre. Il apporta au commandant deux lettres cachetées, l'une portait l'adresse de La Crapaudière.

« Hein! s'exclama-t-il, qu'est-ce que cet étrange courrier? On se moque de moi, mille tonnerres! . . . Pardon, mon révérend Père, M. le Procureur, mais permettez-moi de prendre connaissance de ce billet, qui m'apparaît ainsi qu'un geste d'une impertinence . . . »

La Crapaudière s'approcha de la fenêtre, ouvrit la missive, et poussa à son tour une exclamation, mais il s'y glissait moins de surprise que de regret et de fureur rentrée.

« Commandant, demanda discrètement le Père Jogues, voyant que le commandant ne bougeait pas de la fenêtre, les yeux fixés vers la forêt, nous serait-il permis de nous informer du contretemps qui vous arrive? Ne pouvons-nous y remédier, M. Bourdon et moi?

—En effet, nous aimerions à vous obliger, s'il est possible, appuya Jean Bourdon. »

Le commandant se tourna, enfin, lentement vers eux, découvrant un front soucieux, un regard un peu triste. Sa main froissait avec colère le malheureux billet, puis le rejetait au loin.

« Dans quel embarras me met cet enfant, dit-il sourdement . . . je m'étais promis de bien le surveiller pourtant . . .

—De qui parlez-vous, Capitaine? demanda encore le Père Jogues.

—De Charlot . . . déclara enfin celui-ci avec effort. De cet impétueux petit soldat . . . sans cervelle. Il s'est enfui du Fort, cette nuit, avec Kinaetenon et son chien Feu.

—Mais, interrogea avec étonnement le Père Jogues, pourquoi un aussi mystérieux départ? Ne pouvait-il revenir paisiblement avec nous aux Trois-Rivières, le pauvre enfant?

—Retourner avec vous? Aux Trois-Rivières? Plût au Ciel, mon révérend Père! . . . Mais Monsieur Charlot rêvait de bien autre chose, ainsi que me l'avait écrit sa sœur Perrine, qui me priait, me suppliait même, de ne le point perdre de vue, durant son séjour au Fort . . .

—Bah! ne vous alarmez pas, Capitaine, dit Jean Bourdon. Nous sommes en temps de paix, non de guerre. Et puis Charlot connaît ces barbares mieux que nous. Le séjour qu'il y a fait durant son enfance l'a rendu perspicace à leur endroit . . . Il ne s'aventurera pas de leur côté, vous verrez. Vous . . .

—Il ne s'y aventurera pas, dites-vous? Il fait pis. Il s'y installera. Il est en ce moment en route vers les pays iroquois, M. le Procureur. C'est ce qu'il m'écrit, me chargeant en outre, ô belle corvée, de prévenir sa sœur Perrine de son intention d'y passer peut-être

l'hiver . . . en la compagnie du Père Jogues . . . Vos paroles ont porté tout de suite, mon Père, hélas!

—Mais que dira La Poterie? Charlot est soldat à la garnison des Trois-Rivières, n'est-ce pas? s'enquit Jean Bourdon. La discipline militaire ne permettra pas cela.

—Sans doute. Mais la constitution de Charlot, très affaiblie depuis l'hiver dernier, rend certaine l'approbation du Commandant, toujours empressé de conseiller la vie en plein air dans la forêt, comme souverain remède en des cas semblables. C'est du moins ce que m'écrit ce petit chercheur d'aventure.

—Je me chargerai de parler à Perrine, offrit en souriant le Père Jogues. Aussi bien, je suis responsable de la décision de cet enfant.

—J'accepte, révérend Père, répondit La Crapaudière. Ouf! me voilà allégé d'un grand poids. Merci.

—Que va-t-il faire, croyez-vous, cet enfant, en ces pays dangereux? interrogea Jean Bourdon. Vous le savez, Commandant?

—Je m'en doute. Se livrer sans frein et sans fin, le petit misérable, à sa passion favorite: la chasse.

—L'imprudent! murmura le Père Jogues.

—Mon révérend Père, fit La Crapaudière en tendant les deux missives de Charlot, puisque vous voulez bien vous charger de voir Perrine, voici les lettres. Vous seriez bien bon de dire à la petite sœur combien je déplore ce départ, cette fuite si adroitement concertée.

—D'autant plus, ajouta le Père, qu'en assurant à cette bonne enfant que j'espère, en effet, obtenir la

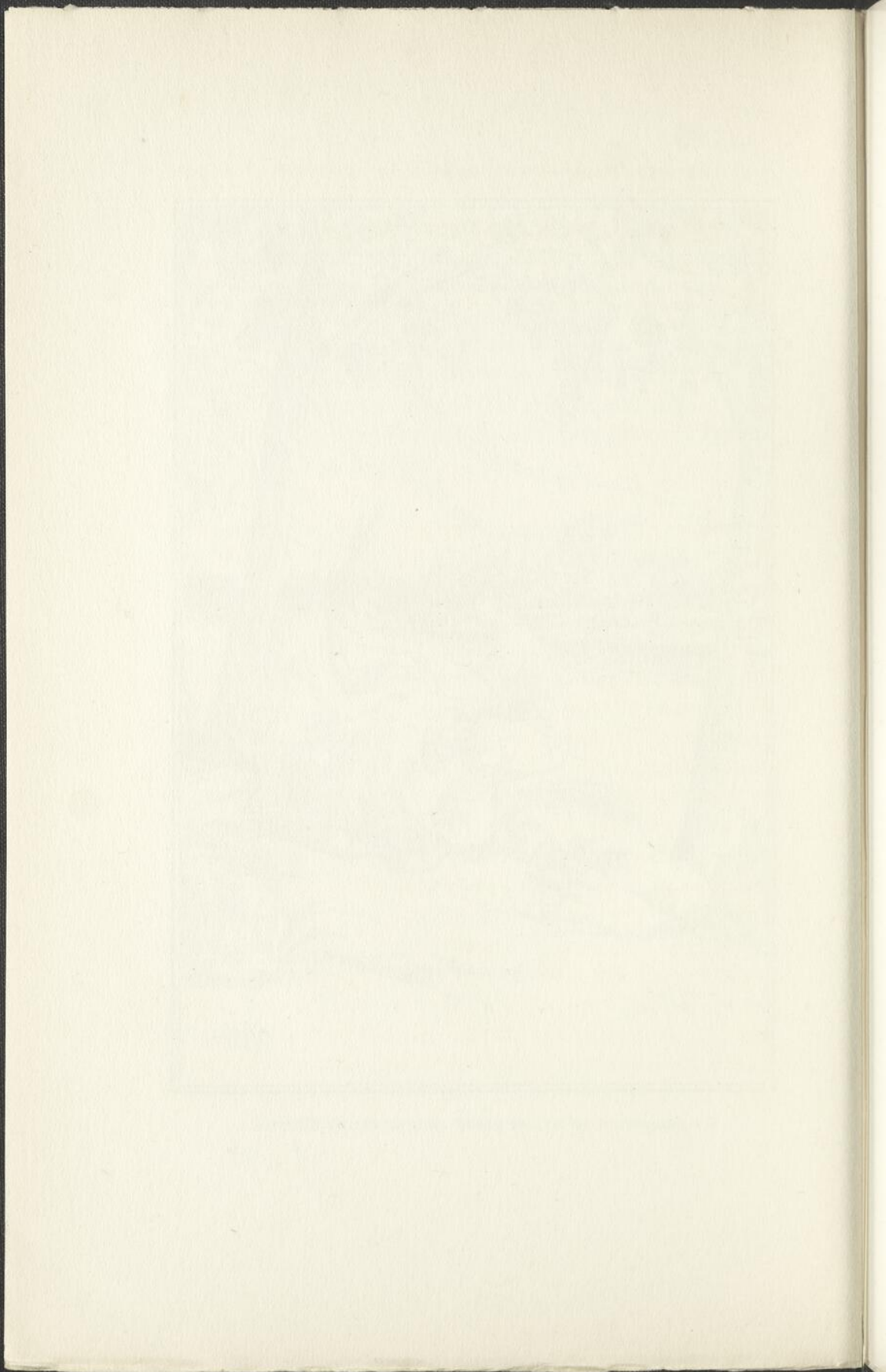
faveur de passer l'hiver au bourg des Iroquois où se trouve Charlot, elle en deviendra moins inquiète. Comptez sur moi, Capitaine, pour amoindrir le choc . . . Mais il est temps de nous embarquer, de nous enfuir, nous aussi, précisa-t-il avec son bon sourire. Si nous pouvions être aux Trois-Rivières demain soir, le 29?

—Vous y serez, mon révérend Père, affirma La Cra-paudière. La température et le fleuve, bien disposés, vont vous le permettre.





Le pansement se fit, au grand amusement de Charlot...





XI EN ROUTE

CHARLOT et Kinaetenon mirent un mois à parcourir la route séparant le fort Richelieu des premières tentes de la bourgade iroquoise d'Ossernenon. C'est que la température, très favorable, les faisait s'attarder, avec quelle joie, soit sur les rivières, soit sur les lacs, soit dans les grands bois giboyeux. Les portages s'accomplissaient sans trop de fatigue pour Charlot. Son compagnon se chargeait de la part la plus rude. Kinaetenon souriait des colères de Charlot chaque fois qu'il lui ménageait quelques fatigues, ou, encore, lorsqu'il lui enlevait sans pitié ses pistolets, « par respect pour les recommandations du chirurgien. » Sa blessure s'était de nouveau ouverte au Fort Richelieu. Elle était lente, bien lente à se cicatriser.

Chose curieuse, Kinaetenon citait presque mot à mot les ordonnances du médecin. Charlot avait commencé par s'étonner de la mémoire du sauvage. Mais un jour il comprit pourquoi. Au sortir d'une sieste, il lança au sauvage à brûle-pourpoint, tout en riant avec malice : « Kinaetenon, j'ai enfin deviné pourquoi tu

t'acharnes ainsi à faire besogne d'infirmier . . . Tu songes à Perrine, n'est-ce pas? Tu te rappelles qu'elle me poursuivait de ses conseils, de ses reproches . . . Tu t'imagines qu'elle te voit, te remercie, te sourit . . . Je dis vrai, Kinaetenon?

—Mon frère a si peu d'esprit lorsqu'il s'agit de sa blessure, répondit l'Iroquois, en haussant les épaules. Elle se ferme mal . . . Elle a été mal soignée, aussi . . . je voudrais . . .

—Kinaetenon, tu éludes ma question . . . ah! ah! ah! . . . Bah! Pourquoi?

—Eh bien, si tu veux, mon frère, je dirai que ta sœur aux cheveux de soleil s'inquiétait avec raison à ton sujet. Elle m'a demandé une fois, une seule fois, de veiller sur toi. J'ai promis. Kinaetenon n'oublie jamais une promesse.

—Bien. Remplis toutes les promesses du monde que tu voudras, Kinaetenon, mais n'exagère pas. Nous finirons par nous quereller. J'en serais marri pour toi comme pour moi. Qu'irais-je faire en ton pays si nous ne pouvons plus nous entendre?

—Mon frère parle pour ne rien dire . . . Le soleil baisse. Notre tente n'est pas dressée.

—À qui la faute? Laisse-moi la liberté d'agir comme je l'entends, Kinaetenon. C'est promis ?

—À deux conditions, mon frère.

—Lesquelles? fit Charlot surpris.

—Mon frère se laissera soigner durant trois jours. J'emploierai les remèdes de mon pays. Dans trois jours, il sera guéri.

—Va pour cette condition. L'autre?

—L'autre? N'en parlons plus . . . Je . . .

—Qu'est-ce qui te prend, mon vieil ami? Veux-tu bien m'ouvrir ton cœur. Il se referme toujours, mieux que ma blessure.

—Mon frère a raison de se moquer, répondit le sauvage en baissant la tête avec tristesse.

—Je ne te comprends plus, Kinaetenon.

Soudain le regard de Charlot surprit les yeux de l'Iroquois fixés sur un joli couteau de poche passé dans sa ceinture. Il venait de Perrine. « Ah! ah! se dit le jeune homme, je comprends, je comprends . . . » Il garda le silence durant quelques instants, tout en suivant les mouvements du sauvage qui se levait lentement, en détournant avec lassitude son regard.

—Kinaetenon? dit Charlot.

—Que veut mon frère? répliqua celui-ci sans se retourner.

—Fais tout de suite un premier pansement à ma blessure suivant tes méthodes. Je t'aiderai ensuite avec plus de plaisir.

—Bien, fit le sauvage. Que mon frère m'attende une minute. J'ai ce qu'il me faut, pas très loin d'ici.

Le pansement se fit, au grand amusement de Charlot. Les gestes solennels de Kinaetenon ne lui semblaient guère en proportion de son mal. Qu'importe! Il le remercia vivement, une fois l'opération pratiquée, puis lui tendit, tout à coup, en souriant, son fin couteau de poche, où sur une plaque en argent étaient gravés ces mots: « À Charlot, son frère très aimé. Perrine. »

Le sauvage recula. « Non, non, je ne veux pas que mon frère se prive de ce souvenir . . . Il est trop beau.

—Si tu ne prends pas cet objet, Kinaetenon, tu feras à mon cœur une blessure beaucoup plus dangereuse que celle que tu soignes à ma main et à mon bras, déclara sérieusement Charlot.

—Que va dire *ta sœur aux cheveux de soleil*? Elle ne m'en voudra pas? Car c'est elle qui l'a donné à mon frère. Je le sais.

—Tes soins et ma guérison vaudront plus à ses yeux que cette bagatelle.

—Oh! alors, fit l'Iroquois dont la figure s'éclaira d'une expression de bonheur, je le prends et ne m'en séparerai jamais, jamais. Charlot, ajouta-t-il, c'était là la condition que je n'osais t'apprendre, tout à l'heure. »

Durant quelques minutes, Kinaetenon caressa le manche, puis la fine lame du couteau; finalement, il le passa dans sa ceinture avec un soin religieux.

« Et maintenant, à l'œuvre, Kinaetenon! Dressons la tente, dit Charlot, mangeons, puis réparons le canot, et dormons . . . Demain, nous serons bien près d'Osserenon. Si nous faisons avec plus de hâte la distance qui nous reste à parcourir, tu verrais peut-être la bourgade et les tiens quelques heures plus tôt que tu t'y attends? . . . Pourquoi pas, hein, Kinaetenon? Je me sens plus vigoureux depuis que je mène cette vie de coureur de bois. Et si ce n'était du chagrin de Perrine . . . que je serais heureux!

—Oui, mon frère a fait là une chose que je n'aurais jamais eu la force d'accomplir; aller vivre loin des plus beaux regards que je connaisse.

—Ta, ta, ta! Tu parles en amoureux, Kinaetenon.

—En . . . quoi? Je ne comprends pas ce mot. Que veut dire, mon frère?

—Qu'importe! À l'oeuvre, Kinaetenon! »

Le lendemain soir, aux premières étoiles, les voyageurs atteignaient la bourgade d'Ossernenon.¹ Tous les principaux membres de la tribu accoururent, Kiot-sacton en tête. On fit fête aux deux jeunes gens. Les cris devinrent plus forts, plus enthousiastes lorsque Kinaetenon eut expliqué à tous que ce jeune compagnon qu'il amenait en qualité de frère, et qui parlait si bien la langue iroquoise, c'était le petit Charlot d'autrefois, le captif adopté par l'un d'entre eux. Il avait voulu venir les revoir tous, si heureux maintenant que la paix était signée entre son pays et celui de ses frères les Iroquois . . .

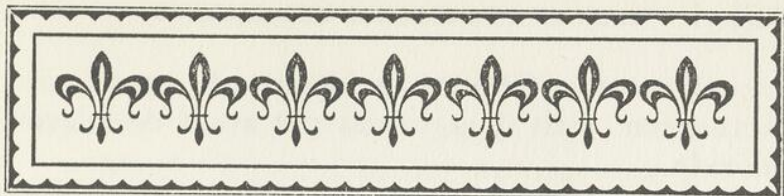
Avant de se séparer des voyageurs très fatigués, Kinaetenon proposa pour le surlendemain, un grand festin en sa cabane. Tous les capitaines présents à la bourgade furent invités, aussi leurs femmes et les enfants.

La vie se passa en fêtes, en danses et autres réjouissances, durant huit jours. Puis, les provisions étant diminuées, chacun retourna soit à la chasse, soit à la pêche, soit aux premiers travaux de la récolte. Elle sonnait et s'annonçait excellente.

¹ Localité faisant aujourd'hui partie de l'État de New York.

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY
JOHN HUTCHINGS
OF THE BOSTON BAR
IN TWO VOLUMES
VOL. II.
BOSTON: PUBLISHED BY
J. B. ALLEN, 1825.

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY
JOHN HUTCHINGS
OF THE BOSTON BAR
IN TWO VOLUMES
VOL. II.
BOSTON: PUBLISHED BY
J. B. ALLEN, 1825.



XII

LE COFFRET DU MISSIONNAIRE ¹

UN matin Charlot s'attarda sous la tente, pour raccommoder un filet de pêche plus endommagé qu'il ne croyait. Il vit tout à coup rentrer précipitamment Kinaetenon. Le front soucieux, les yeux à terre, celui-ci vint s'étendre, sans un mot, sur une natte à deux pas de Charlot. Il lança dans un coin son filet de pêche, se débarrassa de son mousquet, de ses pistolets, puis s'immobilisa. Il semblait perdu dans des réflexions peu réjouissantes. Charlot l'observait du coin de l'œil, tout en se gardant de le questionner, connaissant la nature réservée, un peu farouche même, de son ami iroquois.

Son filet raccommodé, Charlot se leva, s'arma, puis se disposa à quitter la tente. Il mit, avant de partir, avec beaucoup d'affection cordiale, sa main bien guérie maintenant, et par Kinaetenon, sur l'épaule de celui-ci. Il dut se pencher pour accomplir ce geste. Quelle ne fut pas sa surprise de voir Kinaetenon saisir sa main avec force et l'attirer près de lui.

¹ Authentique.

—Que mon frère me pardonne! dit sourdement Kinaetenon, mais il ne sortira pas avant de m'avoir entendu.

—Kinaetenon, il se fait tard, la rivière est loin, et . . . ce soir, nous pourrons causer à l'aise.

—Mon frère ne sortira pas d'ici; de gré ou de force, il ne s'éloignera pas avant que je lui aie parlé.

—Tu m'étonnes, Kinaetenon. Je resterai, voyons. De gré, non de force. Que veut dire ton attitude?

—Assieds-toi, Charlot. Plus près de moi. Il y a des oreilles que les sons de ma voix peuvent faire rougir de colère . . . Bien. Écoute-moi avec tout ton être maintenant. Mon frère est en danger ici. Il y va de sa vie, s'il ne veut se conformer au plan que je vais lui soumettre.

—Kinaetenon, mon frère, n'expose pas ton plan avant de me faire connaître les raisons qui t'y obligent. Ton impassibilité m'énerve. Songe que je n'appartiens pas à ta race. La mienne est prompte, souvent fouguese. Elle n'aime à agir, à obéir que dans la pleine clarté d'une décision motivée.

—Soit, Charlot. Je vais tout te dire, quoique je doive peiner ton cœur et assombrir tes pensées.

—Quelques mots encore, Kinaetenon, avant que je t'écoute religieusement comme tu le désires. Mon frère m'aime-t-il toujours?

—Oui.

—Bien. Mon frère a-t-il toujours confiance en son ami Charlot? Lui reproche-t-il quelque chose de grave en sa conduite, ici, à Ossernenon?

—Kinaetenon a pleine confiance. Kinaetenon n'a rien à reprocher à son frère français.

—Merci. Tu peux maintenant dire tout ce qu'il te conviendra de me dire, Kinaetenon. Tu ne troubleras ni mon esprit, ni mon cœur. Est-ce que mon courage n'essaie pas toujours de valoir le tien?

—Oui, mon frère a le courage du loup, mais non la prudence du serpent, ni la patience de la tortue.

—Kinaetenon, je t'en supplie, parle, qu'y a-t-il?

—Mon frère, il s'agit du Père de la prière, qui doit venir hiverner ici.

—Du Père Jogues?

—Oui. Il a malheureusement laissé ici, parmi nous, au départ, un coffret. Ce coffret est rempli de mauvais sorts, dit-on partout. Quelques-uns de ces sorts, hélas! font en ce moment leur apparition. Malheureux Père de la prière! Pourquoi a-t-il commis cette imprudence? Je sais bien, moi, mon frère, qu'il est bon, le Père, que les sorts contenus dans son coffret n'étaient pas destinés à venir fondre sur nous. Je sais qu'il les réservait aux traîtres et aux méchants seulement, qu'ils soient de chez nous ou de son propre pays.

—Kinaetenon, quels mauvais sorts fondent sur vous? Depuis quand?

—Depuis hier, une épidémie s'est déclarée, ici. Il y a trois enfants de morts, ce matin. On vient de me l'apprendre. On a pu encore cacher à tous ce malheur, sur l'ordre de Kiotsacton, mon oncle.

—Y a-t-il autre chose?

—L'orage, hier soir, tu sais, a été terrible.

—Oui.

—Eh bien, Charlot, il a endommagé, par la grêle, une partie de notre belle moisson.

—En effet, Kinaetenon, ce sont des malheurs que cette épidémie qui a déjà fait des victimes, que cette grêle qui dévaste votre moisson. Seulement, je ne comprends pas pourquoi vous attribuez toutes ces calamités au pauvre coffret d'un missionnaire . . . Et puis, rappelle-toi, Kinaetenon, le père Jogues a justement parlé de ce coffret le soir de son arrivée au fort Richelieu . . . Il nous a raconté comment il avait rassuré les Sauvages de ta tribu à son sujet. Il a fait voir le contenu de ce coffret à tous et à chacun . . . Alors, comment a-t-on pu faire revivre toute cette histoire de mauvais sorts? Oui, qui a fait renaître dans les cœurs d'aussi injustes soupçons? Qui? Kinaetenon, nomme-moi le, que je puisse le confondre devant tous. Le misérable!

—C'est le sorcier, Charlot. Il trouve un grand nombre d'alliés, depuis hier. Chacun va, racontant quelque rêve funeste qu'il aurait fait la nuit dernière. Tout à l'heure, une assemblée s'est tenue sous la tente même du sorcier, on y a cherché le pourquoi de tous les malheurs qui apparaissent sournoisement ici. On n'a pu trouver rien d'autre que ce coffret mystérieux du Père de la prière . . .

—Mais c'est insensé . . . Quelques habits religieux . . . Des objets de piété. Comment veux-tu que ces choses causent de pareilles tristesses . . . Ce serait

tout le contraire, plutôt, si l'on voulait prier le Dieu du Père, et non vos vilaines idoles.

—Essaie de convaincre les miens, mon frère. Tu le sais bien, c'est là chose impossible.

—Où est-il ce coffret, Kinaetenon?

—Je ne sais . . . répondit le sauvage avec embarras.

—Kinaetenon, tu ne veux pas me le dire, n'est-ce pas?

—Mon frère veut-il donc que je le jette entre les griffe de l'ours? Désire-t-il mourir?

—Je puis ruser . . .

—Le sorcier t'en montrera là-dessus.

—Mais songe, mon frère, que ce coffret avec son pieux contenu peut être foulé aux pieds, moqué, hué, que des gestes ignobles peuvent s'accomplir à son sujet . . . Mon Dieu!

—Ce n'est ni ma faute, ni celle de mon frère, alors . . .

—Kinaetenon, je ne puis laisser violer ce coffret . . . Tant pis pour ce que l'on fera de moi . . . Je sors . . . Je cours chez le sorcier . . . Kinaetenon, laisse-moi passer.

—Fou, fou! rugit entre ses dents le sauvage. Il retenait à grand peine le jeune homme, tout bouillant d'indignation et de courage . . . Charlot, cria-t-il soudain, au nom de ta sœur, cesse de me résister. J'ai un plan à te proposer, je te l'ai dit, il y a un instant.

—Parle vite alors, Kinaetenon . . . Je ne m'asseois même pas. Vois, je tremble de colère.

—Cela te calmerait-il de savoir le coffret entre les mains de mon oncle, le capitaine Kiotsacton? Il le con-

serverait avec quel respect, sous sa tente, en attendant de le remettre à qui de droit.

—Le sorcier ne permettra pas cela, tu déraisonnes, Kinaetenon.

—S'il reçoit l'ordre des Anciens d'en agir ainsi, il se soumettra, mon frère.

—Mais qui va s'occuper de réunir les Anciens de la bourgade, qui priera Kiotsacton de veiller sur le coffret?

—Moi, dit tranquillement Kinaetenon. Ce disant, il redressait sa haute taille, bouclait son ceinturon et y remettait ses armes.

—Je t'accompagne alors? À nous deux, nous aurons raison en effet des esprits qui s'émeuvent dangereusement.

—Non. Mon frère restera ici. Il gênerait tout par sa présence. On le tuerait même, peut-être.

—Tu n'es pas sérieux, Kinaetenon. Toi, si réservé, silencieux, timide même, tu n'irais pas jusqu'au bout de ce rôle difficile.

—Pour toi et ta sœur, je le ferai pourtant. À la condition que tu m'attendes ici.

—Je consens, Kinaetenon, soupira Charlot. Va vite, reviens plus vite encore. »

Demeuré seul, Charlot se prit à réfléchir. « Les événements ne s'annonçaient guère rassurants. Kinaetenon avait raison. Bientôt sa vie ne pèserait pas lourd dans la bourgade . . . Il fallait user d'une prudence extrême . . . ruser souvent . . . Et le Père Jogues, qui le prévient? On s'acharnerait avec quelle joie féroce sur lui,

dès son retour . . . Ces Iroquois, quelle nation belliqueuse, peu sûre . . . Comment se pouvait-il que Kinaetenon et Kiotsacton, le vaillant capitaine, y appartins-sent tous deux? . . . »

Tout à coup, Charlot perçut, non loin de lui, un léger bruit. Il feignit de dormir, le corps plié en deux, comme quelqu'un que le sommeil saisit inopinément. Une main souleva un coin de la tente. Une autre introduisit par cette ouverture un objet assez lourd et le glissa lentement tout près de Charlot, toujours immobile. Puis, les deux mains disparurent. Tout redevint silencieux. Charlot ouvrit les yeux. O surprise! Le coffret, le précieux coffret du missionnaire était près de lui . . . Mais qui l'avait placé ainsi, à sa portée? Qui donc? Kinaetenon? C'était peu probable. Pourquoi aurait-il agi avec tant de mystère. Charlot sourit. Qu'il se sentait heureux de voir l'objet pour lequel Kinaetenon combattait en ce moment, déjà en sa possession . . . Le jeune homme se leva, se secoua. Il examina ensuite avec attention la boîte laissée par le Père Jogues, à la mission d'Ossernenon.



The first of these is the fact that the
the second is the fact that the
the third is the fact that the

the fourth is the fact that the
the fifth is the fact that the
the sixth is the fact that the

the seventh is the fact that the
the eighth is the fact that the
the ninth is the fact that the

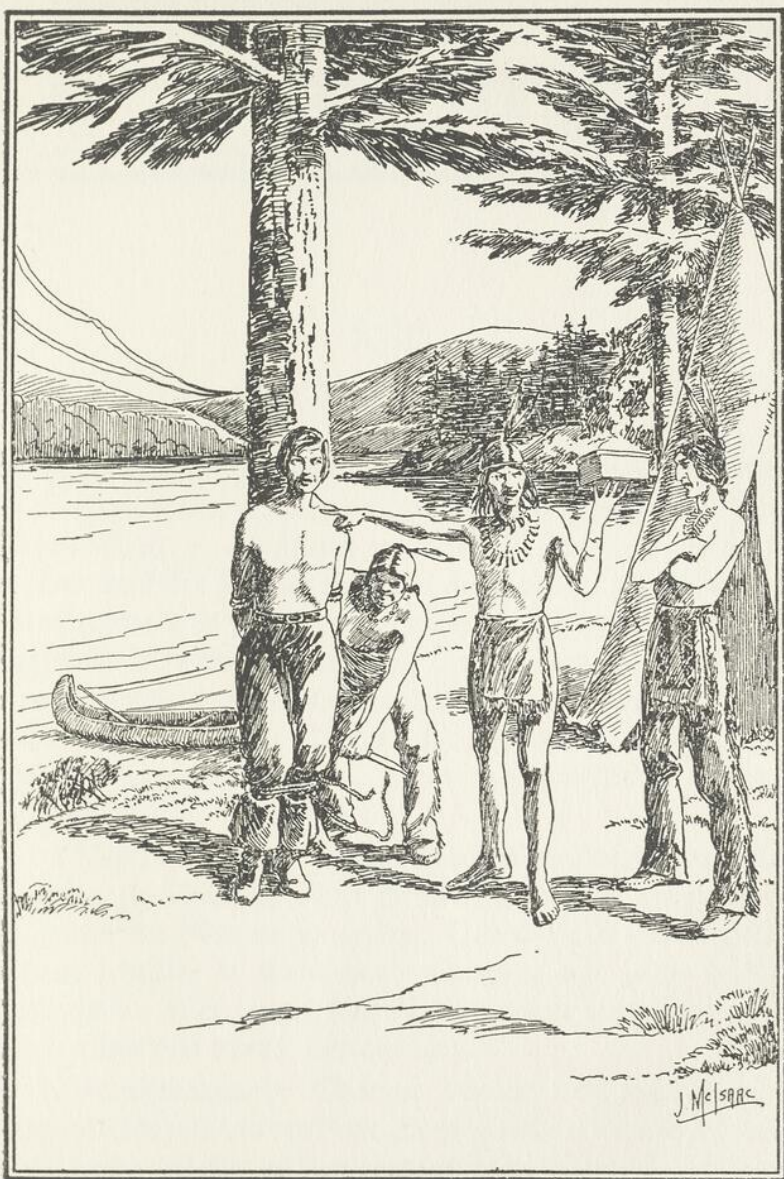
the tenth is the fact that the
the eleventh is the fact that the
the twelfth is the fact that the

the thirteenth is the fact that the
the fourteenth is the fact that the
the fifteenth is the fact that the

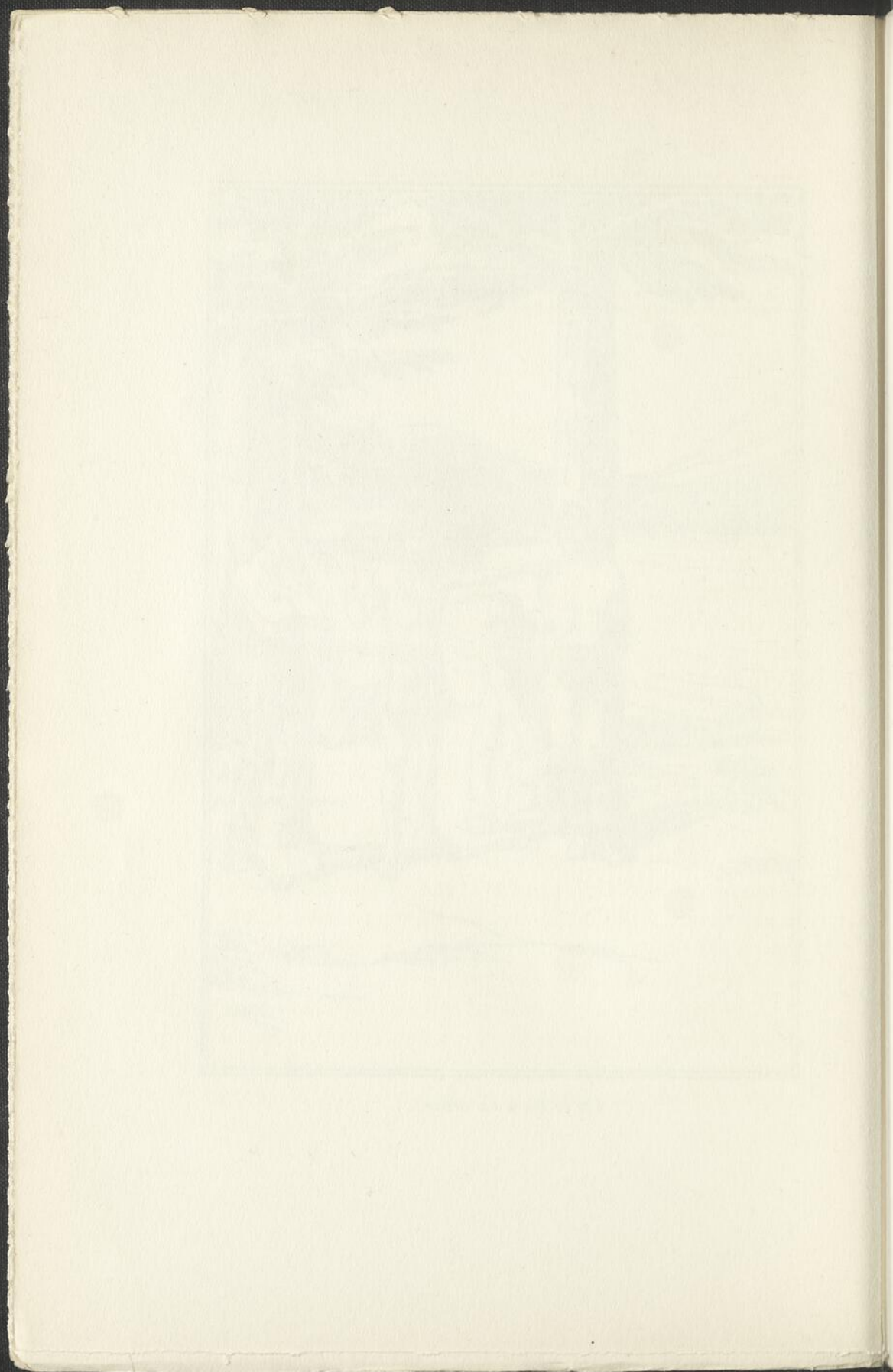
the sixteenth is the fact that the
the seventeenth is the fact that the
the eighteenth is the fact that the

the nineteenth is the fact that the
the twentieth is the fact that the
the twenty-first is the fact that the

the twenty-second is the fact that the
the twenty-third is the fact that the
the twenty-fourth is the fact that the



On le lia à un arbre...





XIII

LA VICTIME DU SORCIER

DES cris, des injures s'entendirent en ce moment près de sa tente. Ces cris augmentèrent peu à peu. On s'approchait et en grand nombre. Charlot poussa le coffret du Père Jogues au fond de la tente, puis résolument parut à la porte de la tente. Il vit qu'une bonne partie de la tribu était réunie. La plupart des sauvages étaient armés de bâtons et de tomahawks. Un tambour battait lentement la charge. Le sorcier, tout à coup, sortit des rangs de la foule. Son visage respirait la haine, la satisfaction, la malice.

« Mes frères, tonna-t-il, l'index dirigé vers Charlot, ce chien de Français vient de me dérober le dangereux talisman du Père de la prière. Que deux d'entre vous aillent fouiller la tente, pour s'assurer que je ne mens pas; qu'ils m'en apportent la boîte aux sortilèges qui cause tous nos maux depuis hier. »

Courageusement, Charlot voulut s'opposer à ces gestes dictés par la fourberie, la méchanceté et une jalousie intense. Il fut en un instant saisi, dépouillé de ses armes, puis d'une partie de ses habits et battu comme

plâtre. On le lia à un arbre en face de la tente de Kinaetenon.

Les deux sauvages que le sorcier avait chargés de perquisitionner dans la cabane ressortirent alors avec le coffret. Le sorcier jubilait. Les Iroquois criaient, hurlaient, levaient les poings, les bâtons, les tomahawks dans la direction de Charlot.

Le sorcier imposa le silence. « Mes frères, dit-il avec une perfide douceur, vous ai-je trompés? »

—Non, non, non, cria-t-on. Brûlons ce chien de Français . . . avec le coffret! . . . Brûlons-le! Brûlons-les tous deux ensemble!

—Bien, mes frères. Votre volonté sera satisfaite, car nous devons ainsi, en effet, conjurer nos maux . . . Mais voici le grand et distingué capitaine Kiotsacton. Il s'approche avec son vaillant neveu Kinaetenon . . . Hélas! celui-ci ne se doute guère quel traître il avait la bonté de nommer son frère! Hélas! trois fois hélas, finit obséquieusement le sorcier, les yeux baissés.

—À mort le Français! Au feu! Au feu! » vociféraient les Iroquois.

Le capitaine Kiotsacton et Kinaetenon s'approchaient au pas de course, maintenant. Kinaetenon, apercevant Charlot, garrotté, la bouche bandée, couvert de sang et presque nu, poussa un oh! oh! formidable de rage et se lança à son secours. Il lui arracha son bandeau d'abord, puis le questionna avidement. Le sorcier, surpris par la rapidité des gestes de Kinaetenon, d'ordinaire si lent à remuer et à agir, était resté bouche bée; la masse des Iroquois, de même. Mais lorsque le sorcier vit Kinae-

tenon en train de délier tranquillement Charlot, il se mit à crier et à injurier les deux amis et fut bientôt suivi par tous les Iroquois dans ses véhémentes protestations.

Kiotsacton leva alors les bras avec une royale autorité! Depuis son arrivée sur le terrain du conflit, il s'était contenté d'observer, se faisant néanmoins apporter près de lui le malheureux coffret du missionnaire.

« Mes frères, prononça lentement Kiotsacton de sa voix profonde, vous vous hâtez trop de condamner un de notre tribu, par adoption . . . Nous devons l'interroger avant de le juger et de le condamner.

—Un traître n'a pas droit à ces égards, cria le sorcier, interrompant Kiotsacton.

—Non, non, non, crièrent tous les Iroquois.

—Mes frères refusent alors de laisser venir ici, à l'instant, trois de leurs anciens capitaines, afin de rendre justice en cette cause?

—Pourquoi ces lenteurs? répliqua féroce le sorcier. Les songes que j'ai expliqués tout à l'heure sous ma tente, mes jongleries savantes, tout nous affirme que ce chien de Français est venu ici comme complice du Père de la prière. Tous deux se vengent de ce que nous les avons fait souffrir dans le passé. Oh! misère! Malheur! Laisserons-nous donc mourir nos enfants sans tenter quelque sacrifice offert au grand Manitou pour apaiser sa colère . . . Oh! misère! Malheur!

—Silence, Sorcier, dit de sa voix forte Kiotsacton. Nous écoutons volontiers tes conseils, mais ce sont des capitaines comme moi qui commandent ici, n'est-ce pas, mes frères?

—Oui, oui, cria la foule, toujours prompte à se retourner, à suivre un vrai maître, revêtu d'une pleine autorité et environné du prestige de ses services.

—Voici ce que je vous propose, prononça lentement Kiotsacton, certain d'être approuvé par les Anciens de la bourgade. Je les verrai un à un après vous avoir quittés. Nous allons brûler avec pompe, séance tenante, le coffret néfaste de l'homme de la prière. Le Sorcier préludera à la cérémonie. *Mais, nous ne brûlerons pas le Français!* . . . Silence! . . . Que personne ne me contredise! . . . Nous ne le brûlerons pas parce que nous ne sommes pas en guerre en ce moment, avec son pays. Nous ne le brûlerons pas parce qu'il fut jadis adopté par l'un de nos grands capitaines, dont les mains se lèveraient du tombeau pour protester contre cette honte infligée à son protégé! Nous ne le brûlerons pas, enfin, parce qu'il est le frère, le compagnon de mon neveu bien-aimé Kinaetenon, mon neveu à moi aussi, par conséquent. Mais, ne craignez rien, il va être quand même puni de sa perfidie . . .

—Il n'est pas coupable, s'exclama Kinaetenon, dont la figure pleine de rage concentrée pouvait heureusement masquer la douleur qui lui tenaillait le cœur. C'est le sorcier qui a tout fait. Il a glissé le coffret dans ma tente tout à l'heure. Charlot me l'a dit . . . »

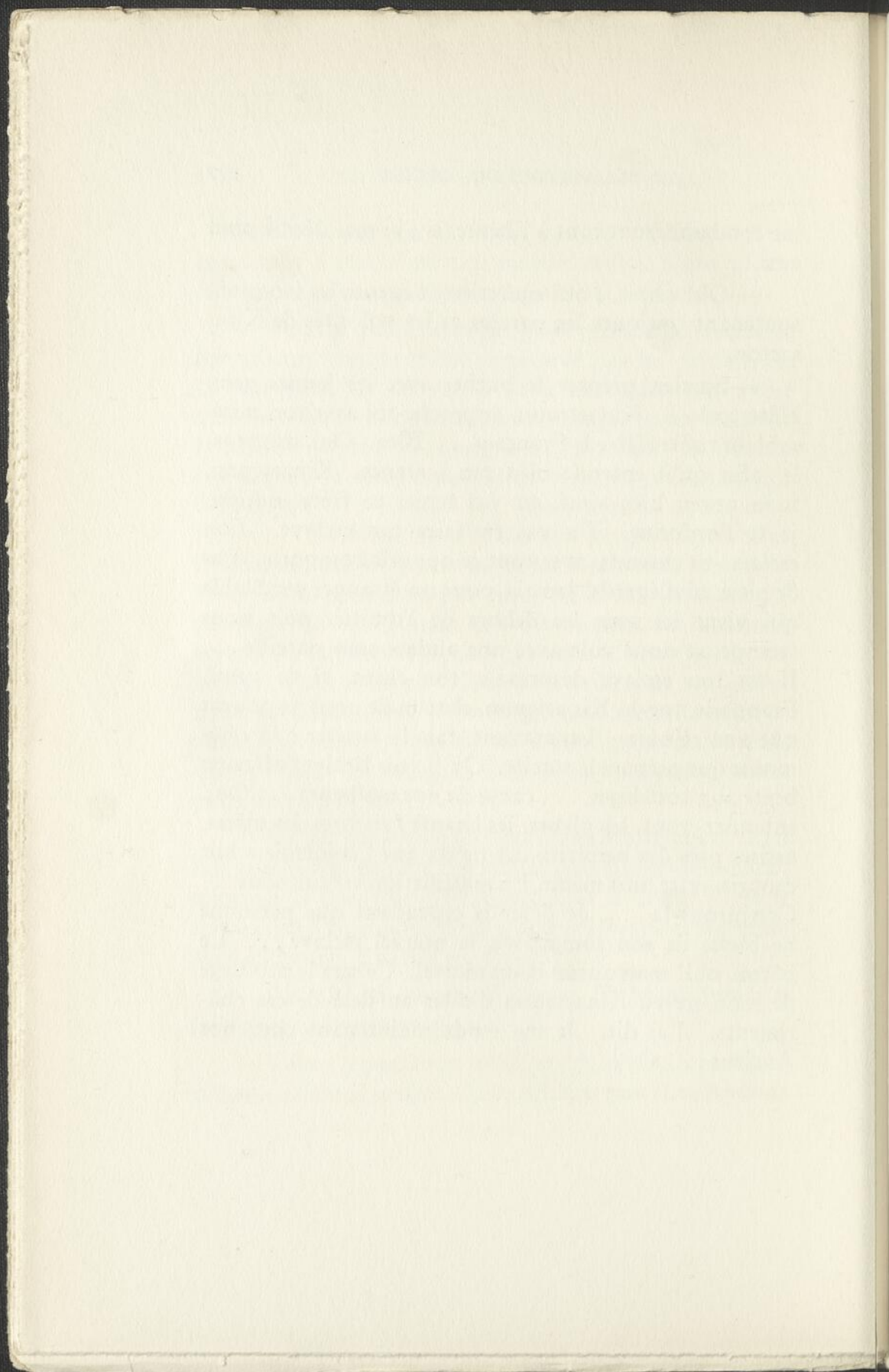
—Ah! ah! ah! pouffa le sorcier. Le beau conte que le jeune sagamo invente là!

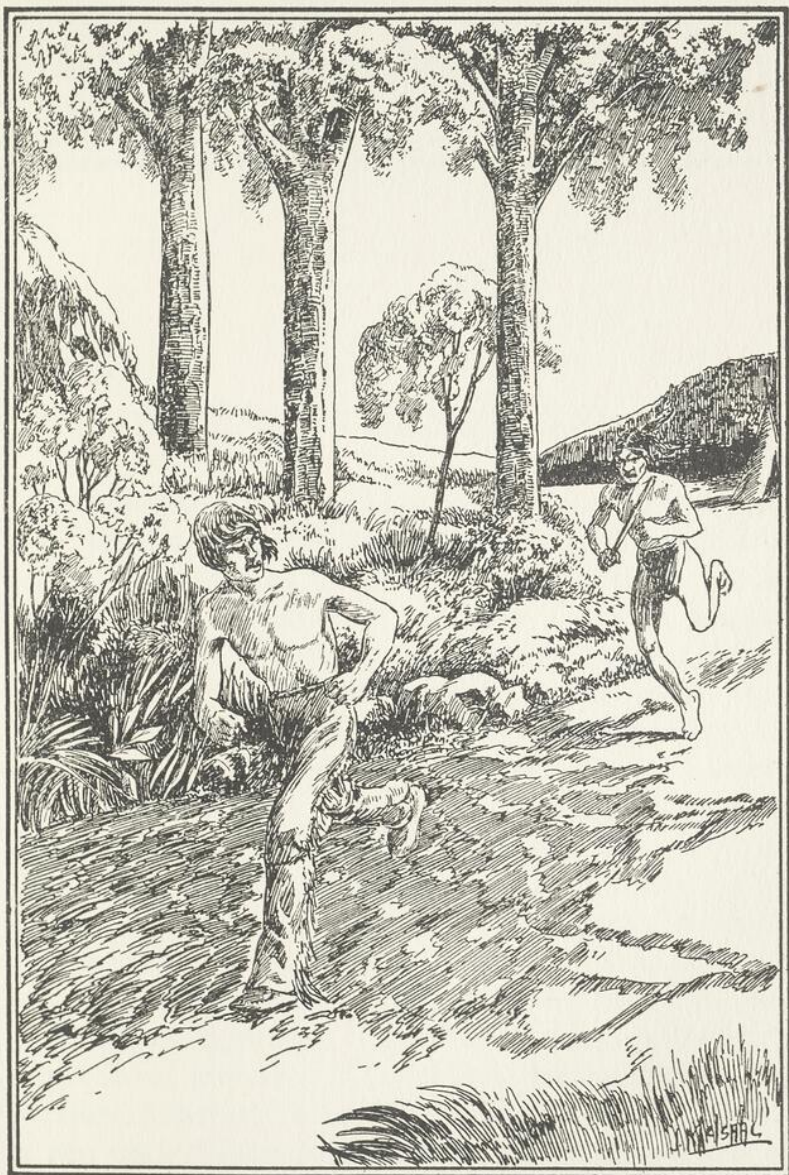
—Taisez-vous, tous deux, reprit sévèrement Kiot-sacton. Je rends justice. Je ne délibère pas. Les Anciens

me condamneront tout à l'heure, si j'ai mal décidé pour eux.

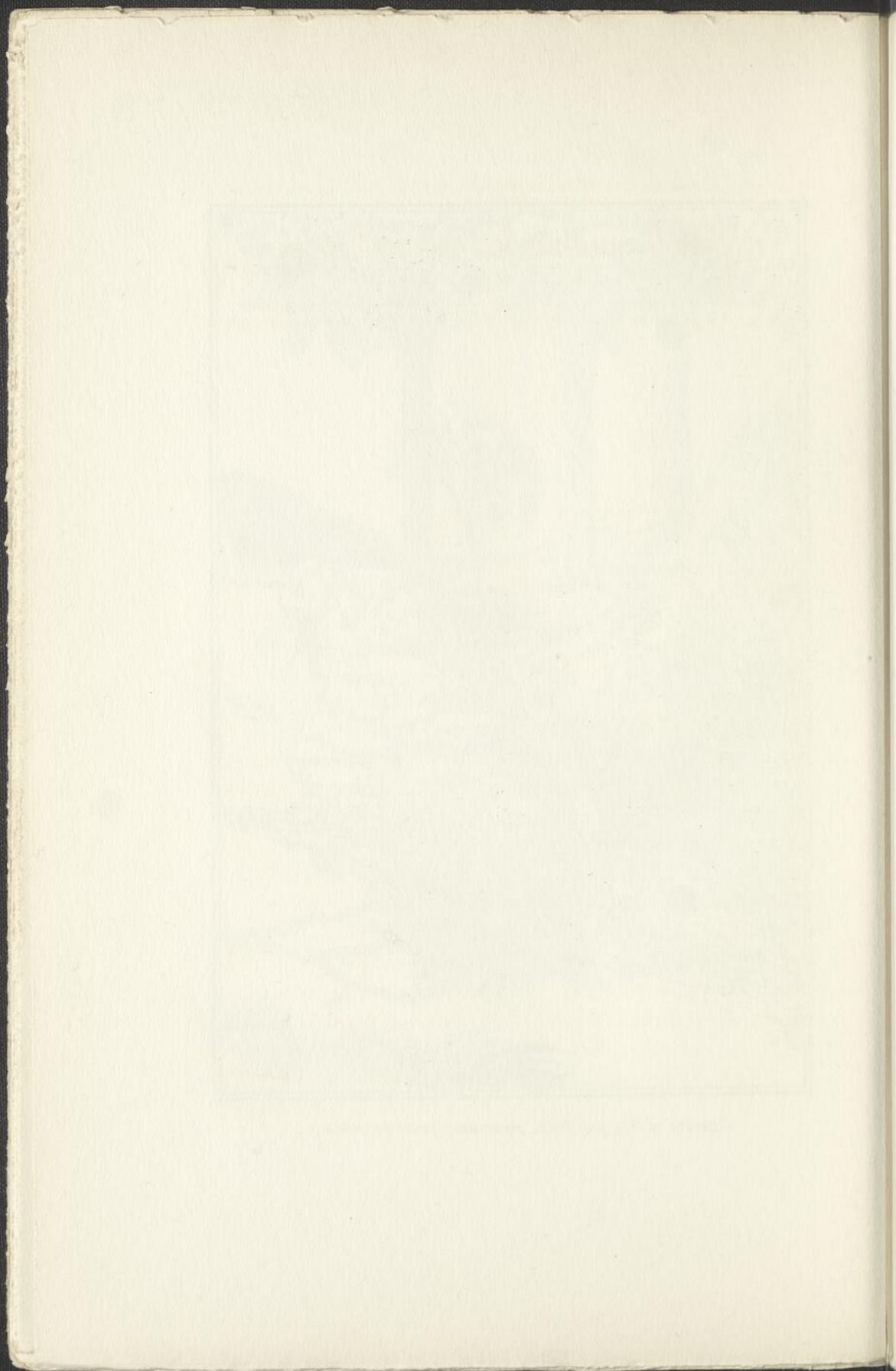
—Oh! oh! . . . oh! oh! crièrent encore les Iroquois, soutenant toujours les paroles et les volontés de Kiot-sacton.

—Sorcier, prépare le bûcher avec les jeunes gens. Hâte-toi! . . . Kinaetenon, approche-toi avec ton misérable et traître frère le Français . . . Bien. Oui, soutiens-le, afin qu'il entende bien ma sentence. Kinaetenon, mon neveu bien-aimé, tu vas renier ce frère indigne, je te l'ordonne. Tu vas en faire ton esclave. *Ton esclave*, tu entends, avec tout ce que cela comporte. Pas de pitié, ni d'égards, jamais, pour un étranger semblable qui vient ici sous les dehors de l'amitié, puis nous trompe, et nous vole avec une audace sans pareille . . . Il est ton esclave désormais, ton chien, si tu veux. Frappe-le, tue-le, Kinaetenon, chacun de nous ne pourra que s'en réjouir. Auparavant, fais-le assister à la cérémonie que prépare le sorcier. Qu'il voie brûler l'affreuse boîte aux sortilèges, . . . cause de nos malheurs . . . Oui, entendez-vous, les pleurs, les chants funèbres des mères, assises près des berceaux des petits que l'épidémie a fait mourir, cette nuit même. La malédiction est sur nous . . . Conjurons-la . . . Je défends cependant que personne ne blesse de son tomahawk le nouvel esclave . . . Le bâton, oui! mais aucun coup mortel. Ce sera le privilège de mon neveu Kinaetenon d'aller au delà de ces châtiments. J'ai dit. Je me rends maintenant chez nos Anciens . . . »





Charlot n'alla pas loin, poursuivi tout de suite...





XIV

TENTATIVE DE DÉLIVRANCE

SEPTEMBRE s'annonça beau, en cette année 1646. Les Agniers, que diverses petits épidémies ravageaient encore et qui avaient terminé leurs maigres récoltes, relevèrent la tête. Ils parlèrent de chasse. Les deux familles du Loup et de la Tortue s'organisèrent, puis s'enfoncèrent, par petites bandes, dans les bois d'Ossernenon. Seule, la troisième grande famille ou tribu chez les Agniers, celle de l'Ours, demeura inactive et d'humeur sombre. Des projets de vengeance, des idées de carnage et de sang circulaient parmi ses membres. Ce n'était pas de chasse au cerf, au sanglier, ou à d'autres bêtes dont on s'entretenait dans les tentes de ces sauvages, mais de chasse à l'homme, aux Français. Rien de précis ne transpirait encore cependant. Kiotsacton, Le Berger et plusieurs autres capitaines considérables des Agniers quittèrent donc sans trop d'inquiétude leurs cantons réciproques. Charlot, bien entendu, avait suivi Kinaetenon et son oncle Kiotsacton. Il avait été chargé de tout le bagage du campement et des armes. Fort heureusement,

les mauvais traitements des Iroquois n'avaient pas laissé de traces fâcheuses sur son corps délicat. Il avait dû demeurer alité les quinze premiers jours qui avaient suivi l'incident terrible du coffret du missionnaire, soigné avec dévouement, mais à l'insu de tous, par Kinaetenon. Le jour, celui-ci paraissait aux yeux de tous un maître exigeant, sans merci, pour un esclave malade, qu'il nommait hier encore son frère, son ami. Mais la nuit ! Toute l'atmosphère de la tente s'en trouvait transformée . . . Charlot en avait parfois les larmes aux yeux. « Pauvre, pauvre Kinaetenon, disait affectueusement Charlot, si tu savais comme je te suis reconnaissant . . . Comme je tremble aussi parfois pour toi . . . Si on découvrait ta loyale bonté ! . . . Je ne crains pas la mort, voyons. Ne suis-je pas un soldat ? . . . Abandonne-moi à mon malheureux sort.

— Mon frère a toujours tort lorsqu'il parle ainsi. J'ai promis, il le sait, à sa sœur aux cheveux de lumière, de le protéger, toujours, partout, jusqu'à la mort. Kinaetenon ne manque jamais à une parole donnée . . . Que mon frère boive de cette boisson rafraîchissante. Il dormira bientôt. »

Souvent, Charlot se rebellait. Il voulait fuir, courir chez les Français, les avertir des dangers qu'ils couraient en s'aventurant jusqu'ici, à l'une quelconque des bourgades des Agniers. Surtout, il voulait écrire au Père Jogues, le mettre au courant de ce qui se passait à son sujet. Kinaetenon hochait la tête, négativement ; il répétait, avec patience, chaque fois : « Mon frère ne peut rien entreprendre de tout cela. Ce serait la mort, et une mort

atroce, pour lui comme pour . . . moi! . . . Pourquoi ne pas se rassurer? Les vaillants capitaines Kiotsacton et Le Berger surveillent les agissements de la famille de l'Ours . . . Puis, ces deux prisonniers algonquins, qui se sont évadés, il y a peu de jours, raconteront bien ce qui se passe, aussitôt arrivés chez eux.

—S'ils se rendent, Kinaetenon . . . Ils sont à demi morts de privations et de faim . . .

—Alors si mon frère veut que nous mourions, nous partirons dès demain . . .

—Oh! Kinaetenon, que dis-tu là? Moi, moi, je serais cause de ta mort . . . Oh! tais-toi! J'aime mieux endurer, n'espérer qu'en la Providence.

—Bien, mon frère recouvre la raison. »

Un soir, cependant, Charlot, exaspéré par les quolibets des Iroquois, s'était retiré à l'écart. Kinaetenon n'avait pas paru de la journée, entraîné à la poursuite d'un gros gibier. Le jeune soldat feignit de dormir. Soudain, tout près, il entendit parler à voix basse.

—Tu parles trop haut, mon frère, disait l'un des deux sauvages, ce chien de Français fait peut-être semblant de dormir. Il est là, là, tout près . . . Regarde!

—Bah! que peut-il, même s'il nous entend? . . .

—Alors, tu dis que l'on s'est décidé à lever la hache de guerre dans la famille de l'Ours . . .

—Oui, et cela tout de suite . . . Deux groupes de vingt hommes bien armés se mettent en route, demain . . .

—Mais qui t'a dit cela?

—Un Algonquin fuyard . . . Il est là à deux pas, mort . . . mais après avoir parlé . . .

—Ah! . . . Que sais-tu encore?

—Un troisième groupe partira aussi, celui-là, par exemple, s'emploiera à la recherche expresse du Père de la prière et de ses compagnons, qui sont en route vers nous, paraît-il . . .

—Chut! . . . Le Capitaine Kiotsacton s'approche. . . . Séparons-nous! »

Kiotsacton venait, en effet. Il regardait à droite et à gauche. Apercevant Charlot, il s'avança tout près et le poussa du pied. Charlot sursauta et fut aussitôt debout, respectueux et soumis.

—Où est mon neveu? Pourquoi n'es-tu pas resté à ses côtés? demanda le Capitaine en fixant sur Charlot des yeux soupçonneux et dédaigneux.

—Le vaillant grand Capitaine veut-il croire que je l'ignore . . . et le regrette . . . J'ai cherché mon maître longtemps avant de revenir.

—Que faisait Kinaetenon lorsque tu l'as vu pour la dernière fois?

—Mon maître poursuivait un sanglier . . .

—Retourne dans les bois. Retrouve-le, puis reviens avec lui. Reste auprès de lui, toujours, tu entends? Je ne puis te tolérer ici, sans lui . . . C'est ta faute, Français sans cervelle, si mon neveu, si moi aussi, avons tant d'ennui avec nos parents, depuis quelque temps . . . Qu'avais-tu besoin de revenir chez les Agniers? Vite! Va-t-en! . . . Que mes yeux n'aperçoivent pas de sitôt ta face de malheur!

Fatigué, le cœur déprimé, la tête agitée par les pensées de révolte qu'y amenait l'attitude méprisante de Kiotsacton, Charlot prit la route des bois. La nuit était belle, chaude encore, quoique l'on fût aux derniers jours de septembre. Bientôt, il entendit le cri accoutumé de Kinaetenon. Son ami Iroquois approchait. Il venait à la course. Charlot, les sourcils froncés, la bouche amère, les yeux mauvais, s'immobilisa tout à coup. Il laissa passer sans bouger Kinaetenon courant et criant toujours.

« J'ai ma chance de fuir, se dit Charlot, et cela, sans compromettre Kinaetenon. Je la prends . . . Je n'en puis plus. Plutôt mourir dans les bois! »

Charlot s'éloigna à grands pas . . . Hélas! il n'alla pas loin, poursuivi tout de suite par les deux Iroquois que Kiotsacton avait chargés du soin de guetter les gestes de Charlot, depuis son départ du camp. Kiotsacton, en bon sauvage, se méfiait toujours. Il s'était dit, cette fois, avec raison, que si Charlot fuyait pour tout de bon, on l'accuserait de l'y avoir aidé, ayant été le dernier à lui parler . . . Hé! sa mauvaise humeur contre le Français avait eu le pas sur sa prudence, sur sa raison même, Kiotsacton ne le reconnaissant que trop . . .

Le pauvre Charlot avait donc été vite repris. Avant d'être ramené au camp à coups de bâton, on lui avait lié les mains derrière le dos. À peu de distance des tentes, on vit accourir Kinaetenon. Il semblait à la fois furieux et désespéré. Il éloigna brutalement les deux gardiens de Charlot, saisit celui-ci avec colère, l'invectiva, le ren-

versa à terre d'un coup de poing, le frappa à plusieurs reprises de son fouet, puis le garrotta solidement aux genoux et aux pieds. Ceci fait, il le chargea sur son dos comme une bête de somme, et reprit en hâte la route de sa tente. Les deux Iroquois, témoins de la scène de fureur de Kinaetenon, riaient et battaient des mains; puis, à la course, eux aussi, ils retournèrent au camp rapporter tous les faits au Capitaine Kiotsacton.





XV

LE RETOUR DU MISSIONNAIRE

Sous la tente de Kinaetenon, le silence régna longtemps. Charlot se sentait épuisé, moins physiquement que moralement . . . Et puis que voulait dire le mutisme de Kinaetenon? Son ami ne l'avait, à l'arrivée, ni délié, ni ne lui avait offert quoi que ce soit. Il se tenait au fond de la tente, occupé à réparer une arquebuse.

« Kinaetenon? dit enfin Charlot . . . »

Celui-ci ne répondit pas.

« Kinaetenon, de grâce, viens ici . . . »

Le sauvage s'approcha, la figure irritée.

« Que veux-tu, . . . traître, ah! traître . . . finit-il sourdement.

— Non, Kinaetenon, je ne suis pas un traître. J'ai profité de ton éloignement, au contraire, pour fuir sans te compromettre.

— Je ne comprends pas ce que veut dire mon frère . . .

— Kinaetenon, regarde bien mes yeux, ils sont levés sans crainte vers toi. Je ne t'ai pas trahi . . .

—Pourquoi as-tu quitté le camp de mon oncle sans attendre mon retour?

—Comment tu ne sais pas que le grand Kiotsacton m'a ordonné d'aller à ta recherche . . . Il ne peut tolérer ma présence, ici . . . sans toi . . . il me l'a dit . . . Sur quel ton de mépris, mon frère! . . . J'en frémis encore . . . Il m'a accusé de tous les malentendus qui existent entre vous et vos parents . . . J'en suis la cause, la seule cause. Comprends-tu, Kinaetenon, que cela m'ait affolé, au point de fuir? . . . Kinaetenon, tu me crois, dis? Kinaetenon, mon frère, aie pitié . . .

—Je voudrais croire, mon frère, oh! oui . . . Je ne le puis pas . . . répondit le Sauvage, les yeux bas, les sourcils toujours froncés.

—Va trouver Kiotsacton. Demande-lui ce qui s'est passé. Tu verras que je te disais la vérité.

—J'y vais, en effet.

L'entrevue dura peu. Charlot vit revenir Kinaetenon un peu oppressé par l'émotion, la figure encore contractée, mais les yeux, les grands yeux expressifs du sauvage avaient recouvré la paix.

« Eh bien, Kinaetenon, demanda Charlot, t'ai-je trompé?

—Non, répondit laconiquement le sauvage.

Il se pencha sur Charlot, et lui enleva tous ses liens. Pensif, il examina ensuite les traces des coups de bâton. En voyant sur le dos de Charlot les grandes raies sanglantes qu'y avait imprimées son fouet, il tressaillit, puis se mit à secouer Charlot et à lui parler les dents serrées.

« Fou, fou que tu as été, mon frère, de fuir . . . Vois ce que j'ai fait, ce que j'ai dû faire . . . Ne recommence pas, hein ?

—Bah ! tu me croyais un traître, tu m'as châtié en conséquence . . . Je ne t'en veux pas, Kinaetenon.

—Une autre m'en voudra d'avoir douté de toi, . . . de t'avoir maltraité . . . murmura le sauvage. Il appliquait, en disant ces mots, une sorte de gomme sur les blessures de Charlot.

—Le saurait-elle jamais, Kinaetenon ?

—Comment, mon frère ne le lui dira pas, s'exclama le sauvage.

—Bien sûr que non, Kinaetenon. C'est entre toi et moi, tout ceci.

—Merci ! . . . Mon frère, en retour de ton silence, je promets de . . . mourir plutôt que de douter de toi.

—Va pour la promesse, et donnons-nous la main, mon ami, l'incident est clos, n'est-ce pas ?

—Un mot encore. Mon oncle veut que je te ramène à la bourgade, les mains liées . . . Il en sera de même chaque fois que je m'éloignerai avec toi. J'ai prié, supplié pour que l'on t'épargne cet affront . . . Inutile.

—Je me conformerai. Ne suis-je pas un esclave, ton esclave fuyard, mon frère ? Mais . . . dis-moi, Kinaetenon, est-ce vrai que le Père Jogues est en route pour Ossernenon, et que la famille de l'Ours l'en empêchera, fût-ce au prix d'un meurtre ?

—Comment sais-tu cela ? répondit en tressaillant Kinaetenon.

—Est-ce vrai, réponds ?

—C'est vrai.

—Kinaetenon, comprends-tu maintenant que j'aie voulu fuir . . . pour cela aussi, cet espoir de rencontrer et de sauver un de mon pays et de ma race. Et lequel d'entre ceux des miens ? Un saint, un être fait de bonté, de douceur, de simplicité. Un élu de Dieu, de Dieu qui est notre grand Manitou à nous, Kinaetenon.

—Les capitaines Le Berger et Kiotsacton vont tout faire pour sauver le Père . . . si on le ramène vivant ici. J'ai leur promesse.

—Si on le ramène vivant ? . . . Mon Dieu ! . . . Kinaetenon, mon frère, je t'en supplie, partons, partons, dès demain, rendons-nous au lac du Saint-Sacrement, le grand lac ainsi nommé par ce bon Père, avant d'entrer en votre pays, tu le sais, nous l'avons admiré ensemble ?

—Je me souviens . . . Mais si le Père n'est pas là, s'il est prisonnier déjà ?

—Risquons cela, mon frère !

—Bien. Je vais en parler demain à mon oncle, et s'il . . .

—Demain et de grand matin, car il faut, il faut que nous partions le plus tôt possible . . . Si ce n'était de ma grande fatigue . . . ce serait sur-le-champ . . .

—Non, mon frère doit dormir avant. Ses yeux s'agrandissent, ses joues ont du feu, la fièvre s'en vient.

—Oui, Kiné . . . donne-moi la main . . .

« Ah ! ah ! ah ! qu'elle est rouge ! s'écria soudain Charlot, les yeux dilatés . . . la fièvre amenait le délire,

hélas . . . comme celle de Caïn . . . Elle m'a bien battu cette main . . . Horreur, mon sang . . . c'est mon sang . . . il coule sans arrêter sur ta main, mon frère . . . Non, non, Perrine, tu te trompes, ce n'est pas lui mon ami qui m'a ainsi traité . . . Perrine, Perrine, je ne veux pas que tu lui en veuilles . . . Il est bon, Kinaetenon, mais fier et emporté . . . Mon frère, par pitié, sauve-moi de ce sanglier . . . Mon frère, ses yeux lancent des flammes . . . Ah! »

Et Charlot retomba sur son oreiller, épuisé, agité de soubresauts durant quelque temps encore. Kinaetenon se coucha près de lui, en soupirant.

Deux jours plus tard, Kinaetenon et Charlot purent s'éloigner de leurs compagnons, sous le prétexte de poursuivre un ours énorme, aperçu dans les environs. Kiot-sacton, mis dans le secret, vint les regarder partir et juger que ses ordres avaient été exécutés quant à Charlot. Oui, celui-ci avait bien les mains liées et une longue corde avait été passée à son cou. Kinaetenon avait rentré le bout de cette corde dans sa ceinture. Les Iroquois riaient et se moquaient de la posture humiliante de Charlot . . . Une roche aiguë atteignit celui-ci à l'épaule. Son sang coula . . . Enfin, Kinaetenon et Charlot disparurent dans la profondeur des bois.

Jamais voyage ne fut plus malheureux. De la pluie, du vent, une humidité pénétrante obligèrent les deux amis, le soir, à se coucher auprès d'un feu de sapin à moitié pris. Kinaetenon se montrait sombre, préoccupé. Charlot s'était enrhumé au lendemain du départ; il toussait à fendre l'âme durant ces nuits fraîches d'oc-

tobre. Il souriait des craintes de Kinaetenon et refusait de se laisser soigner. Une seule pensée l'obsédait. Rejoindre le Père Jogues, le sauver du danger affreux qui le guettait.

Enfin, l'on aperçut, un midi, tout miroitant de soleil et d'azur, le lac du Saint-Sacrement. Charlot poussa une exclamation de joie et serra la main de son compagnon.

« Nous y voici, Kinaetenon. Enfin! . . . Si nous courions un peu. La distance, d'ici aux bords du lac, serait plus vite franchie.

—Mon frère alors verra revenir son oppression . . . Pourquoi aller vite? . . . Oui, oui, nous y sommes, au lac, mais je ne vois trace d'aucun voyageur dans le lointain. Oh! oh!

—Qu'y a-t-il, Kinaetenon? interrogea Charlot, tout de suite plein d'inquiétude.

—J'aperçois des traces de pas près de ces grands arbres, là-bas, de nombreux pas . . .

—Alors, hâtons-nous. Plus tôt nous saurons, mieux ce sera. »

Hélas! l'on comprit sans peine ce qui venait de se passer là, il y avait quelques jours. Une lutte horrible avait eu lieu, à l'ombre de ces arbres, près de ce bûcher en cendres. Tout indiquait un de ces repas de cannibales que se permettaient les sauvages. Des traces de sang se voyaient partout.

Charlot eut un cri bas et douloureux. Il apercevait un lambeau de soutane accroché à un arbre. Le tissu

paraissait tout raidi par le sang qui y avait séché. Le jeune homme se glissa au pied de l'arbre et cacha en gémissant sa tête entre ses mains. Kinaetenon, à quelques pas, continuait à perquisitionner. Il s'approcha enfin de Charlot.

—Retournons, Charlot. Nous sommes arrivés trop tard. Qui sait? Nous rattrapperons peut-être bientôt la bande qui a fait le coup.

—Kinaetenon, laisse-moi demeurer ici, quelques jours. Je veux retrouver les ossements du Père. Ils ne l'ont peut-être pas brûlé en entier . . . Je t'en prie.

—Le Père de la prière n'a pas été brûlé, ni tué, ni mangé . . . Que mon frère me croie . . . Je connais ces gens de la famille de l'Ours. S'ils ont torturé un peu le Père, dans cet endroit désert, c'est bien tout. On l'a réservé pour un supplice public, après jugement par les anciens de leur tribu.

—Tu as raison, Kinaetenon. Partons . . .

—Mon frère se soutient à peine. Je vais le porter.

—Donne-moi le bras seulement. Je surmonterai ma faiblesse. Le salut du Père seul m'importe. Arrivons-nous à temps à la bourgade, Kinaetenon? Pauvre Père, qui s'apitoiera sur lui?

—Mon oncle le capitaine Kiotsacton et son ami, le grand guerrier Le Berger, vont tenir tête à la famille de l'Ours. Que mon frère espère encore!

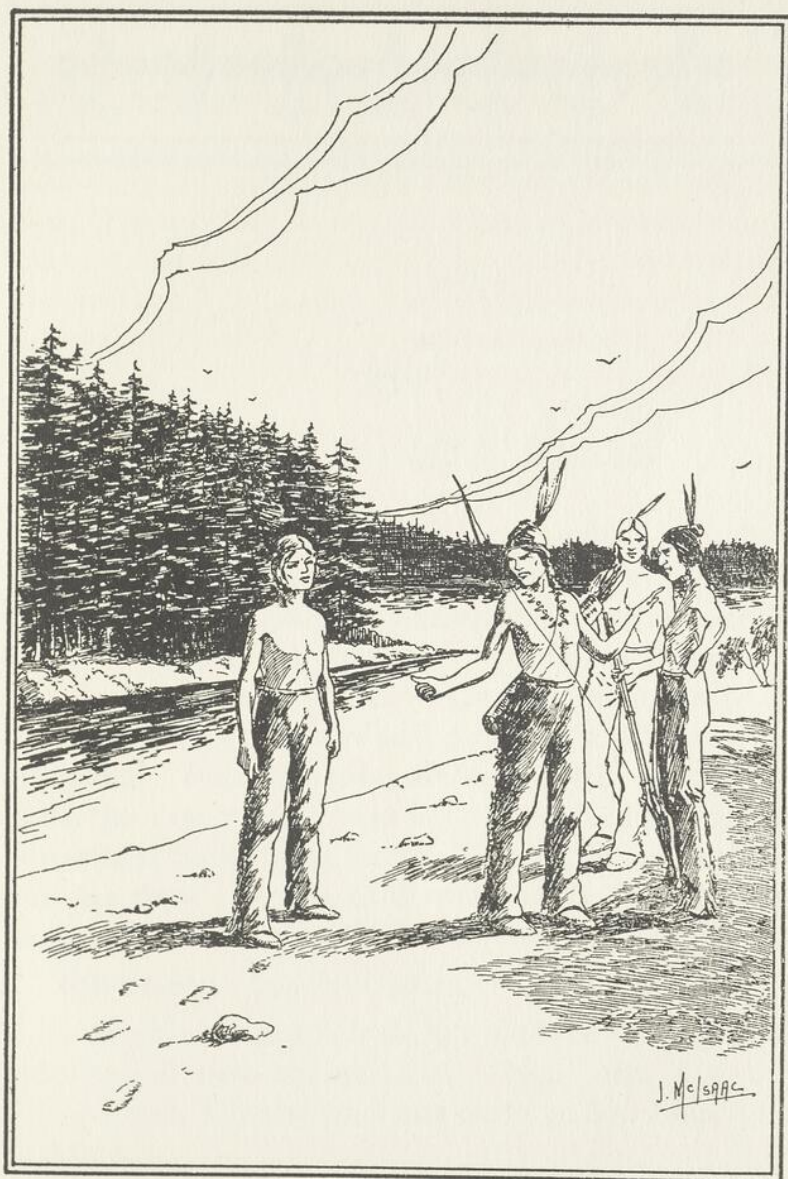
—Merci, Kinaetenon. Tiens, cela va mieux. Marchons plus vite.

À une journée de distance d'Ossernenon, Charlot reprit son attitude servile. Kinaetenon s'opposa aux

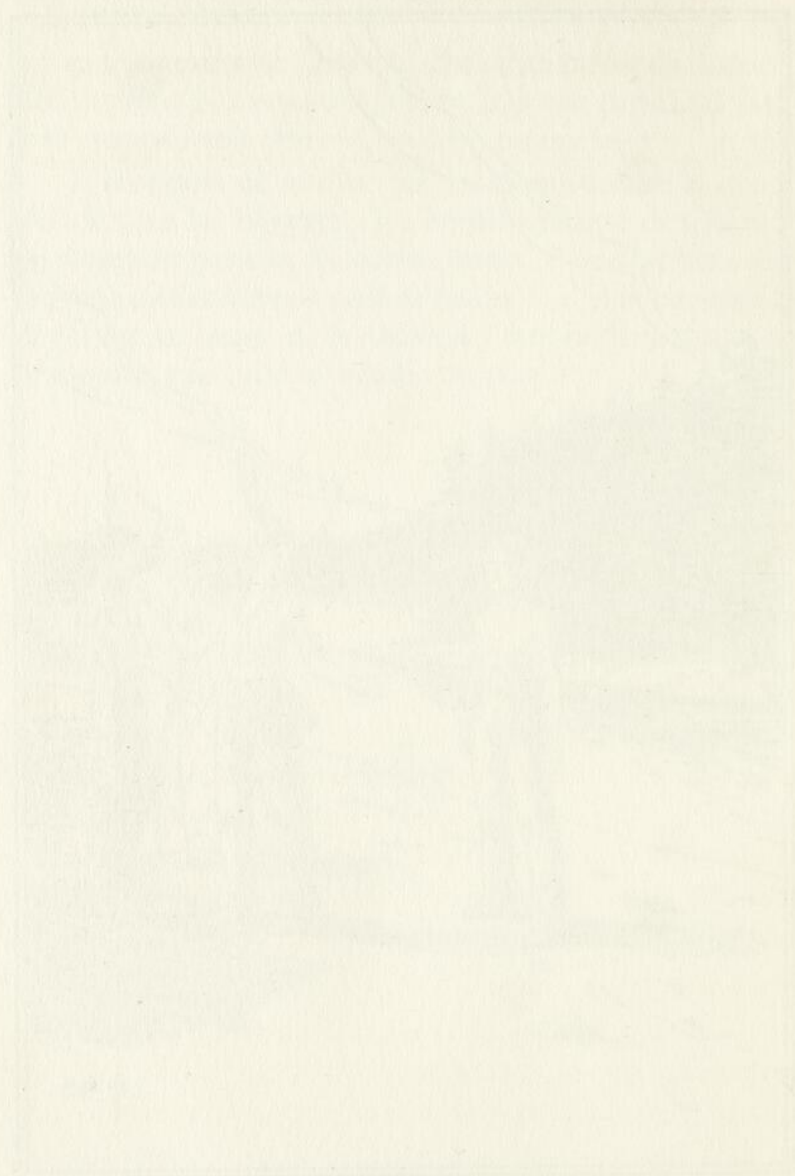
gestes obligeants de Charlot. Il s'irrita même de sa docilité. « Mais Kinaetenon, insista le jeune captif, il faut bien que cela soit ainsi. Que dira ton oncle? »

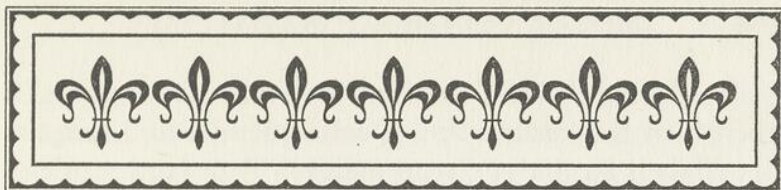
L'Iroquois ne voulut pas en démordre, et se chargea de tous les bagages. La bonne volonté de Charlot ne trompait pas son œil connaisseur. Il voyait bien que le jeune soldat n'avait plus de forces . . . Il se proposait, de retour au camp, de le cacher à l'ombre de sa tente, de le soigner, que celui-ci veuille ou non . . .





Kinaetenon fit signe à Charlot de s'éloigner.





XVI

LA MORT DU PÈRE JOGUES

VERS le soir, alors que l'on apercevait, à une distance équivalant à une heure de marche, la bourgade et ses feux allumés, Kinaetenon s'arrêta tout à coup. Il écouta. Il souffla à l'oreille de Charlot : « Quelqu'un vient ! Halte ! » Quelques minutes plus tard, un sauvage ami paraissait devant eux. On se salua gravement. Puis le nouvel arrivant offrit des provisions, que l'on mangea dans le plus grand silence, selon la coutume indienne. Le repas fini, les calumets allumés, les deux Iroquois causèrent, tandis que Charlot feignait de ranger non loin les effets de son maître.

Kinaetenon l'appela soudain.

— Enlève ces pistolets de ma ceinture. Charge-les, ordonna-t-il avec brusquerie . . . Non, non, fou, ne t'éloigne pas. Couche-toi à mes pieds, en bon chien que tu dois être.

—Ah! ah! ah! s'exclama le deuxième Iroquois, il obéit bien ton esclave . . . Quelle guenille de Français! . . . Mais il est maigre, trop maigre. Il te faudra mieux le nourrir si tu veux le garder. Le fouet, les coups de pieds, doivent toujours être en proportion de la sagementé, va!

—J'entends mon frère, je l'entends, mais je le prie aussi de se mêler de ce qui le regarde, répondit Kinaetenon, la tête basse.

—Mon conseil est bon. Ce chien de Français se meurt . . .

—Silence! cria d'une voix tonnante Kinaetenon, qu'un observateur attentif aurait vu tressaillir des pieds à la tête. Qu'il crève s'il veut, entends-tu? Un esclave, peu! . . .

Le silence régna entre eux durant quelques secondes. « Que se passe-t-il dans les illustres familles du Loup et de La Tortue? demanda d'une voix lente et blanche Kinaetenon.

—Hein? Mon frère ne sait donc pas quels événements considérables se passent en nos cantons. Il ne sait pas que le Père de la prière a été repris, fait prisonnier et a reçu déjà quelques nombreuses caresses de la famille de l'Ours! . . . On lui en veut à mort. On entretient avec soin cette haine . . . Figure-toi, Kinaetenon, qu'un de ceux qui ont ramené Ondessonk ¹ a voulu goûter à sa chair. Il lui en a coupé sur les bras, sur le dos.

¹ Nom que les Iroquois donnaient au Père Jogues.

Il a dévoré le tout à belles dents, nous criant, en riant et en dansant: « Voyons si cette chair blanche est une chair de manitou! » Le Père, qui a du courage, n'a pas plus bronché qu'un bon Iroquois, il a même répliqué: « Non, je ne suis qu'un homme, comme vous tous. Mais je ne crains ni la mort, ni les tourments. Pourquoi me faites-vous mourir? Je suis venu dans votre pays pour cimenter la paix, affermir la terre et vous montrer le chemin du ciel; et vous me traitez comme une bête fauve! Craignez les châtiments du Maître de la vie ». Ah! le réjouissant spectacle que tu as manqué là . . . mais vois donc, mon frère, ton esclave claque des dents et tremble même en dormant . . . Quand je te dis qu'il est malade . . . Que lui as-tu fait?

—C'est bon, c'est bon, laisse-le tranquille, répliqua vivement Kinaetenon, qui poussa du pied Charlot comme pour l'éveiller, car il le savait au contraire bien conscient et comprenait l'émotion qu'il éprouvait. Tiens, serviteur sans cervelle, prends cette couverture, couvre-t-en . . . Je l'exige. Tu as une lourde tâche à remplir, demain, en arrivant sous ma tente.

—Bah! il n'y arrivera peut-être pas, dit l'Iroquois.

—Que veut dire mon frère?

—Si la famille de l'Ours aperçoit cette nouvelle face de visage pâle, ton esclave n'ira pas loin . . . Je t'avertis, l'échafaud l'attend.

—J'ai seul le droit de disposer de ce corps, tout misérable qu'il soit.

—Mon frère sait bien que lorsque la famille de l'Ours lève la hache de guerre, plus rien ne compte, que la satisfaction de leur haine.

—Mon oncle Kiotsacton et le vaillant chef Le Berger, où sont-ils donc? Que disent-ils de cette façon de si mal respecter le traité de paix avec les Français?

—La suite de mon récit va te le faire savoir . . . Mais reposons-nous un peu . . . Fumons. »

Au bout d'une demi-heure de supplice pour Charlot, l'Iroquois reprit ses confidences, de sa même voix lente. Au ciel, les étoiles commençaient de paraître. Un vent tiède s'élevait et chantait dans les arbres. Mais à Charlot, la nuit si belle qui venait, semblait lugubre comme une veillée funèbre. Il avait tenté plusieurs fois de se glisser loin de Kinaetenon, ne rêvant qu'une chose, aller partager le sort du Père Jogues, ce protecteur adoré de son enfance . . . mais Kinaetenon l'avait chaque fois deviné et retenu d'une main de fer . . . et cela si adroitement que leur visiteur ne s'était même pas douté de cette lutte dans l'ombre.

Kinaetenon écouta la voix glapissante de son camarade sans l'interrompre. Celui-ci racontait la division qui existait dans le canton, au sujet du Père Jogues. Les familles du Loup et de La Tortue voulaient sauver les prisonniers, invoquaient le récent traité de paix aux Trois-Rivières. La famille de l'Ours ne voulait rien entendre et réclamait la mort, avec des cris, des injures et un tintamarre horrible.

Enfin, pour ne pas que la guerre éclatât entre les trois familles, un ancien avait proposé de remettre le sort des prisonniers blancs, car le Père avait un compagnon ¹ avec lui, entre les mains d'une assemblée générale composée des anciens et des capitaines du canton. Cette assemblée se réunissait à Tionnontogen, dès le surlendemain, le 18 octobre.

—À Tionnontogen, dis-tu, mon frère? » demanda rêveusement Kinaetenon. Il s'amusait depuis quelques instants à faire, défaire et refaire quelques nœuds dans une corde qu'il tenait à la main. Soudain, en un geste rapide, il passa cette corde au cou de Charlot, puis, prenant son fouet, il le fit cingler non loin des oreilles de ce dernier.

« Debout, chien, debout! Nous nous rendons à Tionnontogen sur l'heure. Il me faut voir le capitaine Kiotsacton. »

Charlot ne bougea pas. Il regardait, mettant toute son âme suppliante dans ses yeux, son faux maître sauvage.

Kinaetenon frappa du pied. « J'ai parlé! Lève-toi. Faut-il que mon fouet parle plus fort que moi ». Et ce disant, il le leva d'un air menaçant sur Charlot.

Celui-ci obéit alors, serrant les poignets de douleur. Il comprenait le jeu de son ami. Tout valait mieux que le voisinage d'Ossernenon pour lui, en ce moment. Il

¹ Saint Jean de la Lande, natif de Dieppe, un donné des Pères Jésuites.

chargea en soupirant le bagage sur ses épaules. Il chancela.

Quelle faiblesse le tenait toujours!

Kinaetenon s'approcha. Les sourcils froncés, il lui enleva son fardeau et le somma de marcher en avant de lui.

Le second Iroquois se mit à rire. « Ah! ah! ah! tu as méprisé mon conseil tout à l'heure, mais tu le suis maintenant, hein?

—Oui, répliqua durement Kinaetenon. Je veux conserver à tout prix cet esclave pour l'humilier, ou le bien traiter ou le torturer, à ma guise. Il est à moi, bien à moi, et qu'on ne s'avise pas d'y toucher, tu entends?

—Oh! quant à moi, dit l'Iroquois, riant toujours méchamment, tu en feras bien ce que tu voudras de cette vilaine peau . . . »

À Tionnontogen, où l'on arriva dans l'après-midi du 18 octobre, l'assemblée battait son plein depuis le matin. Kiotsacton et Le Berger avaient été d'une éloquence telle que le succès des familles du Loup et de La Tortue ne faisait plus de doute. En effet, au soleil tombant, vers les quatre heures, les anciens et les capitaines des trois bourgades des Agniers décidèrent de remettre les captifs en liberté. Le parti de la paix remportait la victoire. Le Père Jogues et son compagnon seraient sauvés.

Kinaetenon et Charlot, heureux du dénouement, se remirent en route, le lendemain, de grand matin. Ils

partirent seuls, refusant de prendre part au festin à tout manger qui s'annonçait.

Charlot se sentait plus fort. Il ne pouvait croire au bonheur de revoir le Père Jogues, de recevoir sa bénédiction, de se confesser et de communier, grâce à sa présence au campement des Iroquois.

« Que n'es-tu chrétien, Kinaetenon? Tu es bon, juste, tu le mériterais.

—Nous en reparlerons plus tard, mon frère.

—Bien. Cela sera possible, en effet, puisque le Père Jogues sera en liberté. Il t'instruira, te convertira lui-même . . . Tu verras comme il est doux et savant, le Père . . . Que je suis heureux de le savoir hors des griffes de la famille de l'Ours . . . Nous veillerons bien sur lui, cet hiver, n'est-ce pas Kinaetenon? Hé! hé! tu lui prêteras ton fidèle esclave, de temps à autre, dis?

—Quel flot de paroles coule de la bouche de mon frère », répondit Kinaetenon, en haussant les épaules.

Deux Iroquois d'Ossernenon s'avancèrent en ce moment vers eux. Leur figure respirait l'effroi. Ils regardèrent avec embarras Charlot avant de parler.

—Qu'y a-t-il? demanda Kinaetenon, en faisant signe à Charlot de s'éloigner un peu.

—Il y a, dit l'un des Iroquois, que nous voulons savoir s'il est vrai que les captifs ont obtenu leur liberté, hier à Tionnontogen? Un Iroquois est venu à la course nous le dire tout à l'heure.

—Oui, répondit Kinaetenon. Cela est vrai.

—Ah! je me doutais bien que le groupe qui a comploté hier la mort immédiate du Père Jogues et de son

compagnon savait qu'aujourd'hui il ne pourrait mettre le projet à exécution.

—Comment? On aurait tué le Père et l'autre Français sans attendre le retour des anciens?

—Oui. Le Père Jogues a été mis à mort d'un coup de hache, hier soir. On l'avait invité à souper pour mieux tromper sa confiance. En franchissant le seuil de la tente, un traître, posté derrière la porte, lui a fendu la tête.

—O Ciel! murmura Kinaetenon, en regardant tristement vers Charlot, qui marchait et fredonnait, non loin.

—Et son compagnon, continua l'Iroquois, a subi le même sort, ce matin. Les deux corps viennent d'être jetés à la rivière. Les têtes ornent notre palissade depuis quelques instants. Tiens, Kinaetenon, regarde ici... non, non, à ta droite... Elles y sont bien, toutes deux? »

Kinaetenon, sous le choc de la sanglante vision, ne put retenir un cri de surprise et de peine. Hélas! qu'il eût voulu avoir gardé son impassibilité coutumière en voyant Charlot surgir, en un bond fou, près de lui. Durant quelques minutes, Charlot demeura immobile, les yeux affreusement dilatés, voyant tout, comprenant tout. Puis, sans un cri, sans un regard vers Kinaetenon, avec seulement un faible et douloureux soupir, il s'abattit aux pieds de son ami iroquois, privé de sentiment, le corps rigide, comme celui d'un cadavre.

Les deux Iroquois, messagers de malheur, s'éloignèrent aussitôt, la tête basse. Kinaetenon se jeta sur le corps inanimé de Charlot. Des larmes tombaient de ses yeux. Oui, il allait le rappeler à la vie, coûte que coûte, ce Charlot, ce frère blanc qu'il chérissait de toute son âme depuis l'enfance. Allons, vite, à l'œuvre! à l'œuvre!



N. B. — Ce volume a une suite intitulée:
L'IDYLLE DE CHARLOT.

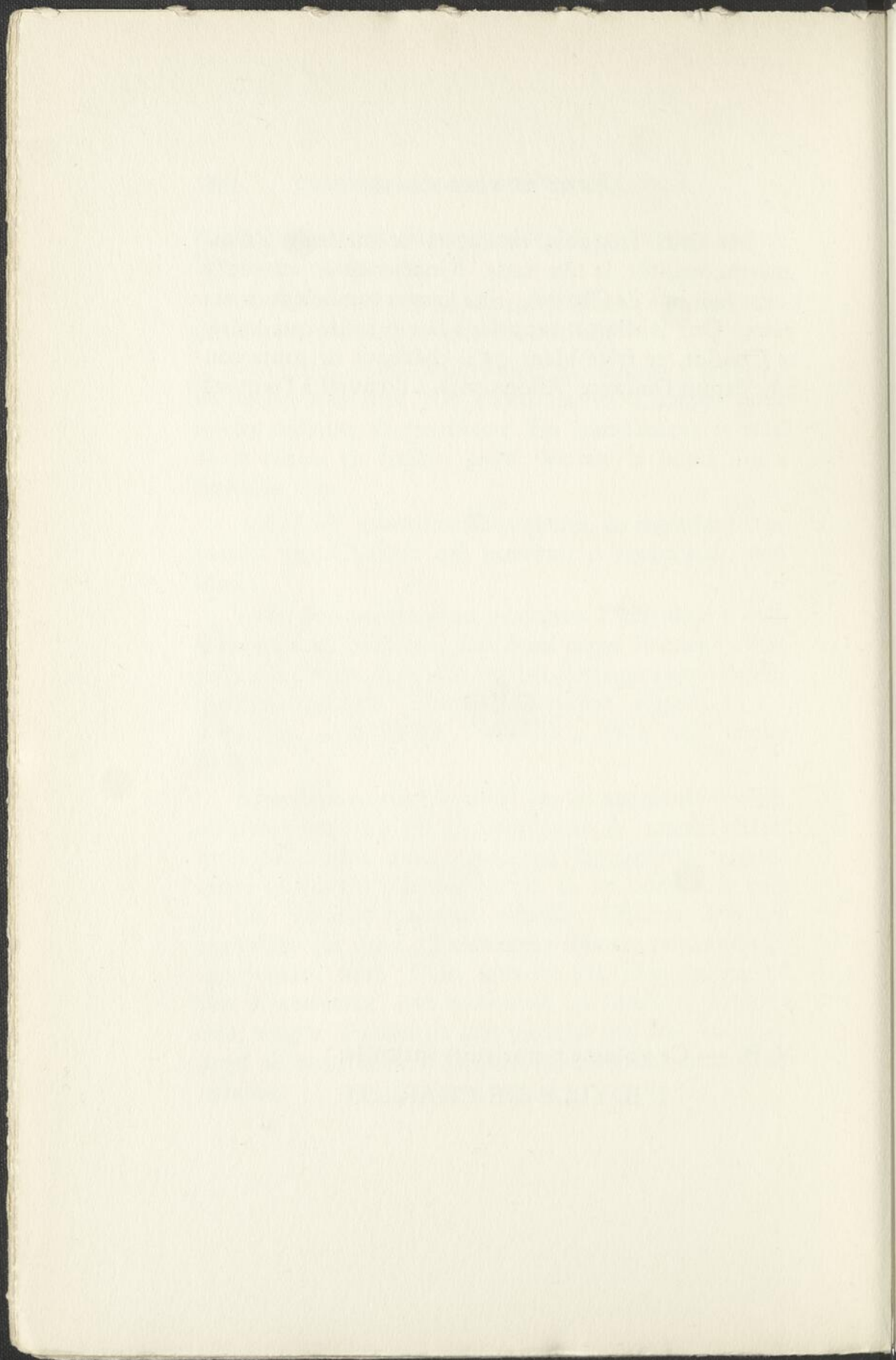
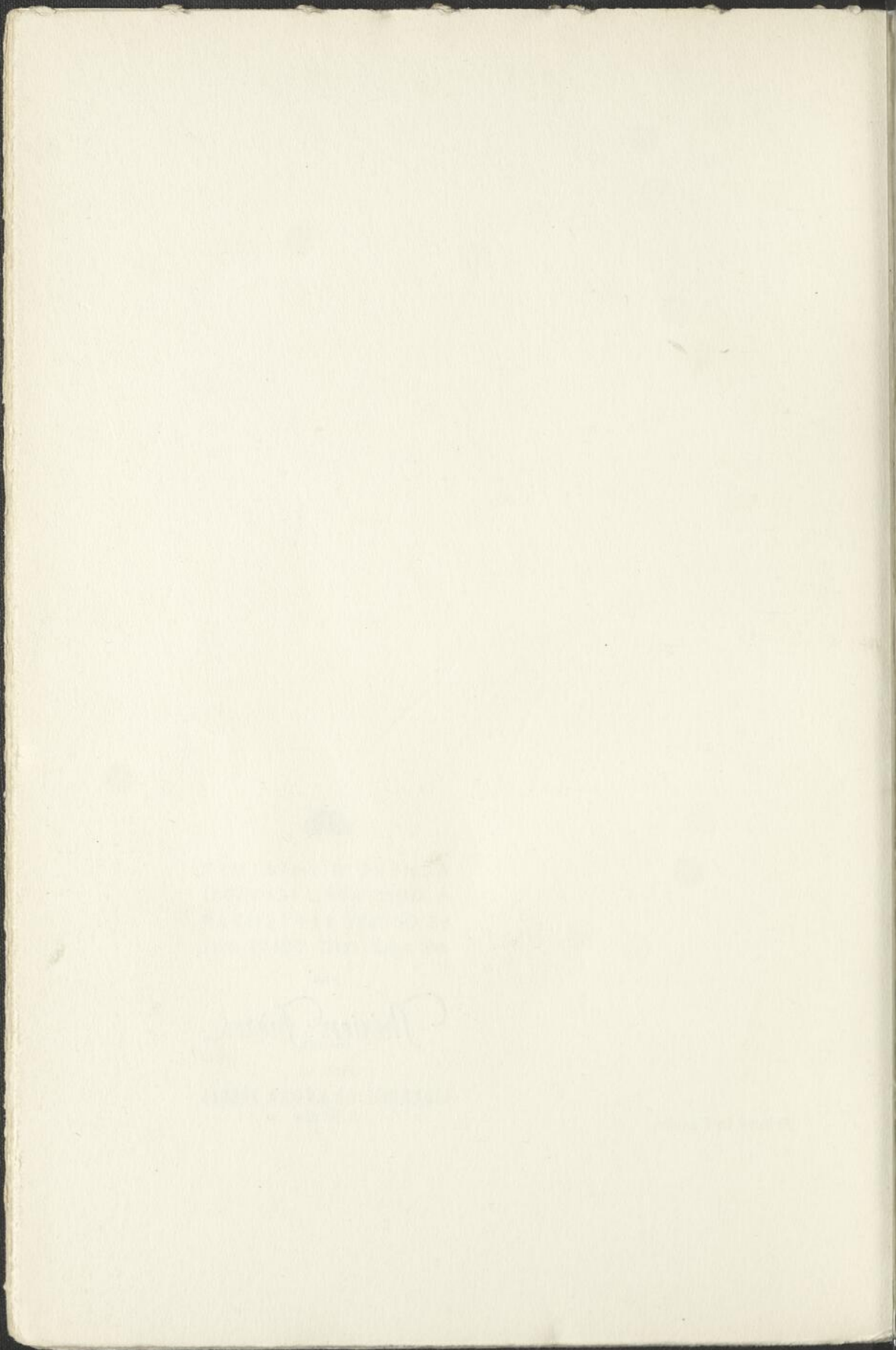


TABLE DES MATIÈRES



	Pages
I—La promenade	9
II—L'incident	19
III—Un message	25
IV—Thomas Godefroy de Normanville .	35
V—Prouesses	45
VI—Simon Piescaret	53
VII—Le duel	63
VIII—Le nouveau congé de Charlot . . .	73
IX—Au fort Richelieu	87
X—Un complot	97
XI—En route	107
XII—Le coffret du missionnaire	113
XIII—La victime du sorcier	123
XIV—Tentative de délivrance	131
XV—Le retour du missionnaire	137
XVI—La mort du Père Jogues	147



BNQ



C000140070

140070

CONTES - ROMANS - HISTOIRES

Volumes de "Littérature Canadienne"

POUVANT INTÉRESSER NOTRE JEUNESSE

FAUCHER DE ST-MAURICE. — Contes et récits. (A la brunante, A la veillée).

Dans cet ouvrage, l'auteur offre à la jeunesse des contes qui lui parleront du passé. Trois volumes in-8 de 168 pages, chaque volume avec quelques illustrations, broché.

Prix \$1.25

TÊTU HENRI (Mgr). — Les Évêques de Québec.

Intéressantes biographies de plusieurs Évêques de Québec, depuis Monseigneur de Laval jusqu'au Cardinal Bégin. Quatre volumes in-12 de 143 pages, chaque volume broché.

Prix de l'ouvrage complet \$1.00

DUPUY, PAUL. — Les illustrations canadiennes.

Dans cet ouvrage, nous trouvons de courtes biographies des Grandes Figures de notre histoire. Deux volumes, petit in-4 de 144 pages, chaque volume avec illustrations.

Prix de l'ouvrage complet \$1.00

FRÈRES MARISTES — Le Tour du Canada.

Volume in-8, pleine reliure toile, de 570 pages avec nombreuses illustrations.

Prix \$1.00

GROULX (Abbé L.) — Au Cap Blomidon. Roman acadien.

Volume in-12 broché de 236 pages.

Prix \$0.75

GROULX (Abbé L.) — Jacques Cartier. La découverte du Canada.

Volume in-12 broché, de 296 pages.

Prix \$1.00

ROULEAU, C.-E. — Légendes canadiennes.

L'auteur de ces récits a rappelé en un style alerte et pur plusieurs de ces légendes que les bonnes populations de la région de Québec se transmettent de génération en génération. Deux volumes petit in-4 de 133 pages, chaque volume broché avec illustrations.

Prix de l'ouvrage complet \$1.00

DAVELUY, M.-C. — Les Aventures de Perrine et Charlot.

Volume in-8 broché, 192 pages avec illustrations.

Prix \$0.75

DAVELUY, M.-C. — La Captivité de Charlot.

Volume in-8 broché, 160 pages avec illustrations.

Prix \$0.75

DAVELUY, M.-C. — Charlot à la Mission des Martyrs.

Volume in-8 broché, 160 pages avec illustrations.

Prix \$0.75

DAVELUY, M.-C. — L'Idylle de Charlot.

Volume in-8 broché, 196 pages avec illustrations.

Prix \$0.75

DESROSIERES (Abbé H.) et BERTRAND, C. — Histoire du Canada.

Volume in-12 pleine reliure toile, 500 pages avec illustrations.

Prix \$0.75

MELANÇON, Claude. — Les poissons de nos eaux.

Avec nombreuses illustrations. 2 volumes in-8 brochés. Les 2 volumes 248 pages.

Prix, les 2 volumes \$1.00

MELANÇON, Claude — Nos animaux chez eux.

Volume in-8 broché, 376 pages avec illustrations.

Prix \$0.50

TACHÉ, J.-C. — Les Sablons. (Ile de Sable).

Sous forme de récit, avec des aperçus pittoresques, l'auteur donne un historique de l'Ile de Sable, qui dans sa situation géographique fait le vis-à-vis du Cap Breton. Volume in-8, de 164 pages avec illustrations, broché.

Prix \$0.40

GÉLINAS (Abbé J.-G.) — En veillant avec les petits de chez nous.

Au foyer — Causeries historiques.

Volume in-12 broché, de 168 pages.

Prix \$0.40

GÉLINAS (Abbé J.-G.) — En veillant avec les petits de chez nous.

Régime français — Causeries historiques.

Volume in-12 broché, de 212 pages.

Prix \$0.40

GÉLINAS (Abbé J.-G.) — En veillant avec les petits de chez nous.

Régime anglais — Causeries historiques.

Volume in-12 broché, de 144 pages.

Prix \$0.40

Librairie GRANGER FRÈRES, Limitée,

54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

THÉRIEN FRÈRES, LIMITÉE
MONTREAL